



La Foi des Réprouvés

par

Natalea

1. Chapitre 1
2. Chapitre 2
3. Chapitre 3
4. Chapitre 4
5. Chapitre 5
6. Chapitre 6
7. Chapitre 7
8. Chapitre 8
9. Chapitre 9
10. Chapitre 10
11. Chapitre 11
12. Chapitre 12
13. Chapitre 13
14. Chapitre 14
15. Chapitre 15
16. Chapitre 16



Chapitre 1

Me revoilà avec une nouvelle histoire, après une très longue absence je sais, c'est inexcusable... Que voulez-vous les études et les exams c'est prenant ^^

Bref, il n'empêche je n'ai pas pu résister à la tentation de retoucher à mon clavier, je ne sais pas trop où cela nous mènera. C'est simple, pour vous donner une idée, sur mon ordi le fichier s'appelle : "à l'improviste" ^^

Alors il y a aura peut-être une suite, peut-être pas, ça dépendra de si ça vous plaît, de mon inspiration fluctuante, du temps que j'aurai à y consacrer...

En tout cas j'espère que vous apprécierez, c'est une idée neuve mais que j'ai bien envie d'exploiter...

Bonne lecture!

Nat'

-
- Comment s'appelle-t-elle ?
 - Angélique de Bretagne.
 - Comment peut-elle être aussi néfaste avec un nom comme le sien ?
 - Elle n'est pas seulement néfaste, Théodora. Elle est possédée, folle.
 - Mais alors pourquoi l'envoie-t-on ici ?
 - Tu poses trop de questions.
 - Je regrette, les possédés sont l'affaire du père Maximilien. Si elle est possédée comme tu le dis, c'est insensé de l'amener ici, c'est ... c'est dangereux !
 - Dangereux ? Que veux-tu qu'elle fasse ? Nous sommes dans un couvent. Une fois entre nos murs, elle ne risque pas d'en sortir.
 - C'est bien ça que je crains... Devoir cohabiter avec le démon ...
 - Théodora. Ceci est la maison de Dieu. Malgré toute sa rage, le démon y est impuissant. Notre tâche est de nous employer à délivrer cette pauvre enfant.
 - C'est la tâche du père...
 - Ecoute-moi bien ! Angélique de Bretagne est la nièce de l'empereur. Et elle doit épouser son fils, lorsqu'il accèdera au trône. Je ne devrais pas te le dire, mais...on ne peut pas l'envoyer à l'exorcisme comme la première venue.
 - Cette...cette partisane du démon est censée devenir la future impératrice du plus grand empire du monde ?
 - Oui, et elle en est consciente, crois-moi. Elle sait que nous n'avons pas le droit de toucher à sa précieuse petite personne. Ça la rend d'autant plus dangereuse. Mais je fais confiance à notre mère supérieure pour savoir la mater. Silence maintenant, ils arrivent.

Les portes du couvent s'ouvrirent et laissèrent entrer une file de cavaliers. Au milieu d'eux, une silhouette encapuchonnée de noir, bien droite sur sa monture, le visage pieusement tourner vers le sol. Je m'avouais un peu déçue. Je m'imaginai une folle furieuse, agrippée aux barreaux de sa voiture. Un des soldats lui tendit la main et elle descendit au sol d'un geste souple, gracieux, enveloppée de ténèbres.

Puis les hommes se retirèrent, sans un mot, et notre mère supérieure fit face à la nouvelle pensionnaire. Deux soeurs vinrent l'encadrer et la saisir chacune par un bras, la guidant vers le corridor. Elle se laissa faire sans lever les yeux un seul instant. Par-dessous sa capuche, je vis se dérouler une mèche rousse et ondulée. Sans m'en rendre compte, je retenais ma respiration. Elle semblait si digne, si posée, si humble. Les portes se refermèrent derrière elle, et le chemin du monde extérieur disparut à mes yeux. Alors seulement les soeurs la firent s'arrêter, tout au bout du couloir, à l'entrée de la grande salle où nous étions toutes réunies.

- Angélique de Bretagne, nous vous accueillons ici à la demande urgente de votre père le seigneur Ectélien, ainsi qu'à la demande du clergé de notre Majesté l'empereur. Il nous a été rapporté votre comportement impie et vos propos hérétiques. Sachez qu'ici vous n'êtes plus la princesse d'un quelconque état, vous n'êtes plus la fille de votre père et vous n'êtes plus la fiancée du prince Dacre. Vous êtes une novice comme les autres. Et il est grand temps de faire votre éducation. Foi, travail, et discipline.

Il y eut un silence pendant lequel l'inconnue sans visage ne bougea pas. J'avais l'étrange impression qu'elle se trouvait hors du temps, hors des lieux du couvent. Je sus instantanément qu'elle ne venait pas d'un même monde. Elle allait vite tomber de son piédestal... Mais elle avait une sorte de présence...quasi mystique. La noirceur de son aura attirait tous



les regards dans une forme de fascination morbide.

- Regardez-moi quand je vous parle !

La voix de la mère supérieure me fit sursauter. Je posai les yeux sur l'inconnue. Je la vis se redresser dans un mouvement reptilien, le tissu de sa houppelande ondoyant sur ses épaules. Elle leva sur la mère supérieure un visage lisse, et je fus frappée par l'harmonie de ses traits. Encore une fois, je ne décelai aucune folie dans ces yeux grands ouverts, comme portés sur un horizon au-delà de ma compréhension. Elle avait un air absent, dénué de la moindre expression. Ses yeux étranges, clairs comme de l'eau, se perdait dans son teint uni et froid. Je la trouvai très belle, le reflet d'une classe où tout doit constamment tendre à la perfection, mais elle était aussi...vide. Une marionnette, une poupée de chiffon sans la moindre étincelle de vie.

Au moment où je relâchais mon souffle, je perçus un changement infime au fond de ses yeux verts. Elle secoua la tête, et quelques boucles écarlates s'échappèrent de son capuchon, criantes de sang dans ce monde en noir et blanc qui était le mien et celui des soeurs. Ses lèvres s'étirèrent d'un sourire glacé, un sourire qui déchira ses traits, qui la sublima autant qu'il m'horrifia. Et là, je me rendis compte que je n'avais vu que la surface des choses. J'avais devant moi une créature telle que je n'en avais encore jamais connue.

Car au fond de ses yeux verts, il n'y avait pas d'âme.



Chapitre 2

Un deuxième chapitre à la faveur de mon inspiration ;D

J'espère que vous apprécierez, pour ma part j'ai de bonnes pistes en ce qui concerne la suite.

Bonne lecture !

Nat'

A peine un quart d'heure s'était écoulé depuis l'arrivée d'Angélique de Bretagne dans notre modeste couvent de Deoghar. Elle n'avait pas répondu à la tirade de la mère supérieure, si ce n'était par ce sourire inhumain. Les deux soeurs qui l'avaient guidée depuis l'entrée l'avaient agrippée par un bras comme on saisit une poupée de chiffon et l'avait fait disparaître dans l'entrelacs de couloirs. Je ne l'avais plus revue depuis.

Avant de nous disperser, la mère supérieure avait tenu elle-même à nous mettre en garde. Et je ne sais pourquoi, cette précaution m'avait glacé le sang.

- Ecoutez-moi bien, toutes. Angélique de Bretagne est une âme perdue et tourmentée, à nous de la guider sur le chemin de notre Seigneur. Mais n'oubliez pas qu'elle est avant tout dangereuse, elle n'a aucune envie d'être ici et tentera probablement tout pour s'échapper. C'est pourquoi je compte sur vous pour exercer une surveillance constante à son égard.

Soeur Constance, qui m'avait éclairée sur le statut de notre mystérieuse pensionnaire, leva la main pour prendre la parole.

- Est-il vrai qu'elle est possédée ?

Des murmures parcoururent l'assistance, en dépit de l'interdiction formelle qui nous ordonnait à toutes, nous les soeurs, le silence le plus absolu.

Je vis la mère supérieure se crispier à cette question, mais elle y répondit avec son flegme habituel :

- Vous savez bien que les possessions sont l'affaire du père Maximilien, mon enfant.

Je sus en observant le rang autour de moi que sa réponse ne convainquait personne. La réputation d'Angélique de Bretagne l'avait précédée. Dans les yeux de la mère supérieure, je vis passer un éclat étrange et inconnu, que je n'osai pas identifier comme de la peur.

- Néanmoins, soeur Constance... Ne lui tournez jamais le dos. Elle vous fera du mal si elle en a l'occasion.

Des frissons s'élevèrent à la base de ma nuque, coururent le long de mes bras. Je revoyais cette femme, ses yeux de reptile et son sourire de félin, telle la face monstrueuse d'une divinité chtonienne prête à nous saisir toutes pour nous condamner aux Enfers.

Dans la cour, les cloches sonnèrent les vêpres, me rappelant soudain à la réalité. C'était comme si le temps s'était remis à couler. Je sentais à nouveau l'air circuler dans mes poumons, le bruit du vent qui battait les murs au dehors. Mais la présence de cette créature sans nom sous le même toit que moi me rongeaient comme un liquide froid s'insinuant sous ma peau. Une pensée terrible me vint à l'esprit : et si elle me contaminait ? Et si elle nous contaminait toutes ? Ne venions nous pas de faire pénétrer le loup dans la bergerie ?

Inconsciemment, je me signais, agrippant mon chapelet dans un geste de protection que je tenais de l'enfance.

- Soeur Théodora ?

Je m'aperçus que mes compagnes évacuaient la grande salle, et que la mère supérieure me fixait, comme on évalue une personne et la tâche que l'on souhaite lui confier. De nouveau, je sentais le serpent glacé de l'inquiétude enserrer mon coeur. Je baissais néanmoins humblement la tête :

- Oui, ma Mère.

- Je te dispense des vêpres, pour cette fois. J'ai fait conduire notre nouvelle invitée dans les dortoirs, je veux que tu l'y rejoignes et que tu l'aides à revêtir son nouvel habit.

Je pris une grande inspiration. L'heure était venue pour moi de croiser le regard de ma propre terreur.

- Oui, ma Mère.

- Bien. Vas-y.

Je me retirai sans relever les yeux, percevant les battements sourds de mon coeur contre ma jugulaire. Mes pas me guidaient vers les dortoirs sans que je ne m'en rende compte. En remontant le couloir, l'écho de mon propre souffle me donnait l'impression d'entendre la chose respirer de l'autre côté du mur. C'était un démon. Je le savais. Je l'avais vu



dans ses yeux. Mais avais-je été la seule à le déceler ?

Je surpris ma main à ouvrir la porte, sans la moindre hésitation, sans même frapper pour la prévenir. La peur me déchirait la poitrine comme une énorme boule prête à exploser, mais mon corps ne m'obéissait plus. Elle m'avait ensorcelée ! Je distinguais sa silhouette dans l'encadrement de la fenêtre, me tournant le dos. Et je ne pouvais m'empêcher d'avancer.

Je ne m'arrêtai qu'à la lisière entre pénombre et ténèbres, la laissant seule dans la lumière de la Lune. Avait-elle seulement senti ma présence ? Quelque chose me disait que oui. A chaque instant, je m'attendais à voir un oeil se dessiner à l'arrière de sa nuque. C'était stupide, mais les vieilles superstitions de mon village refaisaient surface dans mon esprit, les légendes païennes racontées au coin du feu, protégé par l'étreinte des bras maternels. Mais aujourd'hui j'étais seule, dans le giron glacé des pierres, et l'obscurité exerçait sur moi son pouvoir surnaturel.

Elle avait retiré sa large cape qui dissimulait totalement sa silhouette. Je distinguai ses longs cheveux roux, délicatement tressés, entremêlés de perles et de parures précieuses dont les noms mêmes m'échappaient. En-dessous, elle portait une épaisse robe de velours sombre, qui révélait sa taille fine et ses membres graciles. Plus grande que moi, plus chétive aussi. Elle ressemblait à une idole de verre que l'on aurait eu peur de briser. Son ombre projetait sur la paroi son port altier, souverain. Elle dégageait une aura indéfinissable. Hautaine, infiniment gracieuse, comme placée au-dessus du monde. Je n'avais jamais vu une telle confiance en soi.

Je me raclai la gorge pour signaler ma présence, elle ne se retourna pas. Elle semblait plongée dans la contemplation de la route en contrebas. Etait-ce la forêt qui attirait cette chose que j'avais vue en elle ?

Je cherchai un moyen de l'appeler, et ne sus comment m'y prendre. Je n'osais l'appeler Angélique, encore moins ' ma soeur '. La vision qu'elle m'imposait me dicta ma conduite, et je me maudis pour cela :

- Dame Angélique ?

Encore une fois elle m'ignora, et je me repris :

-Angé...

- Que font ces hommes ?

Sa voix tranchante me surprit. Claire, impérieuse. Avalant ma salive, je me rapprochai de la fenêtre pour voir ce qu'elle observait avec autant d'attention. Je ne la quittai pas des yeux, les paroles de la mère supérieure tournoyant dans ma tête. ' Elle vous fera du mal si elle en a l'occasion '.

- Ils attendent le pain de l'Eucharistie. Le père Maximilien donne toujours une messe pour les hommes du village lorsqu'ils viennent jusqu'ici.

Elle s'esclaffa, et encore une fois je me retins de réagir. Ma main s'était resserrée très fort sur le tissu de ma robe, et sur le chapelet qui y dormait. Elle se retourna enfin et me fit face, un petit sourire au coin des lèvres. Ses cheveux s'entrelaçaient en un fin liseré de part et d'autre de son visage. Elle avait des boucles d'oreille en or, plusieurs colliers, deux chevalières à chaque main. Je ne savais s'il s'agissait là de son trésor personnel ou d'une seule parure quotidienne. Ses yeux limpides m'hypnotisaient, ils fouillaient en moi et me jugeaient avec un amusement non dissimulé.

- Toi tu es Théodora, dit-elle sans se départir de son sourire.

- Soeur Théodora.

Elle leva un sourcil :

- Tu es toujours une novice.

Il n'y avait aucune chaleur dans ses traits. Instinctivement je sentis mon souffle se bloquer dans ma gorge. J'avais bien affaire à un démon. Elle connaissait mon nom, elle savait des choses que personne n'avait pu lui dire.

Comme si elle lisait dans mes pensées, elle me fit un clin d'oeil :

- Je t'ai entendu discuter, pendant la ' cérémonie '. Pas très catholique.

Je ne trouvai pas la force de répondre. Pourquoi la mère supérieure m'avait-elle envoyée moi ? Je me sentais si faible, à côté d'une telle force intérieure.

- Qu'est-ce que tu veux ?

Je reconnus le ton sans appel d'une personne habituée à donner des ordres toute sa vie.

- La mère supérieure veut que vous passiez votre nouvelle tenue.

Elle me regarda comme si je venais de dire quelque chose de particulièrement stupide. Et le pire, c'était que je me sentais stupide. Tentant de reprendre contenance, je désignai les perles dans ses cheveux :

- Il va falloir que vous enleviez vos parures.

Elle s'adossa au mur derrière elle, dans une attitude nonchalante qui me déstabilisa. Elle arborait de nouveau ce rictus malsain :



- Et bien vas-y, enlève-les.

La peur fit trembler mes doigts. Ils étaient moites, gelés au contact de l'air froid. J'avalai ma salive et m'avançai néanmoins vers elle, levant une main hésitante vers son visage. Elle se déroba au dernier instant, glissa le long de la paroi avec un rire éclatant, déplacé dans un monastère. Je soupirai mais tentai à nouveau de l'approcher, en vain. Elle riait à gorge déployée, sans retenue, son visage déformé par son sourire trop parfait.

Je serrai les poings, plus par crainte que par agacement. Je voulais être partout sauf à l'intérieur de cette chambre, avec cette folle qui se jouait de moi, comme le diable torture sa proie avant de l'engloutir.

J'avais toujours été une fille calme, pacifique. Mais la mère supérieure m'avait donné une mission, et il était hors de question que je renonce. Cette chose n'était pas là depuis plus d'une heure, si nous faiblissions maintenant, nous n'aurions jamais aucune emprise sur elle.

Aussi, agrippant mon chapelet dans une main, je me jetai sur elle et la plaquai contre le mur.

- Oh... Soeur Théodora s'énerve ?

J'étais sûre de lui avoir fait mal, et je m'en voulais de me laisser entraîner dans son jeu, mais elle ne montrait aucune douleur. Était-ce par fierté ? Ou bien était-ce le démon qui se manifestait en elle ? Sans y réfléchir plus longuement, je portai tout mon poids sur elle pour la faire basculer sur le lit à côté de nous. J'avais l'impression d'avoir plongé tout droit en Enfer, d'être une sorte d'héroïne sainte combattant une quelconque créature des profondeurs. Elle se débattait, elle griffait, mordait, et elle ne cessait de rire, de ce rire infernal qui me vrillait le crâne et me donnait des envies meurtrières. Assurément, cette fille respirait la sornioiserie.

J'étais néanmoins surprise par son manque de force. Il ne me fallut pas plus de deux minutes pour lui arracher ses bijoux et défaire ses cheveux. Soudain elle se redressa sur le lit et cessa de bouger. Elle me regarda droit dans les yeux, avec un air de fauve blessé, échevelée, haletante :

- Et qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? Est-ce que tu vas déchirer mes vêtements à mains nues pour me forcer à la mettre, cette fichue robe ?

Sa voix me força à baisser les yeux, et je vis mes bras recouverts de griffures, et mes mains qui serraient encore des fragments de perles entre mes doigts. Et je saisis toute la malignité de la créature en face de moi. Car elle se posait en victime, elle avait fait de moi son bourreau. Et elle avait parfaitement raison.

Le bruit de la porte qui s'ouvrit à la volée me fit me retourner en sursaut. La mère supérieure entra, suivie d'une dizaine d'autres religieuses, et je me levai avec précipitation.

- Vous pouvez disposer, soeur Théodora. J'ai sous-estimé notre invitée.

Puis elle s'adressa à Angélique de Bretagne :

- Soeur Théodora ne déchirera pas vos vêtements à mains nues, mais je peux vous assurer que nous, nous le ferons.

Je quittai le dortoir sans demander mon reste. En remontant le corridor, j'entendis le rire glaçant et déchirant d'Angélique, et mon cœur se serra. De terreur ou de pitié, je n'aurais su le dire.



Chapitre 3

Un chapitre un peu plus court mais qui a sa raison d'être, restez sur vos gardes...

Bonne lecture!

Nat'

A 19h30, Angélique de Bretagne ne se montra pas pour le dîner.

La mère supérieure était là, assise bien droite tout au bout de la table, sans la moindre expression sur le visage. Je l'observai manger, cherchant à déceler je ne savais quoi. Une marque que son affrontement avec la créature aurait laissée.

Je n'osai l'interroger, je n'en avais pas même le droit. Dans la fraîcheur du réfectoire, seul le bruit des couverts raclant la vaisselle était autorisé.

Tandis que mes questions tourbillonnaient dans ma tête, je trouvai ce son obsédant, lancinant. Jamais je n'y avais prêté attention auparavant, mais je voyais les soeurs, les novices autour de moi, chacune les yeux baissés sur leur écuelle, remuant la graisse du bouillon, la mère supérieure introduisant sa cuillère entre ses lèvres craquelées. Je ne percevais plus que ce crissement rocailleux, infernal, celui du métal contre la céramique, griffant inlassablement sa proie. J'avais l'impression qu'une de ces maudites cuillères cherchait à s'introduire dans ma tête, à racler contre mes os ce qu'il y avait au plus profond de moi-même.

Quelques minutes passèrent durant lesquelles je gardai les poings serrés, me retenant de les plaquer contre mes oreilles, incapable de manger. Le sang battait lourdement contre mes tempes, je sentais ma vision se brouiller, et cet horrible concert de tintements qui se frayait un chemin jusqu'à mon cerveau aussi sûrement qu'un pic à glace.

Une pression sur mon bras me ramena à la réalité. Ma voisine, soeur Constance, m'adressait un regard plein de sollicitude. Elle ne dit rien, mais je vis son inquiétude. J'acquiesçai pour la rassurer, mais il fallait absolument que je sorte.

Je pris appui sur la table et me levai lentement, le plus silencieusement possible, dans l'indifférence générale. J'approchai de la mère supérieure et m'inclinai autant que mon mal de crâne me le permettait :

- Ma Mère, pardonnez-moi mais je ne sens pas bien. Je demande la permission de me retirer.

Elle me regarda longuement, et j'eus la sensation qu'elle scrutait mon visage pour y déceler le mensonge. Pourquoi ? Je n'avais jamais eu de problème jusqu'à présent, je pensais avoir sa confiance.

- Vous pouvez aller vous étendre, soeur Théodora. Soeur Constance vous rejoindra pour veiller sur vous.

Je me redressai respectueusement et mon regard croisa le sien, bleu, glacé. Je sentis soudain un long frisson courir sur ma peau. Autant de froideur, dans ces iris translucides, cernés par la cataracte. Pour la première fois je perçus ce regard comme une lance incisive, qui me blessa sans que je ne sache pourquoi. Je n'avais pourtant rien à me reprocher. Mais ce bleu obsédant me donnait l'impression de porter sur moi l'empreinte sale de la culpabilité.

Je me retirai sans demander mon reste, traversant le réfectoire les yeux rivés au sol, sans comprendre ce sentiment qui me poussait à disparaître dans l'entrelacs de couloir le plus vite possible.

Après une brève toilette, je passai ma longue robe de nuit et me contemplai quelques instants dans le reflet de la vitre. L'éclat de mes cheveux bruns, onduleux, sous la lumière de la Lune, me fit apparaître telle que j'étais lorsque je vivais encore au village. Des mois que je ne m'étais plus vue dans un miroir, des mois que la vision de mes cheveux libres m'était devenue étrangère.

Lorsque je m'étendis dans le dortoir vide cette nuit-là, frissonnant sous les étoffes trop fines, mes yeux se fermèrent sur le visage d'Angélique de Bretagne. Où pouvait-elle bien être à présent ? Que lui était-il arrivé après que j'ai quitté la pièce, après l'arrivée de la mère supérieure ?

Il ne me fallut que quelques minutes pour m'endormir, mais des heures durant, mon esprit joua à me torturer, imaginant Angélique allongée seule, les vêtements en lambeaux dans une quelconque pièce reculée du couvent, à la merci du froid et du vent remontant les couloirs. Même entre les murs de la chambre, j'avais l'impression d'entendre les pierres respirer, exhaler leur souffle venu du fond des âges, comme si je m'endormais au sein d'un monstre tortueux et glacé.

Mon mal de tête se mua en malaise, une pellicule de sueur malsaine recouvrit ma peau brûlante parcourue de frissons, et je voyais ces yeux verts, ces yeux de démon, ils me fixaient sans se détourner un seul instant, ancrés dans les brumes de mon esprit, avides de mon âme, avec au loin la voix d'Angélique de Bretagne, qui ne cessait de rire.



Chapitre 4

On attaque bientôt les choses sérieuses...à moins que ce ne soit déjà fait ?

Bonne lecture !

Nat'

Le contact d'un linge humide et froid me réveilla en sursaut. Je me redressai brusquement, rabattant les couvertures sur mon corps, prête à me défendre si nécessaire.

- Théodora ! C'est moi !

Ma vision était floue, la lumière du Soleil au dehors m'aveuglait. Je pressai une main contre mon visage et reconnus enfin soeur Constance :

- Ah, c'est toi... Tu m'as fait une de ces peurs...

Je ne devais pas être belle à voir car elle me regardait avec inquiétude.

- Tu as eu de la fièvre toute la nuit. Tu n'as pas arrêté de te retourner dans ton lit.

- Quelle heure est-il ?

- Presque midi. J'ai dit à la mère supérieure que tu n'étais pas bien et elle a ordonné qu'on te laisse dormir.

Constance plongea le linge dans une bassine au chevet du lit et l'appliqua sur mon front. A nouveau ce liquide froid, aussi tranchant qu'une lame sur ma peau, ses multiples gouttes se décomposant pour glisser le long de mon cou, s'insinuer sous le tissu de ma robe jusque dans mon dos.

- Qu'est-ce que c'est ? je murmurai, la voix rauque, tandis que mes yeux s'habituèrent à la lumière du jour.

- Juste de l'eau du torrent. Le père Maximilien l'a bénie ce matin.

Je me raidis tandis qu'un courant d'air aiguisait le tracé de l'eau sur ma peau.

Constance cessa de me torturer et posa doucement la main sur mon front :

- Apparemment le mal a cessé. Comment tu te sens ?

Je pris quelques secondes pour répondre à cette question. Elle avait raison, je ne souffrais plus. Le malaise qui m'avait prise la veille au soir s'en était allé. J'avais les idées claires, mes rêves se noyaient dans l'oubli.

- Je crois que je me sens bien, déclarai-je en m'autorisant un sourire.

- Bien. Tu vas pouvoir te lever ? C'est l'heure du déjeuner, il faut que tu manges.

Sans répondre, je pris appui sur le lit pour me relever. Mes jambes étaient un peu faibles, mais c'était plus dû au manque de nourriture qu'à la fièvre. Constance m'aida néanmoins à passer mes vêtements et nous descendîmes au réfectoire.

Je balayai l'assemblée des yeux et une nouvelle fois, constatai qu'Angélique de Bretagne n'était pas là. Le plus discrètement possible, je glissai à ma compagne :

- Si notre invitée ne se montre pas plus que ça, ce sera comme si elle n'était même pas là.

Constance me dévisagea d'un air surpris :

- Tu n'es pas au courant ? Angélique a refusé de passer l'habit des novices. La mère supérieure et cinq autres soeurs n'y ont rien fait, elle a même blessé soeur Suzanne.

- Comment ?

- Soeur Anna dit qu'elle a repoussé l'un des lits du dortoir pour empêcher soeur Suzanne de l'approcher. Le cadre du lit l'a frappée tellement fort qu'il lui a entaillé la jambe.

- Et alors, où est-elle à présent ?

- Dans une des cellules de moine au sous-sol. Celles qui sont condamnées. La mère supérieure l'a faite enfermer là-dedans et elle ne la laissera pas sortir tant qu'elle n'aura pas changé de vêtement.

- Constance ! Théodora ! Silence.

Je retournai à mon assiette sans même ressentir le goût de ce que je mangeais, préoccupée par les paroles de Constance. J'avais hâte que le repas se termine, mon esprit me menait vers un raisonnement que j'avais peur de voir aboutir. Le dortoir des soeurs était construit juste au-dessus des cellules de moine abandonnées.

Je me levai dès que le clocher sonnait 13h, profitant que ma tablee n'était pas de corvée de vaisselle ce jour-là. J'avalai



plusieurs volées de marches, m'engloutissant dans les entrailles du monstre de pierre.

J'arrivai devant les anciennes cellules essouffée et en sueur. Un vent d'origine inconnue remontait le corridor en même temps que moi, soulevant mon voile et les mèches de cheveux qui dépassaient sur ma nuque.

Le bruit de mes pas sur la pierre brute résonnait comme une intrusion dans un univers hors du temps. Pourquoi étais-je descendue là ? Mais qu'est-ce qui m'avait pris ? La moindre parcelle de mon être me criait que ce que je faisais était mal, que je n'avais pas le droit d'être là, mais je ne pouvais m'empêcher d'avancer.

J'arrivai à hauteur de l'une des cellules, la seule à être fermée. Là, sans un bruit, j'appliquai ma main sur le battant, comme si j'attendais que la porte coulisse d'elle-même sur ses gonds. Je restai ainsi sans bouger pendant de longues secondes, sans comprendre mon geste, jusqu'à ce que je perçoive le goût amer de la peur envahir ma gorge.

J'avais l'impression de sentir le bois vivre sous ma paume, comme si un coeur battant en abreuvait les fibres. Elle était derrière cette porte, je le savais. La créature.

Comment je le savais, ça n'avait pas d'importance. Une seule certitude s'imposait à mon esprit. J'étais sûre que sa cellule se trouvait juste en-dessous de mon lit.

Il y avait quelque chose de dérangent à songer que seuls quelques centimètres de bois me séparait de cette chose sans nom. Une simple porte, un élément purement matériel, qui marquait le seuil entre le monde et l'Enfer.

Elle était là, à quelques mètres de moi. Je ne la voyais pas mais elle exerçait son emprise, cette même aura qui avait pesé sur moi toute la nuit, celle-là même qui m'avait poussée à venir m'enterrer dans les profondeurs du couvent pour me plaquer contre la porte de sa cellule. La créature et moi étions liées par un lien psychique, ma raison refusait de l'admettre mais je le sentais tout au fond de moi, j'étais comme un insecte subjugué par la flamme qui allait bientôt le dévorer.

Il y avait de la lumière sous le chambranle de la porte. Je me rappelai que les habitations des moines donnaient sur la grotte en contrebas du couvent, tout près de là où coulait le torrent.

Je vis soudain deux larges bandes d'ombre altérer l'éclat du jour sur les dalles. Mon souffle se bloqua dans ma poitrine. Elle était juste derrière la porte. Elle savait.

L'abdomen déchiré par la peur, je reculai en sursaut et me heurtai à la paroi derrière moi.

- Théodora... C'est toi ?

J'étais incapable de faire le moindre geste. Je fixai la porte en m'attendant à la voir céder d'un instant à l'autre sous l'effet d'une force démoniaque, la silhouette d'Angélique de Bretagne jaillissant devant moi, auréolée de lumière ou de flammes.

- Je vais mourir, Théodora. Dis-leur que je ne la mettrai jamais leur fichue robe, jamais, et que s'ils me laissent ici sans nourriture et sans eau, je vais mourir comme un chien ! Dis-leur, Théodora ! Dis-leur !

Ses cris rendirent vie à mes jambes, et je remontai l'escalier aussi vite que je le pouvais, mon coeur cognant à m'en briser les os contre ma cage thoracique, sa voix résonnant encore dans ma tête longtemps après que j'ai quitté les sous-sols.



Chapitre 5

J'ai l'impression de m'être bien déchaînée sur ce chapitre là, je ne sais pas ce que vous en penserez ^^

Bonne lecture ! =)

Nat'

- Et que suggérez-vous, soeur Théodora ?

Instinctivement, je croisai les mains derrière mon dos, comme un garnement pris en faute, dissimulant son larcin. Je ne savais pas ce qui m'avait pris. J'ignorais pourquoi je me portais au secours de la créature, mais c'était ma conscience qui me le dictait.

Je fermai les yeux, et la voix de ma défunte mère murmura à mon oreille cette consigne qu'elle répétait autrefois comme un credo : ' Quand tu te trouves dans une situation où tu ne sais pas quoi faire, Théodora, suis ta conscience. Suis toujours ta conscience. Car si tu agis contre elle, elle te détruira, beaucoup plus vite qu'un germe '.

Fort de cette résolution, je pris une grande inspiration et affrontai le regard de la mère supérieure :

- Cela fait deux jours maintenant. Sans nourriture et sans eau. Si nous la laissons enfermée là-dedans, elle finira par mourir.

- Elle finira par craquer, soeur Théodora. Ce n'est qu'une question de temps. Face à un tel tempérament, nous ne pouvons pas nous permettre de faiblir.

Les yeux glacés de la mère supérieure se promenèrent sur moi, me faisant l'effet d'un prédateur fouillant la terre pour dénicher sa proie.

- Ma Mère, avec tout le respect que je vous dois... Cette femme nous a été confiée pour que nous l'aidions à retrouver le droit chemin. Et ce par tous les moyens possibles, je le conçois. Mais si nous continuons dans cette voie, ce que vous remettrez au prince Dacre lorsqu'il viendra reprendre sa fiancée, c'est un cadavre. Vous savez...

Je sentis ma gorge s'assécher, mais les mots s'écoulèrent de mes lèvres sans que je ne puisse les retenir :

- J'ai le souvenir d'une année où nous avons connu une disette effroyable au village... Il n'y avait plus de blé, nous avions abattu le peu de bétail qu'il nous restait, et l'été, le torrent était à sec. Il nous fallait marcher trois heures par jour pour trouver de l'eau...

- Epargnez-nous vos souvenirs d'enfance, ma soeur.

Je m'interrompis nette, surprise par le ton cinglant de sa remarque. Mais j'étais bien décidée à défendre mes arguments :

- Ce que je veux dire, c'est que j'ai failli mourir cette fameuse année. Angélique de Bretagne est encore plus frêle que moi. Et elle n'a pas été habituée à de telles conditions de vie. Elle ne sera pas capable d'y survivre bien longtemps, vous pouvez me croire.

- Et bien si elle veut survivre, elle n'a qu'à nous obéir.

Je fis non de la tête :

- Elle est trop fière. Ce n'est pas la bonne méthode.

- Et comment pouvez-vous le savoir ?

- Je le sens, c'est tout...

- Vous me semblez bien proche de notre chère invitée, soeur Théodora, et je vais vous avouer que ça m'inquiète. J'ai peur qu'elle n'exerce une mauvaise influence sur vous.

Je gardai le silence quelques secondes. J'étais consciente que ce que j'allais dire était à la limite de l'offense, mais j'étais allée trop loin pour garder le silence.

- Ne vous méprenez pas sur mes intentions. Je n'éprouve aucune forme de sympathie pour elle, ce serait même l'inverse. Mais j'en fait appel à votre foi à présent, ma Mère. Cette jeune femme est un enfant de Dieu, tout comme vous et moi. Ce n'est pas ainsi que nous sommes censées la traiter. Aussi détestable puisse-t-elle être, même si elle était le pire des assassins, nous ne devrions pas nous abaisser à de pareilles tortures. Ce n'est pas ce que notre enseignement nous a appris.

- Et bien vous tâcherez de revoir votre enseignement, soeur Théodora. Car tant qu'elle n'aura pas revêtu l'habit des novices, elle ne sortira pas de cette cellule. Disposez à présent.

J'ouvris la bouche pour protester, mais ses prunelles translucides étouffèrent ma voix dans ma gorge. On avait



l'impression qu'une multitude de faisceaux brillants s'agitaient au fond de ses yeux pâles, comme autant de lames prêtes à s'abattre sur moi au moindre geste qui lui déplairait. Pour la première fois, je ressentis à son égard une émotion qui me stupéfia. De la peur. J'avais la certitude nouvelle mais brûlante, solidement ancrée au fond de moi, qu'elle aussi, elle me ferait du mal si elle en avait l'occasion.

Cette phrase explosa dans mon esprit. ' Elle vous fera du mal si elle en a l'occasion '.

Elle te fera du mal si elle en a l'occasion, Théodora...

Et face à moi, je voyais ces yeux bleu fadasse, ces yeux vides, que l'émotion avait désertés il y a bien longtemps, je le savais à présent. Il me vint la pensée incongrue que le couvent abritait peut-être deux démons, après tout.

Puis je me ressaisis, la terreur s'évanouit. Elle fit place à ce sentiment crasse de culpabilité que je trainais sur moi depuis la seconde où j'avais abandonné Angélique de Bretagne dans le dortoir. Je ne pouvais pas penser une telle chose de la mère supérieure. Elle ne cherchait qu'à faire de son mieux, pour remplir la charge que l'empereur lui avait confiée.

Sans chercher à démêler plus avant mes sentiments, j'inclinai humblement la tête et quittai la pièce sans me retourner.

XXX

La nuit venue, je tournais et me débattais encore dans mon lit. J'entendais le souffle régulier de mes compagnes assoupies autour de moi, mais mon esprit ne me laissait pas les rejoindre. La pleine Lune inondait mon lit de lumière comme en plein jour, et je pensais à Angélique de Bretagne. Je la revoyais se dressant, magnifique et fière, sous ce même rayon de Lune. Ce mélange de terreur et de fascination malsaine qu'elle m'inspirait. Je la craignais, oh oui je la craignais par-dessus tout, à un point tel que mes mains se glaçaient de sueur à la moindre évocation de son nom. Mais la pitié surnageait parmi cet océan d'angoisse. J'avais la sensation de me trahir moi-même. D'être complice d'un crime odieux qui me rendait aussi méprisable que le démon que nous étions censées combattre.

Je rabattis la couverture sur moi comme si cela suffisait à effacer la réalité. Je savais que si je posais le pied au sol, je le sentirais pulser comme le bois de la cellule avait pris vie sous ma paume. La créature m'obsédait. La mère supérieure avait raison, elle exerçait une influence sur moi.

Une part de moi-même, toute petite, minuscule, esquissa l'idée qu'elle s'était déjà emparée de moi. Qu'il ne faudrait qu'une seconde pour basculer. Cette perspective me fit l'effet d'un choc, une décharge d'horreur pure qui descendit tout le long de mon dos, me laissant recroquevillée, frissonnante au fond de mon lit. Je la repoussai au plus noir de mon être, mais le mal était fait. La pression sur mon crâne revint, plus puissante que jamais, le bruissement des respirations autour de moi remplit mes oreilles, m'enserra l'esprit comme un étou. C'est alors que le sommeil me faucha.

XXX

J'avais chaud. Horriblement chaud, comme lorsque la fièvre m'avait prise deux jours plus tôt. Je sentais mon sang bouillir dans mes veines, en proie à une véritable agitation, comme si chaque fibre de mon corps se contractait pour me jeter hors de mon lit. Mes yeux s'ouvrirent sur les poutres noueuses du plafond. De là où je me tenais, on aurait dit des doigts morts baignant dans la lueur laiteuse de la Lune.

Finalement, mes muscles se mirent en mouvement, et je me redressai toute droite dans mon lit, mon regard descendant petit à petit le long du mur.

Un hoquet de stupeur se bloqua dans ma gorge. Elle était là, au pied du lit. La créature.

La terreur explosa dans mon ventre, acide, froide, comme un poison dévorant mes entrailles, infectant mes chairs, enserrant mon coeur à l'en faire éclater. Mon esprit se déchirait, me hurlait de fuir, de prévenir les autres, le démon s'était échappé ! Mais je me trouvais incapable de bouger, les membres engourdis comme de la pierre, sans contrôle de moi-même, sans défense.

La créature se tenait à contrejour dans la lumière de la Lune, pourtant je discernais le moindre de ses traits. Et je ne pouvais plus me résoudre à l'appeler ' Angélique '. Sa peau était pâle, infiniment plus pâle que la femme que j'avais laissée dans le dortoir, beaucoup trop pâle pour un être humain. Ses lourdes boucles rouges, un rouge violent, agressif, qui semblait luire dans la nuit, me firent l'effet d'une trainée de sang sur du marbre. Mais le pire restait ses yeux. Ses yeux de prédateurs, phosphorescents, la pupille fendue, ils me fixaient sans ciller et je n'y discernai que du vide, un vide sans fond et obscur, un vide qui m'aspirait inéluctablement vers l'abyme.

La créature parla. Elle parla d'une voix rauque, usée, comme une pierre longuement rongée par le sel. Les mots s'imposèrent à mon esprit : c'était une voix d'os. Une voix de cadavre.

- Viens avec moi, Théodora.

La façon dont les lettres de mon prénom glissèrent de ses lèvres rendit vie à mon corps. Je me levai soudain et m'avançai vers elle, tandis qu'elle se retournait pour sortir de la chambre.

Mais qu'est-ce que tu fais ? Elle va te tuer, elle va te tuer, elle va t'attirer dans son antre et te dévorer jusqu'à la moelle de tes os !

Des larmes brûlantes roulèrent sur mes joues tandis que mes jambes s'avançaient d'elles-mêmes vers l'abyme.



L'abyme dans les yeux d'Angélique.

Je me retrouvai dans le couloir, et il n'y avait plus personne. Mon esprit se débattait comme un possédé tente de briser ses liens, prisonnière de mon propre corps, incapable d'inverser cette marche funèbre qui me faisait descendre les escaliers jusqu'à la grande salle du couvent. Il régnait un silence surnaturel. Pas le moindre bruit, plus le moindre souffle glacé qui arpentait habituellement les couloirs. C'était comme si le monde autour de moi était mort. Les pierres avaient cessé de respirer. Je dérivais dans un instant hors du temps, où tout était suspendu, et l'univers s'en trouvait étrangement déformé, étiré, mélangé. Je fus prise d'une violente sensation de vertige. J'avais l'impression de marcher dans un labyrinthe sans perspective, incapable de discerner le haut du bas, tous les éléments tournoyants autour de moi dans un silence pétrifiant.

Puis, sans savoir comment, je me retrouvai dehors. Hors du couvent. Je ne pouvais me retourner mais je sentais le poids de la muraille, derrière moi. Au-devant, la forêt tendait ses bras distordus, mais il n'y avait toujours aucun son, aucune vie, pas-même le vent. Pas-même le bruit de mes pas sur le sol. Pourtant je sentais la terre gelée sous mes pieds nus, et je me rendis compte que mon corps me brûlait encore plus, je dégoulinais de sueur et d'angoisse. Comment étais-je arrivée là ? Je ne me rappelais plus de rien, entre le corridor et l'extérieur, le monde n'était qu'un immense gouffre. Comment avais-je pu franchir le mur ?

Il y avait des traces rouges sur le bas de ma chemise de nuit et quelque chose de gluant s'accrochait à mes pieds. Avec résolution, mon corps prit la route qui s'enfonçait en contrebas, vers le torrent.

La descente fut sans doute interminable, mais encore une fois mon esprit s'effaça à la faveur du gouffre noir, et lorsque je revins à moi, j'étais déjà debout sur la rive. Mes pieds étaient en sang, éraflés par les pierres tranchantes du sentier, mais le froid engourdissait les plaies. Le reste de mon corps se consumait de chaleur.

Il faisait noir, très noir dans l'ombre de l'à-pic où se dressait le couvent. La Lune trouvait néanmoins le moyen d'admirer son reflet à la surface de l'eau. Une fois encore, tout me sembla figé. Le torrent restait aussi lisse qu'un lac. Les eaux étaient noires, comme tout ce qui m'entourait. Je sentais le froid glacial qui en émanait, qui cherchait à m'atteindre mais mon corps était protégé. Par quoi exactement, je l'ignorais.

C'est alors que le manège infernal reprit. Mes jambes se détournèrent de la rive et je me retrouvais contre la falaise, suivant la corniche qui surmontait les flots, mes mains s'entaillant la peau à la recherche de prises. Un seul faux mouvement et je pouvais m'engloutir dans l'onde glacée, mais mon corps ne semblait pas s'en préoccuper. La terreur continuait de répandre en moi son poison corrosif, comme une masse noirâtre et chaude pulsant au creux de mon ventre. Pourtant, je commençais à éprouver une sorte de confiance sereine. Mes pas m'avaient parfaitement guidée jusqu'à présent. Une part de moi comprit que je basculais dans un état second, puis je cessai d'éprouver quoi que ce soit.

Jusqu'à ce que je comprenne enfin où mon corps m'entraînait au beau milieu de la nuit. Les grottes. Les anciennes cellules des moines.

Mes doigts se resserrèrent autour des barreaux d'une première fenêtre. Pas de verre pour protéger du vent et du froid, le givre mordillait ma peau sans que je n'y prête attention. Je poursuivis sur la droite, gagnant une deuxième cellule. Quelque chose me dit que je touchais au but. Je sentais la roche s'animer sous mes doigts, comme si ses cristaux infinis se déplaçaient, s'entrelaçaient, formant des motifs complexes et sans cesse renouvelés.

J'agrippai la fenêtre de la troisième cellule et je sursautai. La terreur revint, infiniment plus forte, coagulant mon angoisse. Elle était là, devant les barreaux, à dix centimètres de moi. La créature. Elle m'avait attirée jusqu'ici.

- Théodora...

Etrangement, sa voix me parut différente. Ce n'était plus le monstre qui s'était adressé à moi dans la chambre, de son timbre vertébral. C'était la voix étouffée d'une personne qui n'a pas dit un mot depuis deux jours. La voix d'une femme, d'une enfant même, presque aussi jeune que moi.

Comme dans la chambre, elle se tenait debout, pâle comme la mort, une main enserrant les barreaux. Mais ses cheveux n'avaient plus l'éclat du sang, ils tombaient en pluie emmêlée sur ses épaules. Elle avait des éraflures un peu partout sur le corps, de larges tâches sombres marbraient sa peau, signe qu'elle s'était défendue. Dans l'obscurité malsaine de la falaise, ces tâches m'évoquaient les bulbes noirs de la peste, et elle ressemblait à un cadavre. Dans ses yeux, étrangement, je distinguai l'éclat de la Lune, comme deux lacs verdâtres et sans fond. Ils étaient vides, nulle trace de fierté, nulle trace de révolte dans ces pupilles rétractées. Elle m'apparaissait comme la première fois que je l'avais vue, à l'entrée du couvent : une marionnette dépourvue de toute volonté.

Devais-je y voir le démon qui avait dévoré l'âme de son hôte ? Ou seulement la folie terrible que la faim engendre sur les esprits et les corps ? Ma logique, immédiatement, opta pour la deuxième solution. Je fus prise d'un profond sentiment de pitié, et j'en ressentis la douleur au plus profond de mon être, comme si c'était moi que la faim tenaillait de sa lance. Je tendis la main pour la toucher, hésitante, lorsqu'un fragment de roche céda sous mon poids.

Je me sentis tomber, inéluctablement, mon corps recroquevillé se préparant à l'impact, et surtout au froid qui ne tarderait pas à me déchiquer. Mais quelque chose me rattrapa. La main d'Angélique, penchée au maximum contre les barreaux de la fenêtre, ses ongles s'enfonçant dans la chair de mon bras.



Avec une force surprenante, elle me hissa à sa hauteur, jusqu'à ce que je reprenne prise. J'avais le souffle coupé, incapable de réaliser, pourtant la moindre sensation de mon corps était exacerbée : la douleur suraigüe qu'elle avait laissée dans mon bras, bien plus grande que celle de mes pieds endoloris, et le contact de sa peau dure et glacée sur mon épiderme. Seigneur, elle était gelée !

Elle ne me laissa pas le temps de réfléchir. Je levai la tête et la regardai dans les yeux, ces yeux immenses prêts à m'absorber. Elle reprit la parole et parla de cette voix d'os qui faisait trembler mon âme :

- Tu sais pourquoi vous ne me briserez jamais, Théodora ? Parce qu'on ne peut pas briser quelqu'un qui est déjà mort. Et cette fois, sur son visage, dans ses yeux, je ne voyais que du vide.

XXX

J'ouvris les yeux comme on refait surface après une longue immersion en profondeur. Pendant plusieurs secondes, j'aspirai l'air à pleins poumons, incapable de me calmer, jusqu'à ce que je réalise que j'étais dans mon lit, étendue sur le dos, les cheveux collés au front par la sueur. Le Soleil perçait à travers la fenêtre. Autour de moi, les soeurs s'agitaient, revêtant leur voile pour la messe du matin.

Tout mon corps se détendit instantanément. Ce n'était qu'un rêve. Merci mon Dieu, ce n'était qu'un rêve.

Je restais quelques instants incapable de bouger, reprenant mon souffle, calmant les battements de mon coeur. Mes membres me semblaient plus lourds que de la pierre, et j'étais si bien dans ce lit, encore protégée de la réalité du monde extérieur. Il arriva néanmoins un moment où je n'eus plus le choix, et je me redressai en me tenant au montant, les yeux fermés sur l'intensité du jour.

C'est alors que je perçus une douleur, dans l'ensemble de mon corps, comme si j'avais monté dix fois les escaliers du couvent pendant la nuit. Mon regard tomba sur mes draps défaits. Il y avait de petites traces rouges au fond du lit, que je pris d'abord pour du sang, mais c'était autre chose. Quelque chose de spongieux, et gluant.

Je fixai mes pieds sans comprendre. Ils étaient éraflés, meurtris, et sous mes talons, je discernai ces mêmes traces rouges, celles que dessinaient les fruits de l'if qui longeait la muraille du couvent. Je n'osai comprendre. Mon esprit se bloqua instantanément, paralysé, comme plongé dans un liquide froid qui ralentissait tout mouvement. Je ne voulais plus réfléchir, ma tête menaçait d'éclater, je sentis monter en moi une profonde envie de hurler.

Car sur la peau diaphane de mon bras, ils étaient là, cinq petits arcs de cercle rouge sang. Les ongles d'Angélique de Bretagne.



Chapitre 6

J'ai mis pas mal de temps à écrire ce chapitre, j'espère sincèrement qu'il sera à la hauteur ;D

Bonne lecture !

Nat'

Constance surgit devant moi, me faisant sursauter. Elle observait mes pieds écorchés avec sollicitude :

- Tu as encore marché dans ton sommeil. Je t'ai entendue te lever hier soir, j'ai jugé mieux de te laisser tranquille. Il paraît que ce n'est pas bon de réveiller les gens qui marchent la nuit.

Elle disait cela sur le ton du mystère, comme si elle évoquait quelque créature étrange. Sans savoir pourquoi, cela m'irrita. Il était vrai que je n'en étais pas à ma première expédition nocturne, mais jamais je n'avais ressenti les choses avec autant ... d'intensité. Autant de crainte, plutôt. D'habitude, mon esprit nébuleux m'emmenait faire un tour du côté des cuisines, jusqu'à ce qu'un mur ou un coin de table me ramène à la réalité.

Ma curiosité l'emporta néanmoins sur mon agacement :

- Tu as entendu quelqu'un d'autre, dans la pièce ?

- Bien sûr que non. J'aurais dû ?

Constance me regardait à présent d'un air inquiet, et je préférai garder pour moi mes mésaventures de la veille.

Je me rendis dans notre salle de bain commune et effaçai le plus discrètement possible les traces que le sentier avait laissées sur moi. Une fois habillée, la plupart des soeurs déjà descendues pour le déjeuner, je changeai mes draps le plus vite possible. Je trouvai au fond de mon lit quelques graines d'if écrasées, répandant leur chair rouge sang dans les tissus, comme pour ancrer un peu plus les événements dans la réalité. Je ne pouvais plus me mentir. Je n'arrivais pas à faire la part du rêve et du réel dans ce que j'avais vu, mais les faits étaient là : j'étais forcément sortie du couvent durant la nuit, et les ongles d'Angélique de Bretagne s'étaient plantés dans mon bras pour y laisser leur marque. Et pour me sauver.

Rien qu'à cette pensée, je frissonnai. Mais je devais bien l'admettre, elle m'avait sauvée. Que ce serait-il passé si j'étais tombée dans le torrent ? Je savais nager, mais dans une eau si froide, au beau milieu de la nuit... J'avais une dette envers elle. Une dette envers le démon.

Je fus prise d'une poussée de peur brève, mais monstrueuse. J'ignorais que le déjeuner me réservait encore d'autres surprises.

XXX

Lorsque j'entrai dans le réfectoire, je fus soulagée de constater que je n'étais pas la dernière arrivée. Je traversai la salle pour rejoindre ma place lorsque la voix de la mère supérieure me cloua sur place, tel un insecte sur un piquet.

- Soeur Théodora, approchez s'il vous plaît.

Elle éleva la voix pour que toutes puissent l'entendre :

- Vous serez heureuse d'apprendre que j'ai entendu votre requête. Je suis forcée de constater que si notre invitée n'a pas encore accepté de se soumettre, c'est qu'elle n'en a plus la force.

' ...ou qu'elle est trop fière pour se laisser faire. ' pensai-je aussitôt, mais je gardai mes réflexions pour moi.

- C'est aujourd'hui son troisième jour d'isolement et il est temps d'y mettre un terme. Soeur Théodora, vu que vous manifestez une attention...tout à fait soutenue à l'égard de notre pensionnaire, vous serez responsable d'elle.

J'ouvris la bouche sur une répartie qui ne vint pas. Mon esprit n'était plus qu'un immense ' QUOI ? '

La mère supérieure me tendit une unique clé par-dessus la longue table du réfectoire :

-Allez la chercher. Elle doit être suffisamment faible à présent. Habillez-la, et ramenez-nous la ici.

J'étais trop abasourdie pour protester. Comme dans mon rêve, je me retrouvai soudain devant les cellules des moines sans comprendre comment, la clé serrée au creux de mon poing.

J'étais presque sûre d'entendre la serrure crisser d'anticipation. J'avais les mains moites, et je décidai d'agir avant que mon courage ne m'abandonne définitivement. Surtout ne pas réfléchir. Ne pas penser à ce qui m'attendait derrière la porte.

Je fis jouer la serrure et entrai.

La pièce était étroite, un mètre sur deux, avec pour seul ameublement une banquette creusée à même la roche. Je



percevais le fracas du torrent au dehors, et la lumière ascendante pénétrait à flot entre les barreaux distordus. Il faisait très froid, comme dans le ventre d'une grotte. Un instant, je me demandais comment des moines, aussi pieux soient-ils, avaient pu s'infliger un tel quotidien pendant des années, puis mes priorités me rattrapèrent.

Angélique de Bretagne se tenait appuyée dans l'angle du mur, à demi-couchée sur la banquette, le visage tourné vers l'extérieur. Elle portait les mêmes vêtements qu'à son arrivée et s'entourait de ses bras, sans doute pour se protéger du froid. Ses cheveux défaits ondulaient sur ses épaules avec un charme mystérieux. Même après trois jours de cachot, elle avait plus de grâce que nous toutes réunies.

Je n'aurais su dire si elle dormait ou non. Ses yeux mi-clos semblaient fixer le vide, à moins que ce ne soit l'extérieur, ce qui se trouvait hors des murs, la liberté. Cette vision me fit irrésistiblement penser à Perséphone, déesse païenne des légendes de mon enfance. Prisonnière des Enfers, fixant à travers les barreaux la lumière inaccessible...

Quoi qu'il en soit, elle ne réagit pas à ma présence. Je remarquai dans un coin un petit tas de vêtements plissés, une robe et un voile de novice, qu'elle avait consciencieusement déchirés. Je poussai un soupir sans savoir si c'était de la désapprobation ou de l'indulgence.

Je m'approchai d'elle en douceur et passai un bras autour de ses épaules. Son visage bascula vers moi, et je sus qu'elle me voyait.

- Théodora...

Ce que j'avais pris pour une voix d'os, dans mon cauchemar, m'apparut en pleine lumière comme la voix de quelqu'un qui n'a pas dit un mot pendant trois jours, et qui meurt de froid.

Je renforçai mon emprise sur elle et m'efforçai de la soulever. Elle vacilla mais accompagna mon mouvement, prenant appui sur le mur pour se relever, et je ne pus qu'admirer sa force mentale. A l'inverse, son extrême fragilité m' alarma. Elle fit un pas en avant, me regarda de toute sa hauteur, et je sus qu'elle allait tomber juste avant qu'elle ne s'effondre. Je la saisis par la taille et tout son poids se déporta sur moi, mais c'était un fardeau largement supportable. Combien pesait-elle ? 45, 50 kilos ?

- Allez, Angélique... On sort de là.

Je serrai les dents et lentement, nous entamâmes la longue route jusqu'au dortoir du premier étage. Arrivées en haut des marches, j'étais rouge et humide de sueur, mon voile à moitié défait. Le corps d'Angélique avait crié grâce au bas de l'escalier, j'avais dû la porter moitié sur mon dos, moitié dans mes bras, dans une position instable qui déchirait mes muscles.

C'est avec un soupçon de culpabilité que je la laissai tomber sur un des lits sans grande délicatesse. Il me fallut deux bonnes minutes pour reprendre mon souffle, suffisamment pour qu'elle revienne à elle. Je saisis sa main dans un geste instinctif, désireuse de la rassurer.

' Ma bonté me perdra... ' songeai-je intérieurement.

- Ne vous en faites pas. Vous êtes dans le dortoir. Je vais vous aider à vous habiller et ensuite, on ira vous chercher quelque chose à manger.

Elle ne répondit pas. L'espace d'un instant, je la vis telle qu'elle m'était apparue pour la première fois, une marionnette vide et sans vie, sans la moindre volonté. Son regard fixé sur le plafond n'exprimait rien, pas même la douleur. Je mis quelques secondes à me rendre compte que sa peau était glacée. Mon coeur rata un battement. Je touchai son visage, ses bras, son cou. Elle était aussi froide que l'eau du torrent. Son pouls était faible, sa respiration lente et profonde, comme si elle s'enfonçait lentement dans des eaux qui n'étaient pas de ce monde.

La panique me prit à la gorge :

- Angélique, je vous en prie !

Elle ne réagit pas. Je me mis à tourner en rond dans le dortoir, rongant mes ongles dans une mauvaise habitude que je n'avais jamais totalement perdue, sans oser appeler à l'aide. Vu l'attitude de la mère supérieure, j'avais peur des traitements qu'on pourrait encore lui infliger.

Soudain, je fus touchée par l'inspiration. Le genre d'inspiration qui m'avait convaincue de l'existence de Dieu. La salle d'eau voisine du dortoir comportait une immense cheminée pour chauffer l'eau des ablutions. Habituellement, les soeurs procédaient par roulement : la moitié du couvent se lavait avant le petit déjeuner, l'autre moitié après.

Elle était là, l'eau qui servirait une fois le repas terminé. Des filets de vapeur s'agitaient à sa surface. Prenant garde aux flammes, je dégageai les récipients de l'âtre et versai l'eau presque brûlante dans l'un des bassins.

Je revins dans le dortoir chercher Angélique. Mes doigts hésitèrent un instant sur le lissé de son corsage, mais je retirai finalement sa robe sans difficulté. Différentes étoffes se superposaient sur sa peau, fines et très douces, et je me demandai si c'était cela qu'on appelait de la soie. Le plus doucement possible, je la glissai dans l'eau, prenant garde à ce que la température ne lui cause pas de choc. Elle flottait toujours à la frontière de l'inconscience, aussi entrepris-je de savonner sa peau, maintenant ses longs cheveux roux hors du bassin.

J'avais l'habitude de prendre soin des malades lorsque j'étais enfant, ce genre de tâche ne me rebutait pas. Et comme à



l'époque, une part de moi se surprit à espérer que je la lavais ainsi du mal qui l'habitait. Quel qu'il soit. Je ressentais pour elle un mélange de pitié et de crainte, sans savoir laquelle de ces émotions prédominaient. J'avais seulement la certitude que je ne pouvais pas la laisser à son sort.

Habitée par le démon ou non, pourquoi étais-je la seule à me soucier d'elle ?

Je la sortais finalement de l'eau lorsqu'elle se fut un peu réchauffée et tachai de dénicher une serviette un peu moins rêche que celles dont nous servions habituellement. Je fus heureuse de constater qu'elle avait repris des couleurs. Sa peau était très douce, presque laiteuse, j'avais peur de la blesser au moindre de mes gestes. Je la ramenai dans la chambre et l'allongeai sur un des lits.

Elle était très belle, une statue de l'Antiquité perdue, ses cheveux rouges ressortant violemment sur sa peau. Comment pouvait-elle être habitée par le démon ? Elle était parfaite. Sans aucun doute, une créature de Dieu. Une silhouette fine et harmonieuse, un ventre plat, à peine creusé, des jambes interminables. Seules ses côtes saillaient méchamment sous sa peau, je pouvais suivre le tracé de ses os au bas de son cou.

Je fus prise d'un vive accès de pudeur en la contemplant ainsi et m'empressai de lui passer l'habit des novices avant qu'elle ne reprenne ses moyens. Ses cheveux étant trop longs pour être dissimulés sous le voile, je les nouai soigneusement en couronne à l'arrière de sa tête. Elle reprit conscience quelques secondes, me faisant sursauter lorsque ses yeux rencontrèrent les miens. Elle tendit la main vers moi et saisit une mèche onduleuse qui dépassait de mon propre voile.

- Brune...murmura-t-elle. Je me posais la question dans ma cellule. Je n'ai pas eu le temps de voir dans le noir.

Des frissons coururent sur ma peau.

- Reposez-vous, dis-je en enfilant le voile par-dessus ses cheveux.

Une fois mon oeuvre terminée, je restais quelques secondes à l'observer sans en croire mes yeux. Jamais je n'aurais cru qu'elle se laisserait faire aussi facilement. Le voile soulignait l'ovale régulier de son visage. Ses iris vert félin luisaient plus que jamais dans cette blancheur de perle. Jamais je n'aurais cru trouver de la beauté dans l'habit des novices.

Néanmoins, l'intensité de son regard me mit rapidement mal à l'aise et j'eus de nouveau l'impression de faire face à un serpent sur le point d'attaquer. Un serpent parfaitement vif et alerte.

Pressée d'en finir avec ce cauchemar éveillé, je passai de nouveau un bras sous ses épaules pour la soutenir et nous descendîmes l'escalier d'un pas plus assuré.

Notre entrée dans le réfectoire fut de loin l'instant le plus mortifiant depuis mon arrivée au couvent. Aucune des soeurs n'avait bougé, aucune n'avait touché à son repas. Tous les regards étaient braqués vers nous comme autant de lances nous tenant en respect. Elles nous avaient attendues pendant tout ce temps, dans un silence qui n'avait rien de religieux, un silence morbide.

Je guidai Angélique jusqu'à une place libre sur l'un des bancs et l'abandonnai une fois sûre qu'elle aurait assez de force pour se maintenir assise. En regagnant ma table, je passai devant la mère supérieure. Elle ne dit rien, mais un petit sourire satisfait se dessina sur son visage. Je fus prise d'une soudaine envie de vomir. Une force inconnue me contracta l'estomac et je perdis tout l'appétit que j'aurais pu avoir après une matinée aussi éprouvante.

Je ne sais par quel exploit, j'atteignis ma place sans rien laisser transparaître. Constance m'adressa un regard plein de curiosité, je l'ignorai. Les commérages seraient pour plus tard.

- Bien, maintenant que nous sommes toutes là, nous allons dire le bénédicité.

Je fixai mon assiette et joignis les mains dans un geste mécanique. Du coin de l'oeil, je surveillais Angélique qui ne bougeait pas. Ma voix se joignit à celles des soeurs, égrenant la prière. Très vite pourtant, il y eut quelque chose d'étrange. J'entendais de nouveau ce bruit. Le raclement infernal, celui d'une cuillère sur un fond de bol.

Je crus un instant que mon esprit débloquait. Que j'étais la seule à l'entendre, le fantôme de mon démon intérieur venu me hanter. Mais petit à petit, la prière s'éteignit autour de moi et je compris qu'il y avait vraiment quelque chose qui clochait. Je me tournai vers Angélique.

Elle mangeait consciencieusement le potage qui nous avait été servi. Elle regardait la mère supérieure droit dans les yeux, sans ciller un seul instant. Elle attendit que toutes les voix se soient tues autour d'elle, puis elle saisit le bol à pleines mains et son visage disparut tandis qu'elle buvait à grandes gorgées son sacrilège. Je me trouvais incapable de respirer. Ce qui se déroulait sous mes yeux était si grave, si irréel, que je me crus de retour dans mon cauchemar. Comme si en fait, je ne l'avais jamais quitté.

Lorsqu'elle eut terminé, elle posa calmement le récipient sur la table. La céramique résonna avec un petit bruit mat dans le réfectoire immobile. Puis elle se redressa, bien droite, de cette allure majestueuse qui n'appartenait qu'à elle. Elle arracha son voile dont les épingles libérèrent quelques mèches frisottées. Puis vint ce sourire, celui qui hantait mes nuits, celui qui la transformait en une toute autre personne.

Je compris qu'elle avait attendu cet instant depuis la seconde où je l'avais sortie de sa cellule. Qu'elle ne s'était laissée faire que pour mieux nous défier ensuite. Elle sourit, ses yeux plantés dans le coeur de la mère supérieure.



Un filet de bouillon s'écoulait de ses lèvres rouge sang.



Chapitre 7

Enfin un peu de confrontation ! Il y en aura beaucoup d'autres faites-moi confiance ;D

Bonne lecture !

Nat'

- Vous croyez que j'ai peur de vous ? Qu'il suffit de m'enfermer pendant trois jours pour que je m'incline devant vous comme un chien ? Vous croyez que la petite princesse ne peut pas supporter ça ? Je vais vous dire. Vous pouvez croire en beaucoup de choses, bande de bigotes, mais certainement pas à ça. Derrière toutes vos prières et votre prétendue foi, c'est vous qui puez la peur. Vous avez peur de moi, peur de ce que je pourrais vous faire, et vous avez parfaitement raison.

Je vais devenir votre pire cauchemar. Je vais vous réduire à néant, les unes après les autres, je détruirai tout ce en quoi vous croyez. Vous n'aurez plus un seul instant de paix. Je vous tourmenterai jour et nuit, jusqu'à ce que vous criiez grâce, jusqu'à ce que vous vous réveilliez la nuit en hurlant. Je continuerai inlassablement, vous ne soupçonnez pas à quel point ma patience est inextinguible. Et quand votre esprit finira par abdiquer, lorsque vous vous jetterez à mes pieds en suppliant, au bord de la folie... La délivrance ne viendra pas. Je vous contemplerai vous consumer lentement, en vous noyant dans ce qui restera de votre âme. Vous allez vivre un Enfer.

- C'est assez.

La voix de la mère supérieure rompit le monologue d'Angélique de Bretagne.

- Remettez votre voile.

- Pourquoi ? Vous cherchez à ressembler à quoi, une assemblée de fantômes ? Vous croyez vraiment que Dieu exigerait cela de vous ? Qu'Il vous a donné des cheveux pour que vous les cachiez, une vie pour que vous la gâchiez, enfermées entre quatre murs ?

- Nous dévouons notre vie entière au Seigneur, soeur Angélique.

- Je vous interdis de m'appeler comme ça !

- Vous n'avez rien à m'interdire ici ! Vous êtes dans mon couvent, vous êtes une novice comme les autres, et vous vous comporterez comme telle !

- Sinon quoi ? Hein, qu'est-ce que vous allez me faire ?

Angélique s'approcha soudain de la table centrale où siégeait la mère supérieure, et elle cracha ces mots, comme un serpent qui aurait retenu son venin :

- Je déteste tout ce en quoi vous croyez. Tout ce que vous êtes. Je vous ferai du mal si j'en ai l'occasion.

Elle se tourna vers moi avec son sourire vide et spectral. Je me levai sans réfléchir et la saisis par le bras avant qu'elle puisse ajouter un mot de plus. Je l'entraînai en dehors de la salle, vite, très vite avant qu'elle n'aggrave encore son châtement :

- Venez Angélique. Allez !

Inconsciemment, je me mis à courir, serrant son poignet si fort que je sentais les os rouler sous sa peau, même si je savais qu'on ne nous poursuivrait pas. Je ne m'arrêtai qu'une fois dans le dortoir, refermant la porte derrière nous. Elle se dirigea vers la fenêtre sans dire un mot, pas même essoufflée. J'étais hors de moi. Je sentis monter en moi une colère sans borne, inconnue :

- Vous êtes complètement folle ! Qu'est-ce qui vous a pris ? Mais enfin...

Les mots me manquèrent, ma voix s'envola dans les aigües, rejoindre ma fureur :

- Comment une personne peut-elle se mettre sciemment en danger à ce point-là ? Vous n'en avez pas eu assez ? Vous voulez retourner au cachot ?

Elle ne réagit pas, exactement comme la première fois que je lui avais parlé. Cela eut le don de m'exaspérer encore plus si c'était possible :

- Regardez-moi quand je vous parle !

Elle se retourna, et je vis qu'elle riait. Pas de son rire terrifiant néanmoins. Cela ressemblait plus à ... un rire cynique. Cynique à un point tel que cela confinait au désespoir, et je fus surprise de la voir s'abandonner ainsi devant moi.

Comme si j'étais le témoin d'une scène où je n'avais pas ma place. Mais ce fut très vite une autre pensée qui se fit jour dans mon esprit. A la façon dont elle riait, je devinai en elle un profond vide intérieur. Un gouffre immense, sans fond, où



sa solitude se perdait en écho.

Je m'approchai sans aucune crainte, malgré les menaces qu'elle venait de proférer :

- Vous n'en avez donc rien à faire de votre vie ?

Je crus qu'elle allait rire à nouveau, mais elle prit appui contre le mur et fixa les poutres du plafond, essuyant une larme solitaire au coin de ses yeux. Seul flottait sur son visage un vestige de sourire que j'aurais été incapable d'interpréter. Je compris néanmoins une chose à cet instant. Angélique de Bretagne souriait beaucoup, mais aucun de ses sourires, aucun, ne reflétait la joie. Ils n'étaient qu'un voile plaqué pour dissimuler...quelque chose. Ce quelque chose qu'elle avait en elle, que j'avais vu au fond de ses yeux au premier regard, et juste à l'instant, au fond de son rire.

Soudain, elle dit quelque chose qui me surprit :

- Je suis contente que tu sois ici, Théodora. Je veux dire... ici, dans ce couvent. J'aurais pu tomber sur n'importe quel autre refuge bourré de cinglées, mais je suis tombée sur toi. Tu es la seule véritable âme charitable que j'ai rencontrée, parmi tout le clergé réuni. Merci au fait, pour ce matin.

Je restais quelques secondes stupéfaite. Pas seulement pour sa reconnaissance, mais aussi pour la façon dont elle s'adressait à moi. Comme si un masque était tombé. Je réalisais qu'en fait, elle avait beau être la future impératrice du monde connu...elle n'en restait pas moins une personne. Avec des blessures, des sentiments, une volonté propre. Même s'il fallait l'avouer, une personne peu ordinaire.

Il n'était plus question du démon qui m'avait terrorisée en elle. S'il était bel et bien tapi quelque part, je me plus à croire que c'était bien Angélique de Bretagne qui me parlait en ce moment. Je soupirai :

- Vous n'auriez pas dû faire ça.

- Oh que si.

- Mais pourquoi ? Vous tenez tant que ça à rester ici ? Je sais pourquoi on vous a amenée au couvent.

- Ah oui ? Et tu peux me dire pourquoi ? Qu'est-ce que tu crois savoir ?

- Vous...

Je pris une grande respiration :

- Vous avez tenu des propos hérétiques. Et votre comportement aussi est hérétique. Plus vous résisterez, plus vous resterez ici. Ce n'est pas ce que vous voulez, n'est-ce pas ? Vous êtes la fiancée du prince Dacre !

- Et donc il faut qu'on corrige cette pauvre petite possédée, n'est-ce pas ?

Elle fit un pas vers moi, et son visage se perdit dans les ombres, réveillant ma peur.

- Dans ce monde, on n'a pas le droit de dire ou de faire ce que l'on veut. Particulièrement quand on est née pour régner.

Cette fois, ce fut moi qui me trouvais acculée contre le mur. Elle s'avança lentement, posa la main à plat sur les pierres juste à côté de ma tête. Je retrouvais en elle ces gestes sinueux. Lorsqu'elle parla, ce fut d'une voix claire, dans laquelle il y avait la résolution de toute une vie :

- Je ne crois pas en Dieu. Voilà le crime dont on m'accuse. Les gens disent que je suis possédée. Que le démon s'est emparé de moi. Toi et la mère supérieure, vous êtes le dernier espoir de l'empire. Vous devez me 'sauver'. Seulement il y a une faille que tout le monde s'obstine à ne pas voir, apparemment. Si je ne crois pas en Dieu, je ne crois pas au Diable non plus. Bizarre, non, pour une servante du Diable, de rejeter son maître ?

- Ça suffit, Angélique. Je vous en prie, vous blasphémez.

- Et alors ?

Elle se pencha sur moi, suffisamment près pour que je ne vois plus que ses yeux obsédants :

- Et alors ? Est-ce que la foudre va s'abattre sur moi ?

Je secouai la tête, sans comprendre pourquoi j'étais gagnée par les larmes. Ses paroles me bouleversaient plus que je ne l'aurais cru. Je revoyais son visage lorsqu'elle s'était levée dans le réfectoire. Les choses horribles qu'elle avait dites.

- J'ai peur pour votre âme, Angélique...

- Oh arrêtez vos conneries !

Impulsivement, je la pris par les poignets, et je sus ce que je devais dire :

- A moi aussi, vous me ferai du mal si vous en avez l'occasion ? Vous me détruirez jusqu'à ce que je rampe à vos pieds en suppliant ?

Elle se dégagea de mon étreinte et recula :

- Ne fais pas semblant d'être stupide. Je pensais chaque mot que j'ai dit, je ne suis pas un clébard que l'on dresse à faire des tours. Je ferai vivre un Enfer à quiconque tentera de me faire adhérer à votre ramassis d'hypocrisie.

Elle eut un petit rire pour elle-même :



- Mais de la façon dont je l'ai dit, je suis sûre que toute ta congrégation va s'imaginer que Belzébuth vient de les maudire...

Je la dévisageai sans savoir ce que je devais croire, l'horreur grandissant sur mon visage. Les souvenirs des trois derniers jours se jouaient dans ma tête, son arrivée, le sourire monstrueux, le rêve qui n'en était pas un, l'inconscience, la menace proférée... Je faisais face à quelque chose qui me dépassait. Elle sut lire la peur sur mon visage :

- Je t'en prie Théodora, n'aie pas peur de moi. A toi, je ne ferai jamais rien.

Le mot ' pourquoi ' résonna un instant dans ma tête. Je renonçai à poser la question. J'avais gagné l'affection de la créature. Savoir pourquoi me terrifiait.



Chapitre 8

Les choses commencent à chavirer dans l'esprit de notre petite Théodora... à vous de juger ;D

Bonne lecture !

Nat'

XXX

Peu de temps après l'incident du bénévolat, la mère supérieure vint trouver Angélique dans le dortoir des novices.

- Laissez-nous seules, soeur Théodora. Attendez dehors.

Le ton de sa voix me dissuada de protester. Je sentis néanmoins une pointe d'inquiétude percer quelque part au fond de moi. Je refermai la porte sans un bruit et me postai contre le mur, tendant l'oreille. Je n'étais pas du genre à espionner ce qui ne me regardait pas. Néanmoins, je cherchais à détecter le moindre haussement de ton.

Ce n'était pas seulement de l'inquiétude, c'était de l'angoisse. Une angoisse bien réelle, celle qui ne me lâchait pas depuis qu'Angélique était arrivée ici. J'en étais malade. Pour qui est-ce que je m'inquiétais, au juste ? Pour la mère supérieure, ou pour Angélique ? Sans doute les deux.

C'était comme si je venais de refermer la porte sur deux entités opposées prêtes à se détruire l'une l'autre avec toute la violence de l'Armageddon. Aucun bruit ne s'élevait cependant du dortoir. L'épaisseur des pierres ne laissait rien transparaître, si ce n'était leur silence glacé.

J'en avais plus qu'assez de cette tension latente, assez de cette peur qui ne m'était pas familière. Seigneur, je n'allais tout de même pas me laisser transformer en pleutre sans rien dire ? Mon corps était si saturé d'angoisse que je pouvais sentir son acide épais et noir me dissoudre de l'intérieur.

Je serrai les poings. Théodora ma pauvre fille, tu es trop impressionnable. Il ne se passe rien ici qui mérite que tu t'obsèdes à ce point là !

Au moment où je me faisais ces réflexions, la porte se rouvrit et la mère supérieure me fixa de son regard impénétrable. Je jetai un regard circonspect à l'intérieur du dortoir. Angélique surgit dans l'encadrement, et je reculai malgré moi. Elle n'avait pas remis son voile. La couronne de tresses que je lui avais faite quelques minutes auparavant lui donnait un aspect impérieux que je n'avais pas prévu. A part ces considérations esthétiques, je n'avais rien de plus à constater. Pas de cris, pas de pleurs, pas de traces de violence, physique ou verbale.

La mère supérieure s'éloigna en nous tournant le dos, sans un mot. Angélique ne dit rien non plus, nonchalamment appuyée contre le chambranle, une main repliée contre sa tempe. Je remarquai ce détail car cela soulignait son regard, braqué sur le vide, peut-être sur les paroles restées dans la chambre.

Une part de moi s'écria : ' Quoi ? C'est tout ? '

Avant que je ne m'en rende compte, je rattrapai la mère supérieure en haut des escaliers de la chapelle. N'osant pas la toucher, je me contentai de me poster devant elle, sur la marche inférieure, ce qui me procura un désagréable sentiment d'instabilité.

-Ma Mère, pardonnez-moi, mais... est-ce que tout va bien ?

Cette question me parut idiote, mais je ne voyais pas comment le dire autrement. Une fois encore, ses yeux ne reflétèrent aucune émotion :

- Vous devriez l'aider à remettre son voile. C'est l'heure de l'office de tierce.

Ses paroles me laissèrent stupéfaite pendant quelques secondes, qu'elle mit à profit pour me contourner et descendre les escaliers.

- L'office de tierce... Déjà neuf heures ?

Je réalisai alors que j'avais déjà manqué deux des sept messes quotidiennes qui avaient rythmé ma vie durant ces 18 derniers mois. Et que je ne m'en étais absolument pas rendue compte.

Je m'appuyai un instant contre le mur, prise d'un vertige soudain. Pour moi aussi, le dernier repas remontait à loin.

- Bon sang, qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ?

Lorsque les battements anarchiques de mon cœur s'apaisèrent, je sentis revenir mon équilibre. Je retournai au dortoir où Angélique m'attendait dans sa pose étrange et sinieuse, comme si elle n'avait pas bougé d'un pouce. Elle sourit sans conviction et attrapa le voile qui gisait sur le lit juste derrière elle. Elle me le tendit sans s'abaisser à m'adresser la parole, mais je devinai ses pensées avec une transparence stupéfiante.

Elle savait que son geste pouvait apparaître comme un gage de reddition, et que je l'interprète comme tel la mettait



dans une rage sourde et silencieuse.

Je contemplai le voile entre mes doigts, cherchant comment m'adresser à elle :

- Je me demande ce qu'elle a bien pu vous dire pour vous convaincre.

- Elle n'a convaincu personne, répliqua-t-elle aussitôt. Je fais simplement preuve de dignité, puisque les soeurs en sont dépourvues.

Je ne compris pas ce qu'elle voulait dire, du moins pas immédiatement. Je fixai son voile en silence et la guidai jusqu'à la chapelle comme on mène un condamné à l'échafaud. Je redoutais ce qu'il risquait d'arriver une fois devant l'autel. Aurions-nous droit à un autre sacrilège pendant la lecture des psaumes ?

Nous prîmes place en rang le long des bancs, ouvrant notre missel sur l'hymne à la Providence. Cette fois, j'avais pris soin de placer Angélique à côté de moi, au cas où elle tenterait un nouvel affront suicidaire.

Je fus surprise par son apparente concentration. Elle déchiffrait le texte saint comme si rien n'existait plus autour d'elle, et je sus qu'elle prêtait vraiment, sincèrement attention à ce qu'elle lisait. Mon esprit établit cette conclusion évidente : elle avait une connaissance parfaite du latin. Je me sentis misérable à l'idée que c'était bien la seule chose personnelle que je savais sur elle.

Je captai soudain le regard de Constance posé sur moi. J'esquissai un sourire, consciente d'avoir agi bizarrement ces trois derniers jours. Elle répondit à son tour par un signe maladroit mais je sentis ses yeux fuir mon visage, glisser sur moi comme une eau sale et malsaine.

Je prêtai à peine attention aux psaumes, tant sa réaction m'avait bouleversée. Soudain, debout au milieu de cette chapelle, entourée par les prières qui montaient autour de moi, je me sentis brutalement étrangère, décalée, déplacée. Je n'arrivais pas à me laver de ce sentiment affreux qui s'ancrait à moi comme une mauvaise ombre, je regardais le cours des choses se dérouler sous mes yeux sans plus y trouver le moindre sens, le moindre fondement.

Instinctivement, je portai une main à mon coeur. J'avais du mal à respirer. Un poing, une masse compacte de muscles, contractés, noueux, s'enfonçait en moi et écartelait ma poitrine, ne dévoilant rien d'autre que du vide. J'eus l'impression que mon esprit éclatait en mille morceaux. Je me sentais brisée, dans ce que j'avais de plus stable, de plus précieux. Jamais je n'avais connu une telle perte de foi.

Je regardai Angélique qui ne disait rien, les yeux fixés sur la croix, plongée dans des réflexions théologiques innommables. Était-ce cela qu'elle ressentait, elle qui disait ne pas croire en Dieu ? Cela procurait-il vraiment ce vide insoutenable, cette déchirure en son âme et conscience ?

Le serpent corrosif de la peur me tordit l'estomac. A nouveau, la colère de me sentir si faible me fit serrer les poings sur le bois du pupitre. Trop d'émotions, trop de questions, le néant au fond de moi m'aspirait de l'intérieur.

Quelque chose contre mon bras me fit sursauter. Angélique avait dû sentir mon trouble. Elle ne posa pas ses yeux sur moi comme Constance l'avait fait : elle me *regarda*. Et pour la première fois de ma vie, j'eus la sensation qu'elle voyait tout au fond de moi. Je m'accrochai à ses yeux qui m'avaient fait si forte impression, pour réaliser qu'ils étaient magnifiques. Pas terrifiants, pas oppressants, simplement magnifiques. Il n'y avait certainement pas de vide au fond de ses yeux. Au contraire, j'y décelai un univers entier, infiniment plus grand que ce que ma perception permettait d'appréhender. Angélique de Bretagne ne me lâcha pas, et elle voyait tout de moi.

Les psaumes s'achevèrent lorsque ma respiration reprit un rythme normal. L'abyme que j'avais rencontré s'était refermé, mais il était toujours là. Je le sentais à présent, un voile diaphane posé sur mon coeur. J'avais conscience de son existence. Il palpait, il était vivant, attendant que je le nourrisse.

Cette pensée éveilla ma conscience. Un calme brute et serein m'envahit totalement. Je venais de comprendre de quoi j'avais peur, constamment. La peur ne remontait pas à ces trois derniers jours, la peur n'avait rien à voir avec Angélique de Bretagne. Angélique n'avait fait que me montrer ce que je me refusais à voir. J'avais peur de ce vide au fond de moi.

Le silence de la chapelle résonna comme un assentiment. La mère supérieure elle-même se leva pour procéder à la lecture, ce qui ne manqua pas de capter mon attention. Elle ouvrit le livre saint de ses mains presque aussi craquelées que le parchemin, et aux premiers mots, je reconnus le Livre des Rois.

- ' Achab, fils d'Omri, devint roi sur Israël en l'an trente-huit d'Asa, roi de Juda, et Achab, fils d'Omri, régna sur Israël, à Samarie, durant vingt-deux ans. '

Les soeurs veillaient à l'éducation de leurs novices. Désormais, je comprenais ce que la mère supérieure nous lisait, voire même nous récitait, tandis qu'elle fixait Angélique de Bretagne dans les yeux. Je devinai ce qui allait suivre, et la colère ressurgit en moi. Angélique se montrait inhabituellement docile. Je n'arrivais pas à croire que la mère supérieure la défie de la sorte.

- ' Ce fut trop peu pour lui de marcher dans les péchés de Jéroboam, fils de Nebat, car il prit pour femme Jézabel, fille d'Ethbaal, roi des Sidoniens. Il alla servir le Baal et se prosterna devant lui. '



Ce n'était pas difficile de lire entre les lignes. Dans le dortoir des novices, Angélique avait-elle dit à la mère supérieure qu'elle ne croyait pas en Dieu ? C'était probable, sinon pourquoi cette allusion aux rois païens ? Pourquoi Achab et Jézabel, la femme la plus décriée de la Bible ?

Heureusement que la lecture des tierces se voulait brève. Nous n'eûmes pas le temps d'entendre le sort funeste du couple impie. Un coup d'oeil à Angélique m'apprit que si elle ne s'était pas dérobée au regard mortel de la mère supérieure, elle n'avait pas réagi non plus.

' Laquelle des deux fait preuve de plus de maturité ? ' songeai-je en souriant intérieurement.

Ne restaient plus que les chants. Consciencieuse, je joignis ma voix à celles de l'assemblée. Il s'agissait sans doute du moment que je préférerais lors des offices. Les soeurs avaient développé le don de créer des harmonies parfaites, infiniment plus bouleversantes à mes yeux que toutes les prières de la Bible. Sans aucun doute, une telle beauté pouvait-elle parvenir jusqu'au plus haut des cieux.

Angélique, elle, ne chanta pas. Sans doute sa manière de se rebeller en douceur. La mère supérieure, qui ne la lâchait pas des yeux, ne manqua pas de le remarquer. Elle s'avança jusqu'à notre rangée et se pencha sur Angélique, bien qu'elle soit au milieu du rang.

- Chantez.

Sans surprise, Angélique sourit, mais demeura d'un calme surnaturel :

- Il est hors de question que je chante.

A part cette unique remarque, ses lèvres restèrent closes. Au bout de quelques secondes, la mère supérieure l'attira dans l'allée centrale, agrippée à son bras, puis elle la lâcha comme si elle venait de toucher un insecte particulièrement répugnant :

- Sortez !

Elle se tourna vers moi :

- Et vous, ne la laissez pas seule.

J'inclinai la tête sans comprendre pourquoi je me sentais moi-même coupable. Avec Angélique, nous sortîmes de la chapelle, remontant les escaliers jusqu'au dortoir.

Je me sentais vulnérable, inconsistante, comme si j'avais perdu une partie de mon essence au cours de cette messe. Les émotions qui s'étaient livrées bataille en moi continuaient de me bouleverser, renversant les attaches qui faisaient de moi ce que j'étais. Du moins ce que je croyais être.

Je n'étais plus sûre de rien, mais étrangement, connaître l'origine de ma peur me rassurait. Comme si quelque chose en moi savait qu'il suffisait d'attendre, que les réponses viendraient en temps voulu. Je m'aperçus également, tandis que nous marchions, que la présence d'Angélique elle-même me rassurait. Entre son emprisonnement et ma crise existentielle, il n'était guère difficile de deviner qui avait les soucis les plus graves.

- J'ai été surprise par votre docilité, Angélique.

Je n'avais pu retenir ma remarque.

- Ce n'est pas de la docilité. Simplement du respect. Ça aussi, personne ne connaît, apparemment.

- Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Elle ouvrit la porte du dortoir et soupira :

- Je ne me considère pas catholique, ça ne m'empêche pas de respecter votre culte. Le vôtre ou n'importe quel autre d'ailleurs, vous êtes loin d'être uniques.

Je la contemplai sans savoir quoi répondre, ce qui ne manqua pas de l'exaspérer :

- Tu ne me comprends vraiment pas, hein ?

Elle dénoua son voile et s'assit sur un lit au hasard, appuyée contre le mur :

- Tu sais, tant qu'on ne me cherche pas des noises, ça ne m'embête pas que tu pries qui tu veux. Je n'en ai rien à faire. Dieu, Baal, Allah... Même si je trouve ça stupide, ce n'est pas à moi de te dire en quoi tu dois croire.

Ses paroles me touchèrent. Jamais je n'avais entendu quelqu'un parler de cette façon. Je pris place en face d'elle et attendit qu'elle continue. Ma réaction la fit sourire, et je vis qu'une petite part d'elle-même était heureuse d'avoir trouvé un auditoire :

- Ça s'appelle la tolérance. Encore un mot que les soeurs ne connaissent pas. Vous voulez me forcer à adorer une chose en laquelle je ne crois pas. Vous n'êtes pas différentes des autres religions. Vous ne pouvez pas accepter que l'on pense différemment de vous. Que l'on ait d'autres opinions, que l'on agisse différemment. Si je ne crois pas en Dieu, forcément je suis une païenne hérétique. Dans le meilleur des cas, je suis une possédée en perdition. Vous devez me 'sauver'. Vous pouvez me faire tout le mal que vous voulez, car au final, c'est pour mon bien. N'est-ce pas, Théodora ?

- Je ne sais pas, je... Je ne suis pas comme ça.



- Ah oui ? Pourtant tu adhères aux mêmes idées qu'elles.

- Je crois en Dieu, c'est tout.

- Oui... Croire en Dieu et ne surtout pas réfléchir à autre chose... C'est une très bonne façon de passer sa vie.

Inconsciemment, je baissai les yeux, incapable de soutenir son regard. Je me sentais soudain terriblement mal à l'aise. La façon platonique qu'elle avait de décrire les soeurs, et moi par la même occasion, faisait rejaillir ma culpabilité avec une force irréaliste.

- Que vous a dit la mère supérieure tout à l'heure ? Pourquoi Achab et Jézabel ?

Cette fois, ce fût elle qui détourna le regard.

- Elle a reçu des nouvelles de Constantinople.

Je sentis qu'elle ne voulait pas en dire plus, mais je ne pouvais réfréner ma curiosité :

- Et alors ?

Elle s'efforça de me fixer en me répondant, et de nouveau, je ne pus qu'admirer son courage :

- Mon oncle veut que je consente à un mariage chrétien avec son fils Dacre. Dans sa lettre, il explique à la mère supérieure pourquoi sa tâche sera très difficile.

- Je ne comprends pas...

- J'ai fait pas mal de choses que toi et ta petite congrégation n'approuveraient sans doute pas, Théodora. Tu as vu que je ne recule devant rien pour montrer ce en quoi je ne crois pas. Si je te dis que je me suis conduite de la même façon à Constantinople pendant deux années de suite, je te laisse imaginer.

Elle eut un petit rire pour elle-même :

- Ça ne m'étonne pas qu'on me dise possédée.

Ses paroles firent s'agiter le vide au fond de moi, comme une créature vivante prête à émerger au grand jour à tout instant, avec son océan de terreur. Je me massai la poitrine dans un geste instinctif, effleurant la croix à laquelle j'avais décidé de dédier ma vie. Cela eut pour mérite de raviver mes convictions.

Je songeai à ce que j'avais ressenti lorsque, l'espace d'un instant, je n'avais plus cru en rien. J'essayai d'appréhender ce que ressentait Angélique, elle qui avait choisi d'assumer cet horrible néant. La question se forma naturellement sur mes lèvres, et je savais que la réponse me fascinerait :

- En quoi croyez-vous, Angélique ?

Elle sourit, avec dans le corps un aplomb phénoménal, et dans la voix une sorte de mélancolie, dans ce qu'elle a de plus terrible :

- Je crois en la brièveté de la vie. Et en moi.

Silence.

- C'est la foi des réprouvés.



Chapitre 9

Chapitre que j'ai pris beaucoup de plaisir à écrire, je pense que j'y mets un peu de moi dedans, j'espère qu'il vous plaira. Merci de suivre cette histoire ;D

Bonne lecture !

Nat'

Je m'attendais à recevoir la visite de la mère supérieure sitôt l'office terminé. Au lieu de cela, la journée suivit son cours, rythmée par les offices auxquels je n'assistais pas, puisque je ne lâchais pas Angélique d'une semelle.

Je doutais qu'il soit de bon goût de la ramener à la chapelle, où elle ne risquait pas de chanter d'avantage qu'au matin. Et quelque chose me disait que la mère supérieure ne manquerait pas d'énumérer les crimes d'Achab et de Jézabel tout au long des lectures, ce dont Angélique se passait très bien.

Je la guidai donc dans le couvent pour l'initier aux tâches qui occupaient les soeurs lorsque l'heure n'était pas à la prière. Pour subvenir à ses besoins, la congrégation tissait la laine des paysans alentours, et cultivait un certain nombre d'herbes et de plantes médicinales.

Si Angélique n'entendait rien au tissage, étonnamment, elle s'attela au jardinage sans rechigner. Agenouillée à même la terre, ses cheveux roux brillants sous le Soleil, elle déterrait les tubercules d'une main délicate mais assurée.

Nous étions seules dans le jardin. Les autres novices s'étaient retirées quelques minutes plus tôt pour une énième cérémonie. Au passage, j'avais saisi leurs regards circonspects, apeurés, interrogateurs, dégoûtés. Les messes basses allaient déjà bon train. Pour la première fois depuis mon entrée au couvent, je me sentais mise à l'écart, rejetée comme un malade de la tuberculose, j'étais vue comme une chose étrange, différente et dangereuse. Tout ça parce que je restais près d'Angélique. Nous étions deux parias parmi les recluses.

Cette simple pensée me fit frissonner. Je m'associais de plus en plus à la créature, et il ne lui avait pas fallu trois jours pour que je me sente isolée de toutes, au sein de mon propre foyer. Quel genre d'influence avait donc cette femme ?

Néanmoins, même si j'avais conscience de l'écart qui se creusait à une vitesse vertigineuse entre les soeurs et moi, j'avais beau regarder la situation sous tous les angles possibles, je ne voyais pas comment agir autrement. La mère supérieure m'avait dit de rester auprès d'Angélique. Et une part de moi redoutait cette tendance au sacrifice que j'avais décelé en elle. Alors que je la regardais écartier la terre de ses doigts, j'acquis la certitude qu'Angélique n'avait peur de rien. Cette fille était un roc, rien ne pouvait l'atteindre, elle ne ploierait devant rien ni personne, qu'elle qu'en soit le prix. Comment pouvait-elle être aussi sûre d'elle à un tel âge ?

J'étais moi-même âgée de 17 ans. Angélique ne devait pas être beaucoup plus vieille que moi. Et pourtant, particulièrement aujourd'hui, je me sentais dévorée par le doute comme un rocher rongé par le vent. A l'évidence, l'âme d'Angélique n'était pas faite de la même matière que la mienne. Une volonté d'acier, un mental de fer. Je l'enviais pour la force et l'aura qu'elle dégageait. De telles qualités ne m'auraient pourtant pas servi à grand-chose dans un couvent...

Je relevai la tête et regardai le ciel, le feuillage des arbres à l'extérieur qui débordait et agrippait la muraille du couvent. Je n'avais jamais ressenti le besoin de sortir auparavant. Les novices ne quittaient l'enceinte que pour aller puiser de l'eau au torrent, et parfois pour vendre les tissages les jours de marché. La plupart du temps cependant, les villageois demandaient directement audience auprès de la mère supérieure.

Il faisait frais, une brise légère agitait mon voile. J'avais envie d'être comme Angélique. Je voulais retirer mon voile et sentir le vent dans mes cheveux, caresser ma nuque, le Soleil créant des reflets dans mes mèches ondulées. Angélique ne capta pas mes pensées, pour une fois. Elle tassait la terre avec des gestes appliqués. Son visage reflétait une sérénité que je ne lui avais encore jamais vue. Combien d'autres émotions pouvait-elle encore revêtir ? Elle semblait en paix avec elle-même, heureuse d'effectuer une tâche simple, presque en communion avec ce qui l'entourait.

- J'aime travailler la terre, déclara-t-elle soudain, et j'eus la certitude que ses dons de télépathie étaient revenus. Je trouve que ça nous rappelle à tous notre place dans l'ordre des choses. Rien autour de soi si ce n'est la nature, les sons qu'elle dégage, la vie qui l'agite... On se rend compte que l'on fait partie d'un tout, et que notre existence n'est que peu de chose. Nous avons tous notre rôle à jouer malgré tout. Nous avons tous une vie sur cette terre. A nous d'en user au mieux, parce que cela en vaut la peine, et que le monde est juste... magnifique.

Je restais troublée par ses propos. Elle avait une façon si juste d'exprimer ce qu'elle ressentait.

- Comment pouvez-vous ne pas croire en Dieu alors que vous décrivez le monde de cette façon ?

Elle me regarda de ses yeux francs, posés, sérieux :

- Je n'imagine pas une entité pensante et toute puissante décider un jour de créer un monde comme ça, sorti de nulle



part. D'y ajouter de petites créatures façonnées avec de la terre, histoire de s'amuser. Je ne sais pas, pour moi il suffit de regarder le monde autour de soi pour s'en rendre compte. Je n'imagine pas Dieu décider de la forme, de l'aspect, de la fonction de chaque petite chose, décider qu'il y aura je ne sais combien d'espèces d'arbres, d'animaux, de pierres... Décider de l'âme de chacun d'entre nous. Pour quelle raison ferait-il ça ? Pour se faire adorer ? Je trouve ça stupide. Comment peut-on croire qu'un dieu a pensé toutes les choses qui nous entourent ?

- Mais alors comment expliquez-vous qu'elles existent, toutes ces choses ? D'où viennent-elles ? Et d'où vient notre âme dans tout ça ?

Elle rit :

- De tout temps, les hommes se sont inventés des dieux. Des religions, il y en a des dizaines. Leur seul et unique but est de répondre aux questions que tu viens de poser. La vérité c'est que l'Homme a peur, il ne comprend pas d'où il vient, quel est le sens de sa vie, et surtout, il a peur de la mort. De l'inconnu. L'Homme a peur de tout ce qu'il ne comprend pas, de tout ce qu'il ne peut appréhender. Les religions ne sont là que pour apaiser ces peurs. Mais elles n'ont aucun fondement. Je trouve ça extrêmement présomptueux d'affirmer : ' les choses se sont déroulées ainsi. Après la mort, il se passera ceci '. Alors qu'en réalité, personne ne sait. Personne n'a la réponse, et personne ne l'aura jamais.

- Tu crois que le monde autour de nous est sorti du néant ? Que nous y replongeons tous après la mort ?

- Je ne crois rien, avant ou après la mort. Je ne sais pas, alors pourquoi irais-je m'inventer des théories ? La seule chose que je peux m'autoriser à faire, c'est espérer.

- Comment ça ?

- Je regarde le monde autour de moi, et je ne peux que m'incliner devant le triomphe de la vie. Devant son pouvoir. Je ne crois pas en une quelconque entité pensante inventée de toutes pièces, je crois en la vie. Ça paraît stupide à dire, mais de toutes les questions qui nous torturent, c'est bien la seule vérité qui nous saute aux yeux. La vie a créé des choses incroyables, elle ne cesse de nous surprendre, d'évoluer. Ce que tu appelles notre âme, notre existence, tout ceci fait partie de cette extraordinaire force qu'est la vie. Je ne crois pas qu'elle soit régie par une quelconque volonté propre. Elle est sauvage, indomptable. Elle se déploie dans toutes les directions sans brides, sans limites, et nous sommes loin d'être au centre de cette Création. Je ne sais pas si l'âme qu'elle a placée en nous peut perdurer une fois que le corps n'est plus. Tout ce que je peux faire, c'est l'espérer. Je ne peux qu'espérer qu'il y ait quelque chose après la mort, mais en aucun cas je ne peux l'affirmer. Car le plus bel hommage que je puisse faire face à cette incroyable puissance, c'est reconnaître humblement que je ne sais rien.

Je me rappelai comment respirer au bout de plusieurs secondes. Etrangement, ses mots trouvaient un écho en moi, bien plus qu'un écho. Un véritable raz-de-marée. Jamais je n'avais réfléchi de cette façon, jamais je n'avais envisagé les choses de cette façon.

- Vous arrivez à vous contenter de cette incertitude ? demandai-je d'une petite voix.

Elle sourit avec indulgence :

- C'est si difficile d'accepter de se laisser balloter, Théodora ? Je sais. C'est difficile de reconnaître que l'on n'a pas la réponse. Cela requiert une certaine humilité, que bien peu de gens possèdent. Il faut reconnaître que l'on n'est qu'une pierre de l'édifice, qu'au final on ne peut pas grand-chose. Si ce n'est vivre sa vie aussi pleinement qu'on le peut, et lui rendre hommage, chaque jour.

- A la façon dont vous en parlez, on dirait presque une religion...

- C'est ma religion. C'est ce en quoi je crois. Jamais je ne m'inclinerai devant un Dieu qui aurait créé l'Homme comme un enfant se fabrique une poupée. Qui l'aurait jeté sur la Terre sans plus se préoccuper de son sort en se cachant derrière le libre arbitre. S'il y avait vraiment un dieu, un être pensant...il se préoccuperait davantage de ses enfants. Quant à la religion chrétienne, parlons-en. La Bible, fabriquée de toutes pièces, écrite par des hommes pour assurer la domination des hommes. La Bible qui affirme que nous sommes tous pêcheurs dès la naissance, et que nous devrions passer notre vie à nous punir pour notre perversité, notre imperfection. Nous punir du fait d'aimer, de rechercher le bonheur, de vivre le mieux possible... Je ne supporte pas des discours aussi mortifères. Pourquoi ne pas profiter du don qui nous a été donné, tout simplement ?

- La religion chrétienne prône l'amour envers notre prochain...

- C'est faux. Certes les religions sont pleines de bons sentiments, mais c'est uniquement sur le papier. Dans les faits, je connais peu de gens qui ne réinterprète pas leur religion à leur avantage. Tu n'as qu'à sortir voir le monde et observer par toi-même. Combien d'âmes charitables trouveras-tu ? Les hommes oublient de réfléchir et perdent de vue les principes mêmes auxquels ils croient... Les religions ne mènent les hommes qu'à se battre les uns contre les autres, trahissant ainsi toute leur idéologie sans même qu'ils s'en rendent compte...

Elle ne me regardait plus. Elle fixait le sol, la terre entre ses doigts, et je sus qu'elle voyait des choses que je ne pouvais pas imaginer. Angélique avait vu le monde. Cela faisait certes un énorme poids dans la balance. Tous les arguments que j'aurais pu objecté se liquéfiaient dans ma bouche.

Elle sentit mon trouble et posa la main sur mon épaule, souriante et étrangement grave :



- Je suis désolée. Je t'ai bousculée un peu trop. Comme je l'ai déjà dit, tu es libre de croire ce que tu veux.

Elle se leva soudain et rentra vers le couvent. Je l'observai, stupéfaite. Il ne fallait pas qu'elle parte, non ! Cette conversation ne pouvait pas être finie... Elle me laissait un sentiment d'inachevé, de vide. J'aurais dû dire quelque chose...

- Angélique !

Je me levai brusquement et me retournai pour la rejoindre, quand je compris la raison de son départ. La mère supérieure nous observait depuis l'entrée du cloître, et Angélique la rejoignait de sa démarche léonine. Toutes deux disparurent dans l'obscurité du couvent.

Sans plus réfléchir, je traversai le jardin en courant. Les soeurs s'étaient rassemblées dans le réfectoire pour le dîner. Toutes se tenaient debout le long des bancs, regardant vers le centre de la salle. La mère supérieure se dressait devant cette assemblée, et Angélique se tenait debout au milieu d'elles, tel un lion dans l'arène. Je rejoignis le rang sans comprendre ce qui se passait, mais j'avais un mauvais pressentiment. La mère supérieure avait retenu son châtiment toute la journée pour mieux le déchaîner le soir venu.

- Soeur Angélique, vous avez refusé de chanter lors de l'office de ce matin, et vous n'avez assisté à aucun des offices d'aujourd'hui. De plus, vous ne portez toujours pas votre voile. Vous avez mangé pendant le bénédicité. De tels affronts ne peuvent plus être ignorés. Il est temps que vous compreniez ce dont nous sommes capables, et que vous receviez le châtiment que vous méritez.

Je vis que la mère supérieure tenait quelque chose derrière son dos. A ma grande horreur, elle l'exhiba devant tous, et me le tendit. Un fouet doté de six longues franges cloutées.

- Soeur Théodora. Vous êtes responsable d'elle.

Involontairement, je reculai, manquant de trébucher sur le banc :

- Jamais de la vie !

- C'est un ordre, soeur Théodora. Prenez vos responsabilités. C'est à vous de la punir.

- Non ! Je ne ferai jamais ça ! Et vous non plus, vous ne pouvez pas faire ça, c'est inhumain !

- Ne m'obligez pas à me répéter...

- Ça va à l'encontre de tout ce en quoi je crois !

Ça y est, je l'avais dit. Je sentis, à l'instant où ces mots sortaient de ma bouche, que je venais de sceller mon sort. J'avais déjà creusé l'écart entre les soeurs et moi, comme un condamné creusant sa propre tombe. Mais cette fois, j'avais provoqué la fracture.

La mère supérieure fit signe aux deux soeurs qui étaient les plus proches d'Angélique. Celles-ci s'approchèrent avec l'intention de l'immobiliser. Je vis clairement le corps d'Angélique se braquer, exactement comme un serpent se dressant devant ses adversaires.

- Vous n'imaginez sans doute pas que je vais me laisser torturer sans rien faire ?

Les soeurs l'empoignèrent, chacune par un bras, mais elle leur échappa avec des mouvements vifs, insidieux, exactement ceux d'un reptile. Pas essouffée le moins du monde, elle contempla l'assemblée des soeurs, ses tresses retombant librement sur ses épaules. Je vis de nouveau ce sourire terrible qui me faisait douter de sa nature humaine.

Les soeurs durent se mettre à six pour la maîtriser. Sous mes yeux, Angélique se changea en une créature sauvage et incontrôlable. Elle hurlait, griffait, mordait, poussait des cris suraigües. J'assistai à la scène sans bouger. Mais au bout du compte, elle fléchit sous le nombre. Les soeurs la forcèrent à s'agenouiller et déchirèrent le dos de sa robe. Deux d'entre elles pesèrent de tout leur poids sur ses épaules pour l'empêcher de se redresser. Elle feulait comme un fauve blessé, mais elle se trouvait totalement entravée, incapable du moindre mouvement. La peau lactée de son dos se trouvait exposée, sans défense. Une nouvelle fois, la mère supérieure me tendit le fouet :

- Trois coups devraient suffire, Théodora.

Je sentis mes mains devenir moites. Mais bien que ma gorge soit desséchée, ma résolution ne faiblit pas. Je regardai Angélique dans les yeux, et j'y puisai un peu de son courage :

- Hors de question que je le fasse.

La mère supérieure me dévisagea. Elle me dévisagea longuement. Puis elle tendit le fouet à la novice à côté de moi, qui n'était autre que Constance.

- Soeur Constance, rattrapez le déshonneur de soeur Théodora.

Constance prit le fouet d'une main tremblante. Je tentais d'accrocher son regard, de la supplier, mais elle n'osa pas me regarder. Elle fit le tour de la silhouette agenouillée qui n'avait pas renoncé à se débattre.

- Et vous, soeur Théodora, si vous ne voulez pas subir le même sort, je vous conjure de rester à votre place et de regarder.

Je serrai les poings. Je me sentais au bord d'un gouffre immense. Sur le point de pleurer et de hurler tout en même



temps. Constance leva le fouet. Je fis un pas en avant. Les yeux d'Angélique captèrent les miens, et me dirent ' Non '. Alors je restai sans bouger. Constance fit claquer le fouet une fois, maladroitement. Six longues bandes rouges vinrent marquer la chair d'Angélique, qui se mordit les lèvres pour ne laisser échapper aucun cri.

Alors, Constance prit de l'assurance. Etait-ce la peur qu'Angélique lui inspirait, la colère de me voir me comporter ainsi envers elle ou le simple plaisir de torturer... Quoi qu'il en soit, je la vis perdre son âme à cette seconde. Comme la mère supérieure, comme toutes les autres soeurs présentes dans cette salle et qui cautionnaient cette barbarie. Constance frappa, plus fort, et cette fois le sang d'Angélique éclaboussa sa robe. Les dents du fouet s'étaient plantées profondément dans sa chair, arrachant des lambeaux de peau et révélant ses os à nu.

Un nouveau coup, le dernier. J'avais l'impression de flotter dans un cauchemar. Etais-je aussi coupable qu'elles, moi qui ne faisais rien pour empêcher une telle horreur ? Je n'étais pas restée pour obéir à la mère supérieure. J'étais restée pour Angélique. Parce que je refusais de l'abandonner, de la laisser seule à ses bourreaux. Cela au moins, je le savais.

Les soeurs s'écartèrent d'Angélique. Elle tremblait mais n'avait pas émis le moindre son. Elle posa ses deux mains à plat sur le sol et s'en aida pour se redresser. Dans l'état dans lequel se trouvait son dos, cela devait tenir du supplice. Elle maintint les pans de sa robe de novice pour qu'ils ne dévoilent pas son corps. Je vis qu'elle avait serré les poings si fort que ses ongles avaient enfoncé leur trace dans ses paumes, et la marque de ses dents s'était imprimée sur sa lèvre inférieure.

Elle regarda la mère supérieure dans les yeux. Je saisis l'instant où ses forces la trahiraient. Elle avait beau avoir toute la ténacité du monde, elle était en état de choc. Je m'avançais pour la soutenir, passant son bras autour de mes épaules et veillant à ne pas toucher son dos. Je quittai la salle en la maintenant juste assez pour qu'elle puisse marcher par elle-même. Je ne jetai pas un regard à Constance.

XXX

- Ça va piquer un peu, c'est de l'eau de vie.

J'appliquai la compresse sur ses blessures toutes fraîches, et Angélique gémit. Je l'avais faite allongée sur le lit de Constance, voisin du mien. Il fallait désinfecter au plus vite, et si un peu du sang d'Angélique venait maculer les draps de ma chère amie, j'étais sûre que ça ne manquerait pas de lui rappeler son crime.

Pourquoi une telle fureur en moi ? Ça ne me ressemblait pas de nourrir une telle rancoeur, d'ourdir une vengeance malsaine. Mais je n'y pouvais rien, là, ce soir, j'en avais besoin. Le spectacle que je venais de voir m'avait laissé traumatisée et impuissante. Je voulais au moins faire quelque chose pour que cela ne soit pas oublié, pour que cela s'imprime dans la mémoire de Constance jusqu'à la fin de ses jours.

- Quelle courage vous avez manifesté, Angélique. Encore une fois.

Je disais cela tandis que je passais doucement le linge sur ses plaies, pour la calmer. Maintenant qu'elle était à l'abri des regards, elle se laissait aller devant moi. Au moins se permettait-elle d'exprimer sa douleur.

- Mais je ne sais pas ce qu'il va advenir de vous ici... Si vous continuez à vous comporter ainsi, vous n'êtes pas prête de retourner chez votre oncle.

Cette remarque m'avait échappée. La vérité était que je me faisais du souci pour elle. Combien de temps pourrait-elle tenir à un tel rythme ?

Elle ne parla pas tout le temps que je passai à bander ses blessures. Je ne savais pas quoi lui dire non plus, alors je décidai de la laisser seule. Ce que j'avais vu ce soir m'avait convaincue. Je ne l'appelais plus ' la créature ' intérieurement, lorsque je pensais à elle. J'avais vu sa chair et son sang, sa douleur, sa faiblesse, et les sentiments qui l'animaient, tout simplement. Même si ses raisons d'agir restaient obscures pour moi.

Un peu plus tard dans la soirée, je remontai néanmoins dans le dortoir lui porter à manger. La porte était entrouverte. Je la vis agenouillée face à la fenêtre, les mains croisées devant elle, et je crus qu'elle priait. Elle se mit à parler. D'une voix rauque, entrecoupée. Inconsciemment, ses paroles me firent stopper nette au seuil de la pièce.

- Ne t'en fais pas... Tu n'auras plus longtemps à attendre. Je les aurai tous, ne t'en fais pas. Tu peux compter sur moi pour ça.

Elle dut sentir ma présence car elle se retourna brusquement, me faisant sursauter. Son visage était inondé de larmes. Ses yeux luisaient dans le noir. Lorsqu'elle me reconnut, ses traits se détendirent et elle se laissa aller contre le mur, rajustant son sourire à une vitesse surhumaine. Mais je ne pouvais oublier cette fraction de seconde lorsqu'elle s'était retournée.

Ce que son visage exprimait à cet instant-là, n'était rien d'autre que de la haine.



Chapitre 10

Rappelez-vous, Théodora vient d'entendre quelque chose de bien étrange...

Bonne lecture ! ;D

Nat'

Mon premier réflexe fut de reculer, puis la crainte et la colère se succédèrent comme autant d'éclairs lumineux dans mon esprit. Peur de ce que j'avais vu, de ce que j'avais entendu. Colère d'avoir baissé ma garde aussi facilement.

' Tu n'auras plus longtemps à attendre. Je les aurai tous, ne t'en fais pas. Tu peux compter sur moi pour ça. '

Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ?

Des milliers d'hypothèses germaient en même temps dans mon esprit, amenant à mes lèvres une question terrifiante :

- A qui parliez-vous ?

Dans les yeux d'Angélique, je vis un reflet de cette fureur qui l'avait possédée lorsqu'elle s'était retournée, fureur qu'elle avait habilement dissimulée lorsqu'elle m'avait reconnue.

- Tu m'as fait une de ces peurs... Tu devrais frapper avant d'entrer.

- Je vous ai posé une question ! Ne vous dérobez pas, je ne vous laisserai pas vous en sortir comme ça. A qui est-ce que vous parliez ?

- Ça ne te regarde pas.

La froideur de sa voix me pétrifia. Comme si elle n'avait fait qu'ouvrir mon esprit et mes perspectives pour mieux y verser son venin noir et glacé. Il n'y avait plus trace d'aucune sympathie dans ses yeux. Au contraire, ils étaient sombres, insondables, chargés d'une menace latente. Mais je devais réfréner ma peur.

- Qu'est-ce que ça voulait dire : ' Je les aurai tous ' ?

- On ne t'a jamais dit de ne pas écouter aux portes ?

- Ecoutez-moi !

J'avais hurlé ces mots malgré moi. Le plateau que je lui avais apporté tremblait entre mes mains. Je le posai sur le lit à côté de moi et m'approchai de la créature, bien décidée à lui faire avouer ses desseins.

- Je vous ai protégée ! Mais au fond je ne suis qu'une idiote ! Je...

- Et alors quoi ?

Elle se redressa de toute sa hauteur et fit un pas vers moi :

- Tu as peur que je vole ta précieuse petite âme à présent ? Je ne t'ai jamais menti. J'ai décidé de faire de ce couvent un carnage et je ne m'en suis jamais cachée. Tu as décidé de me suivre par toi-même.

Ses mots me heurtèrent comme si elle m'avait frappée en plein visage :

- Vous ne niez même pas ?

- Je te l'ai déjà dit. Je ne ferai jamais quelque chose qui va à l'encontre de ce en quoi je crois. Et je dis toujours ce que je pense.

- Vous n'êtes qu'une menteuse ! Une manipulatrice, un démon ! Toutes ces belles paroles sur : ' je ne crois pas en Dieu, donc je ne crois pas au Diable '. Vous avez menti pour vous couvrir ! Mais je ne vous laisserez pas faire ! Tant que je vivrai, vous ne contaminerez personne d'autre avec votre nature obscène !

Elle me regarda avec ce sourire que je haïssais :

- C'est trop tard pour ça.

Je sentis mes jambes trembler. Je m'affaissais contre le lit, horrifiée par ce qu'elle insinuait. Elle cessa de m'observer, et pendant quelques instants, j'eus l'impression de revoir l'être humain que j'avais discerné en elle. Encore une ruse pour m'abuser.

- Je suis désolée que tu aies dû assister à ça, tout à l'heure, dit-elle soudain.

- Peu importe ce que vous direz, je ne me laisserai plus aveugler par vos discours. Monstre !

- Vraiment ?

L'insulte ne sembla pas la formaliser.

Elle s'assit sur le lit en face de moi, toujours sans me regarder, ses yeux fixant la fenêtre, le monde au dehors.



- Tu n'aurais pas dû entendre ça... Je comprends que tu te méfies de moi. Ça me désole un peu, quand j'y pense. Terroriser ces pauvres petites bigotes est assez distrayant, mais je ne trouve aucun plaisir à ce que ce soit toi.

- Je ne fais en aucun cas partie de votre camp, je n'ai aucune sympathie pour vous ou pour le maître que vous servez, alors arrêtez de me traiter comme votre acolyte.

- Mon acolyte ?

Cette remarque la fit sourire. Qu'attendait-elle pour fondre sur moi ? Pour aspirer mon âme, peut-être mon sang ? Nous étions seules dans le dortoir. Personne ne viendrait à mon secours. J'agrippai les couvertures à deux mains, prête à me défendre du mieux que je pouvais.

- Je devais avoir l'air d'une folle furieuse à me débattre comme ça. Pas étonnant que tu me prennes pour un démon, ou je ne sais quelle autre créature inventée par l'Eglise.

- Alors vous niez maintenant ?

Elle se leva et tapota ma tête comme on caresse un enfant. Le contact de sa main blafarde dans mes cheveux fit se raidir tous les muscles de mon corps :

- Je suis désolée que tu me juges si mal. Je n'ai pas toujours été comme ça. Mais je ne peux rien dire de plus. Il va falloir que tu me pardonnes.

Sans un mot de plus, elle avala le repas que je lui avais apporté. Puis elle défit ses cheveux et se glissa dans l'un des lits au hasard. Celui de soeur Lisabeth. Sans doute savait-elle que personne n'oserait la déloger.

Je restais tremblante à la regarder tandis qu'elle ne se préoccupait absolument plus de moi. Ses paroles résonnaient dans ma tête, je voyais son visage inlassablement, la manière dont elle m'avait contemplée en insinuant que j'étais déjà sienne. Seigneur, elle avait raison. J'étais obsédée par elle, que je le veuille ou non. Je devais me purger de cette emprise !

Je ne me rendis pas compte que plus d'une heure s'était écoulée. Quelque chose en elle avait bouleversé ma notion du temps. Je n'arrivais plus à réfléchir, mes pensées étaient détraquées, distordues, paralysées par la terreur et la sensation d'avoir été trahie au coeur même de mes convictions. Je m'étais trahie moi-même. J'avais un pied engagé sur la voie qui menait à abandonner mon âme, je ne pouvais plus le retirer.

Les autres novices entrèrent à cet instant. Toutes m'évitèrent. Pouvaient-elles sentir le Mal qui s'était logé en moi ? Soeur Lisabeth aperçut Angélique dans son lit, et comme je l'avais prévu, elle se contenta de prendre la couche vide au fond du dortoir, sans plus s'approcher. Bien lui en avait pris.

Une résolution se fit soudain jour dans mon esprit. Il était peut-être trop tard pour moi. J'étais peut-être perdue. Mais toutes ces femmes innocentes ne l'étaient pas. Avant que l'emprise du démon sur moi ne soit totale, je pouvais encore les sauver. Je me battrais jusqu'à ce qu'il ne me reste plus une once d'humanité.

Et lorsque je basculerai... Lorsque le démon au fond des yeux d'Angélique aura pris possession de moi... Alors je savais que la mère supérieure ferait ce qu'il faudrait.

Je me couchai cette nuit-là avec cette nouvelle et terrible certitude. J'étais infectée, j'étais condamnée. Mais j'allai montrer à ce démon ce dont une novice était capable.

Sans que je ne me l'explique, je m'endormais en un battement de paupière, d'un sommeil lourd, profond, comme la tourbe dans laquelle s'enfonçait mon coeur.

XXX

Quelque chose arriva aux frontières de ma perception. Comme un souffle d'air sur ma nuque, une ombre fugitive. Ma voix intérieure explosa dans ma tête : ' Mon Maître s'éloigne ! '.

Cette pensée me tira du sommeil en sursaut. Mon regard se fixa instantanément sur la porte. Entrouverte. Le lit d'Angélique était vide. Tout mon corps se cristallisa en une multitude de piquants glacés. Le désespoir me saisit à la gorge.

' J'ai senti qu'elle s'était levée. Je l'ai sentie s'éloigner de moi. '

J'éclatai en sanglots dans mon lit. Je n'avais pas l'habitude de pleurer. J'avais appris que la vie pouvait être si dure qu'il ne servait à rien de se lamenter. Mais jamais encore je n'avais ressenti l'envie de pleurer parce que j'étais terrorisée. C'était cette émotion qui déchirait ma poitrine en mille morceaux.

Je serrai les poings et séchai mes larmes sans délicatesse.

- Reprends-toi ma fille...

Sans vraiment comprendre pourquoi, je me levai à mon tour. Je sortis du dortoir en courant, vêtue uniquement de ma chemise de nuit, les pieds nus. Le froid me cueillit comme une fleur. Je ne m'en préoccupai pas. Le froid qui grandissait à l'intérieur de moi était intense, beaucoup plus intense.

J'entendis les pas d'Angélique dans les escaliers. Je la suivis sans me faire entendre, repoussant les avertissements de ma conscience au plus profond de mon esprit. Et si elle m'attirait pour un de ses rites démoniaques ? Et si elle prenait



pleinement possession de moi ? L'idée que c'était elle qui m'attirait à sa suite au beau milieu de la nuit me traversa l'esprit, mais je ne pouvais plus rebrousser chemin maintenant. Je ne pouvais pas retourner dans mon lit en la laissant agir à sa guise, je ne pouvais pas fermer les yeux et attendre, je ne pouvais pas... Je ne pouvais pas me tenir loin des agissements d'Angélique. Seigneur j'étais folle, complètement folle...

Je fus surprise de la voir descendre jusqu'aux anciennes cellules des moines, celles-là mêmes où elle avait été emprisonnée ces trois derniers jours. Dire que le matin même, je la délivrais. Ça me semblait une éternité.

Il était illusoire de vouloir me dissimuler à présent. Elle s'engagea dans la cellule qui avait été la sienne. Je m'approchai, en douceur, et observai ce qu'elle avait bien pu venir y chercher.

Elle s'agenouilla sur le sol, près de la banquette, et retira une minuscule pierre instable du mur. Elle glissa les doigts dans l'interstice et en retira quelque chose que je ne pus identifier. Mais quoi que ce fût, elle l'observait avec une grande dévotion.

L'expression sur son visage me toucha. Ce n'était pas de la haine, pas de la fureur, rien à voir avec le démon. C'était la tristesse la plus sincère, la plus profonde que j'avais jamais vue. Comme si cette mélancolie latente qui encait chacun de ces gestes se trouvait enfin libérée de ses brides. Angélique pensait être seule. Elle était venue au beau milieu de la nuit chercher cet objet qu'elle avait sans doute préservé des soeurs. Et là, devant moi, elle le serrait dans ses mains, appuyées contre son front, agenouillée par terre. Je vis ses larmes couler sur ses joues, refléter l'éclat de la Lune, et cela me rappela une scène familière. J'avais déjà vu une personne agir ainsi. Moi-même, en réalité.

Avant mon entrée au couvent, j'avais eu un frère. Un frère qui était mort d'une pneumonie à seulement 12 ans. Je me rappelais avoir trouvé un de ses trésors préférés en rangeant ses affaires, quelques semaines après sa mort. Un simple cheval de bois sculpté par mon père. Mais ma réaction à cet instant... Cela avait été comme si tout le chagrin du monde avait cherché à s'échapper de mon corps tout en même temps. Je serrais ce jouet dans mes bras, incapable de bouger, recroquevillée sur le sol. Et à cet instant précis, cet objet avait été la chose la plus précieuse que j'avais au monde.

Peu importe ce qu'Angélique tenait entre ses mains, j'étais certaine d'avoir affaire à la même réaction.

Je me laissai appuyée contre le chambranle. J'eus soudain la sensation stupéfiante de la comprendre sous un autre jour.

Evidemment, elle m'entendit. Elle se retourna avec cette même expression de stupeur et de haine lorsque je l'avais surprise dans le dortoir, mais je ne m'en souciais plus. Je n'avais tout simplement plus peur d'elle.

Toutefois ce n'était pas moi qu'elle regardait. Elle fixait quelque chose, juste derrière mon épaule. Je compris avant même de me retourner.

- Pouvez-vous me dire ce que vous faites là au beau milieu de la nuit, vous deux ?

C'était elle, immanquablement. La mère supérieure. Les mensonges me vinrent à une vitesse stupéfiante, je n'eus même pas le temps de sentir la peur envahir mes veines. Je ne ressentais plus rien si ce n'était une force et une assurance sans limite :

- Ne faites plus un geste.

Elle figea sur moi son regard neigeux mais je ne me démontai pas :

- Angélique est perturbée, elle marche dans son sommeil, tout comme moi. J'ai reconnu les signes au premier coup d'oeil. Regardez-là, elle ne sait pas ce qu'elle fait, elle n'est pas encore réveillée. Ce serait dangereux de la brusquer maintenant.

Angélique était vive d'esprit, cela je n'en avais jamais douté. Elle prit aussitôt une posture vide et dénuée d'expression. La marionnette que j'avais vue au premier jour. Ses doigts effectuèrent un mouvement étrange. Je ne vis qu'un reflet doré, et encore, parce que je cherchais à le voir. Peu importe comment elle avait fait, l'objet de ses larmes avait disparu.

Je m'agenouillai auprès d'elle et saisis ses mains. Elles étaient glacées, comme à chaque fois que je la touchais. Je fis mine de la relever et je passai devant la mère supérieure en lui faisant signe de s'écarter :

- Je vais la ramener à sa chambre maintenant. Elle pourrait tomber dans l'escalier.

La vieille femme ne dit rien, mais je sentis ses yeux me transpercer jusqu'à ce que je disparaisse de sa vue. Dès que nous fûmes en haut de l'escalier, je lâchai Angélique, et m'en sentis aussitôt soulagée. Mes sentiments étaient partagés. Je ne savais toujours pas quoi penser de cette espèce de prière démoniaque que j'avais surprise, de l'attitude d'Angélique qui ne niait même pas. Une chose était sûre, elle me cachait quelque chose. Je ne savais absolument rien d'elle. Je ne pouvais pas lui faire confiance. Mais je me sentais reliée à elle par ce que j'avais vu cette nuit.

Elle m'arrêta avant que je franchisse la porte du dortoir :

- Théodora...

Je dégageai mon bras, en douceur néanmoins :

- Laissez-moi en paix. J'ai besoin de réfléchir.



- Je te remercie. Merci de m'avoir défendue.

Elle ne parlait pas que de l'incident de ce soir. Elle parlait de l'ardeur avec laquelle je l'avais protégée, à chaque fois qu'elle se mettait en danger. Au-delà de sa gratitude, un sentiment immonde se coula en moi. Je venais de mentir pour elle. J'avais menti à la mère supérieure, une soeur, une de mes semblables.

Je compris que je lui appartenais entièrement. Elle m'avait amenée à commettre un péché. J'avais menti pour la protéger, et peut-être avais-je menti pour protéger...un démon.



Chapitre 11

Un peu moins d'action pour ce chapitre, mais ceux qui veulent en apprendre plus sur Angélique devraient être intéressés ;D

Bonne lecture !

Nat'

Le sommeil me trouva facilement malgré mes problèmes de conscience. Mon corps avait sans doute besoin de récupérer. Mes pensées cédèrent la place à un vide profond, serein. Pour une fois dans ma vie, j'aurai voulu tout oublier de ma situation présente et me retrouver quelque part ailleurs.

La fuite n'avait jamais été dans ma nature. Néanmoins, je ne m'étais jamais sentie aussi terrifiée et instable. Cela devait entrer en ligne de compte. Alors pour une nuit, une nuit seulement, j'oubliai tout d'Angélique, du couvent et des démons qui l'habitaient.

XXX

Au quatrième jour de la Genèse, Dieu avait créé le Soleil, la Lune et les étoiles. Au quatrième jour depuis son arrivée, Angélique, elle, ne prononça pas un mot. Le parallèle me parut tout d'abord grossier, mais je ne pouvais m'empêcher de penser autrement. Peut-être parce qu'elle dégagait cette aura mystérieuse qui ne semblait pas appartenir au monde des hommes.

La journée s'était passée sans aucun incident. Mais c'était cela, justement, qui me glaçait jusqu'au sang.

Au matin, Angélique s'était levée en même temps que toutes les soeurs. Elle avait procédé à sa toilette seule, attendant que toutes soient descendues pour l'office de l'aube. Exceptée moi, qui demeurais assise en tailleur sur mon lit, ce qui m'avait donné la désagréable impression d'être un chien montant la garde.

Lorsqu'elle était sortie de la salle d'eau, elle avait revêtu la robe des novices, mais toujours pas de voile. Je m'étais préparée mentalement. J'avais la ferme intention de ne pas lui adresser la parole, je ne voulais plus me laisser influencer par ce qu'elle pourrait dire. Je voulais mettre mes pensées en ordre avant d'arrêter mon jugement.

Néanmoins, Angélique me surprit par son comportement. Une fois encore. Plus que jamais, je me demandais si elle pouvait lire dans mon esprit. Car elle s'assit sur le rebord de la fenêtre et ne chercha pas à me parler. C'était comme si elle avait compris que j'avais besoin de calme. Qu'elle était en sursis, et que toute tentative de sa part visant à me convaincre de quoi que ce soit passerait pour de la ruse.

Je restai quelques instants indécise, sans savoir quoi faire. Finalement, je décidai de descendre déjeuner, la laissant seule. Je n'avais guère le choix. Je ne pouvais risquer de la ramener devant l'assemblée des soeurs encore une fois, qui plus est sans voile.

Tandis que je mangeais, je vis Constance tenter un mouvement de rapprochement vers moi. Son attitude me fit sourire. Tant de méfiance en seulement quelques jours.

- Théodora... Tu es sûre que ça va ?

J'avalai consciencieusement une cuillerée de soupe, puis je laissai libre court à mon amertume :

- Bien sûr, je vais très bien. L'ensemble de ma communauté me traite comme une lépreuse. Tout ça parce que je suis la seule à manifester un peu d'humanité envers une jeune femme qui a besoin de notre aide. Ma meilleure amie n'hésite pas à trahir tous ses idéaux pour obéir à une soeur cruelle et tyrannique. Pourquoi est-ce que ça n'irait pas ?

- Théodora... J'étais terrifiée ! Et je le suis toujours ! J'ai peur pour toi. Nous avons toutes peur.

- C'est ça le problème, vous écoutez votre peur, et aucune d'entre vous n'a le courage de faire ce qu'il faut pour aider Angélique.

- Mais est-ce que tu t'écoutes parler ? Pas étonnant que tout le monde te rejette.

- Moi je trouve ça très étonnant, au contraire. C'est à croire qu'aucune d'entre vous n'a jamais entendu parler de charité chrétienne. D'aide et d'amour envers son prochain.

- Je vais te dire à quoi cela ressemble, de l'extérieur. Théodora... On dirait que tu as pactisé avec le démon ! On dirait que tu es tombée sous l'emprise de cette femme ! Tu la suis comme son ombre, tu la défends, tu la protèges, comme un parfait disciple !

- Je reste avec elle parce que la mère supérieure me l'a demandé ! Tu crois que ça me plaît ?

- Tu t'investis beaucoup trop, tu dépasses tes propres ordres ! Alors oui, on dirait que ça te plaît. On dirait que tu défies



la mère supérieure. Tu sais, quand j'ai dû prendre le fouet, j'étais horrifiée moi aussi, tout comme toi. Et puis j'ai pensé à ce que cette créature était en train de faire à ma meilleure amie. Et je t'assure que je n'ai plus eu le moindre regret. Oui, j'ai pris du plaisir à punir cette chose. Je sais que ce n'était pas forcément la bonne chose à faire, mais ... j'aurais fait n'importe quoi pour l'écartier de toi, Théodora... La façon qu'elle a de se comporter avec toi, on dirait... un parasite qui aspire lentement les défenses de sa proie.

- Tu es ridicule...

- C'est parce que tu ne la vois qu'avec tes propres yeux. Elle t'a abusée.

- Je ne suis pas si facile à manipuler.

En étais-je vraiment sûre ? Absolument pas, les événements passés me l'avaient démontré, mais il était hors de question que je m'incline devant elle. Je sentais la colère monter en moi, une émotion qui m'était d'ordinaire étrangère mais qui se manifestait de plus en plus souvent, ces derniers temps. Elle brûlait dans mes veines, faisait battre mon cœur plus vite, et quelque part, c'était comme si elle me ramenait à la vie. Comme si j'avais passé de longs mois dans une eau dormante et profonde, et que je réapprenais enfin à ressentir.

Je me sentis brusquement dans une santé éclatante. Plus vive que je ne l'avais jamais été depuis mon entrée au couvent. J'avais envie de me lever, de courir au dehors et de sentir la morsure du froid contre mes joues. Je redécouvrais mes sentiments, mes impulsions, mon caractère véritable, j'émergeais de la gangue de torpeur dans laquelle je m'étais moi-même emmaillottée. Curieusement, je ne prenais conscience de cette prison que maintenant, après avoir senti à quel point elle entravait mon esprit et ses perspectives.

Comme si j'avais laissé la poussière de l'ennui former petit à petit sa toile au creux de ma poitrine. Je grattai distraitement la surface de la table du bout de mon ongle. Aussitôt, je sentis une écharde percer ma peau. Je compris dans un éclair fulgurant de lucidité que je n'avais fait rien d'autre durant ces 18 derniers mois que d'essayer de me noyer dans l'oubli. Depuis quand étais-je aussi clairvoyante envers moi-même ?

Je sus soudain ce que je devais faire, sans avoir besoin d'y réfléchir. Je pris une grande inspiration et regardai Constance dans les yeux :

- Je vais être très claire. Pour moi, croire en Dieu, c'est considérer que tous les êtres vivants sur cette Terre sont Ses enfants. Angélique de Bretagne est peut-être possédée par un démon, peut-être qu'elle est juste folle, ou alors, c'est une jeune femme comme toi et moi si ce n'est qu'elle a le courage de se battre pour ses idéaux. Laquelle de ces trois personnes est-elle, je n'en ai pas la moindre idée. Mais pour moi, ça n'a aucune importance. Parce que dans tous les cas, elle a besoin d'aide. De notre aide. C'est pour ça qu'elle a été envoyée ici. Et si je suis la seule disposée à lui apporter cette aide, alors je le ferai, quel qu'en soit le moyen. C'est comme ça que je conçois la foi. Si ce n'est pas ça pour toi, alors amitié ou non, j'en suis désolée... Tu es contre moi. S'il y a bien une chose qu'Angélique m'a inspirée, c'est que je suis incapable de me trahir moi-même.

Sur ce, je me levai, emportant un bol de soupe, une cruche et un quignon de pain sous le bras. J'avais conscience d'avoir été dure, mais cela m'avait fait un bien fou. Pendant quelques secondes, j'avais eu un aperçu de ce que devait ressentir Angélique lorsqu'elle se dressait devant ses opposants. Du moins, c'était ainsi que je l'imaginai. C'était un sentiment d'ivresse, d'assurance et de toute puissance... On pouvait facilement y prendre goût. Mais c'était comme se lancer dans le vide, et s'y abandonner entièrement. Il y avait l'ivresse...mais il fallait accepter de vivre avec la peur qui l'accompagnait. L'inconnu. L'instabilité. Il fallait lui faire une place dans son cœur. Je devinais à peine à quel point ces réflexions rejoignaient la philosophie d'Angélique.

Mes actes semblaient sûrs, rapides. Je n'étais toujours pas décidée à parler à Angélique, mais j'avais pris le parti devant Constance de lui apporter mon aide. Et j'étais sûre qu'elle n'avait pas été la seule à m'entendre, dans le réfectoire. Maintenant que ma résolution avait été exprimée à voix haute, je me sentais la force de m'y tenir.

J'apportai ainsi à manger à Angélique à chaque repas de la journée, ignorant les regards et les murmures autour de moi, préservant Angélique de l'épreuve du réfectoire. Entre ces interludes, je tâchais de lui apprendre à tisser. Vu l'état de son dos, je doutais que le jardinage soit une bonne idée. Tout au long de la journée, elle ne prononça pas un mot, et je me contentai de lui donner des indications sur comment élaborer la trame, dresser le chaînage. C'était un travail qui nécessitait plusieurs mois d'expérience, si ce n'était des années, mais comme à son habitude elle ne se plaignait pas. Elle ne m'offrit aucun de ses regards insistants, pas de diatribe spirituelle, pas même une remarque sur mon voile où la façon dont je tortillais mon crucifix entre mes doigts. Je lui fus reconnaissante pour cela.

Mais le soir venu, la docilité avec laquelle elle dénoua ses cheveux et se glissa sous les couvertures me désola. Comme si mon exaltation nouvelle me faisait regretter la sienne. Ce n'était pas comme ça que je voulais me confronter à elle. Quelque chose en moi avait soif de son orgueil, de sa désinvolture, de sa répartie. Quelque chose en moi ne voyait pas en elle un démon.

Peu importe ce que j'avais pu surprendre la veille au soir, un démon n'avait aucune raison d'invoquer son maître en pleurant. Aussi, le lendemain, je me promis de lui poser une question.

XXX



- Pourquoi ' Angélique de Bretagne ' ?
- Pardon ?

Angélique me regardait à travers la trame de ses fils entrecroisés, sans cacher sa surprise.

- Pourquoi vous appelle-t-on ' Angélique de Bretagne ' ? Je croyais que la Bretagne appartenait au royaume de France. Vous n'êtes pas censée venir de Constantinople ?

Cette fois, ce fut moi qui me trouvai abasourdie. Elle se mit à rire :

- ' Bretagne ', c'est pour la Grande Bretagne, Théodora.
- La Grande Bretagne ?

- Mon père vient de Constantinople. Comme il n'était pas le prince héritier, son frère l'a envoyé en campagne lorsqu'il est monté sur le trône. Histoire d'assurer une présence impériale à l'autre bout du continent. Mon père a voyagé de pays en pays jusqu'à échouer en Bretagne, où il s'est trouvé une femme. Je suis née et j'ai grandi dans les Highlands, au Nord du territoire. Avec mes cinq autres frères.

Elle se tut en m'adressant un regard d'indulgence. Je restai moi-même trop choquée pour répondre. Je n'espérais pas en apprendre autant en une réponse. Elle ne chercha pas à poursuivre la conversation, ce qui m'encouragea à continuer. Je voulais lui faire comprendre que je forgerai mon opinion en en apprenant plus sur elle.

- Vous ne venez pas de Constantinople alors ?
- Tu as l'intention de poser beaucoup de questions de ce genre ?

Je me forçai à ne pas m'incliner devant la sécheresse de ses paroles :

- Sauf si cela vous ennuie d'y répondre. Ça vous dérange que je veuille en savoir plus sur vous ?

Elle soupira, puis délaissa son ouvrage d'un oeil dédaigneux. C'était son deuxième jour de pratique, et la toile qu'elle confectionnait perdait ses mailles au fur et à mesure qu'elle les assemblait.

- J'ai vécu en Bretagne jusqu'à mes douze ans. Puis j'ai voyagé. Je suis arrivée à Constantinople à seize ans et n'en suis repartie qu'il y a quatre semaines, pour venir jusqu'ici. Donc je ne pense pas qu'on puisse dire...que je viens de Constantinople. Je crois que je ne viens de nulle part en réalité.

- Vous avez voyagé où ?

Elle avait piqué ma curiosité. Moi qui n'étais jamais sortie du chemin entre le village et le couvent. La perspective qu'Angélique venait de si loin, et avait vu tant de choses... Je pris conscience qu'elle devait en savoir infiniment plus que moi sur le monde.

- Un peu partout. En France, puis l'Italie, l'Egypte.
- L'Egypte ?

Ce simple mot évoquait pour moi l'exotisme le plus absolu. Une terre étrangère, si loin de ma réalité que je ne savais comment l'imaginer. Angélique, elle, ne semblait guère s'en émouvoir.

- Ensuite nous avons remonté la côte levantine jusqu'en terre sainte. Un détour en Grèce qui a duré quatre mois. Et puis nous avons atteint Constantinople en rejoignant le détroit du Bosphore.

La méfiance était loin de mes pensées à présent. J'étais émerveillée par ce qu'Angélique avait à raconter, par le monde que je découvrais à travers ses yeux :

- Mais pourquoi un tel voyage ?

Elle passa une main dans ses cheveux et demeura ainsi, une main soutenant son front. Pour une raison que j'ignorais, je devinai que ces confidences lui coûtaient :

- Mon père s'était bien établi en Bretagne. Il y avait pris ses marques, il avait acquis le respect et la considération d'un grand seigneur, il possédait des terres et tout ce qui était nécessaire à notre vie. Mais il n'était plus dans l'Empire. Il ne restait que pour ma mère. Elle était d'origine Scot. Quand j'ai eu douze ans, ma mère est morte, et l'Empereur y a vu une très bonne occasion de rappeler mon père. Alors il a quitté la Bretagne avec mes frères, et il m'a emmenée moi aussi. Nous avons traversé la France en caravane, puis nous nous sommes embarqués pour l'Egypte où nous sommes restés presque un an. A chaque fois que nous traversons un territoire important, un fief avec lequel l'Empire désirait renforcer ses liens, mon père se débrouillait pour instaurer un de mes frères au pouvoir en place. J'ai très vite compris que sa mission consistait à rallier Constantinople en plaçant chacun de ses fils à un point stratégique de l'Empire. Mais il a pris son temps. Trois mois en France, huit mois en Italie, un an en Egypte. Et ainsi de suite. Ça lui a donné le temps de faire mon éducation. A seize ans, quand je suis arrivée à Constantinople, nous étions au terme de notre voyage. Mon père a pris ses fonctions de conseiller auprès de l'Empereur. Moi, j'ai été initiée à la vie à la cour. Et puis un jour, plus d'un an après mon arrivée, le prince Dacre est rentré de terre sainte. On nous a présentés. Une semaine plus tard, il demandait ma main à mon père, et le lendemain, il s'embarquait de nouveau pour Jérusalem. C'est là que j'ai compris...que tout ceci avait été prévu dès le début de notre voyage. Le temps que j'atteigne l'âge requis.

Elle eut un sourire amer :



- Je n'ai été qu'une marchandise qu'on amène à bon port.

- Et vous êtes la fiancée du prince Dacre depuis ce jour-là ? Vous ne l'avez pas revu depuis ?

- Oh si, je l'ai revu. Plusieurs fois. Il est rentré de terre sainte à peu près une fois tous les quatre mois, toujours pour de courtes périodes. Il m'a fait la cour, même si nous étions déjà fiancés. Comme cela fait deux ans maintenant, l'Empereur a estimé qu'il était temps pour nous de parler de... mariage.

L'hésitation se faisait sentir dans sa voix. Je tâchai de me montrer douce :

- Et vous ne voulez pas l'épouser ? Pourquoi ? Comment est-il ?

Elle soupira à nouveau, sans me regarder :

- Ce serait plus facile si je pouvais dire que Dacre n'est qu'un soudard doublé d'une brute sans intelligence... Mais ce serait mentir. C'est un homme très attentionné, courtois, posé, et tendre. Il a de l'esprit. Il sait écouter l'opinion de chacun avant de prendre une décision, ce qui est une qualité que peu d'hommes de pouvoir possèdent. C'est l'homme le plus droit que je connaisse. Je suis sûre qu'il fera un très grand empereur, et un excellent époux.

- Mais alors...

- En plus il n'a que 24 ans. Ce n'est pas comme si on me demandait d'épouser un homme qui a le double de mon âge.

- Dans ce cas pourquoi vous opposer à ce mariage ? C'est uniquement parce que c'est un mariage chrétien ?

Elle ne me regardait toujours pas. Une ombre imprégnait ses traits, un poids lourd et sombre que j'avais peur de reconnaître pour l'avoir moi-même porté. Le poids d'un ineffable chagrin.

- Pas vraiment, non. Si cela peut faire plaisir à celui que j'aime, j'accepterais de me marier devant Dieu, Allah, ou n'importe quel autre objet de croyance.

Elle tendit la main vers moi, sous le métier à tisser, mais s'arrêta à mi-chemin :

- Ecoute, Théodora. Il y a plusieurs raisons, et je ne veux pas te les dire toutes.

Je reconnus dans cette formule étrange l'expression de toute sa franchise.

- Je ne tiens pas spécialement à un mariage chrétien c'est vrai. Je ne suis pas amoureuse de Dacre, même si je suis lucide et que je sais que l'amour entre rarement en ligne de compte dans ce type d'alliance. Mais surtout je... Je ne peux pas, et je ne veux pas l'épouser. Je ne peux pas... je ne peux pas...

Devant moi, Angélique apparaissait soudain troublée, perdue dans son maelstrom d'émotions, sur le point de s'effondrer. Je compris que je n'apprendrai rien de plus à ce sujet. Elle gardait les yeux fixés sur la laine entre ses doigts, plongée dans un passé qui ne semblait pas aussi merveilleux que je me l'imaginais.

- Est-ce que ça veut dire qu'on a signé une trêve, Théodora ? me demanda-t-elle soudain.

Je lisais de nouveau de l'aplomb dans ses yeux. Malgré moi, cela me rassura.

- Oui, tout à fait. J'ai réalisé qu'en fin de compte, ce que vous êtes n'a que peu d'importance. J'ai juré de tout faire pour vous aider.

Elle sourit avec cette indulgence que j'en venais à détester. Cette indulgence qui semblait me dire : ' c'est un combat perdu d'avance '.



Chapitre 12

Je me suis surprise moi-même avec la longueur de ce chapitre ^^

J'espère que vous le trouverez intéressant, pour moi il est truffé de petites allusions importantes.

Bonne lecture !

Nat'

Je réveillai Angélique à l'aube. C'était son sixième jour au couvent, et les novices étaient plongées dans une agitation inhabituelle. Toutes nous ignoraient royalement, déjà habillées, allant jusqu'à faire un écart pour nous éviter. Angélique les contemplait assise sur son lit, sans répondre à mon ton pressé, ses longs cheveux roux cascadant sur les courbes de son corps.

- Théodora, dit-elle enfin alors que je tirais sur sa manche pour qu'elle se lève. Qu'est-ce qui se passe ici ?

- On est samedi, c'est jour de marché. Tout le monde doit partir très tôt. Allez venez maintenant.

- Tout le monde ? Nous aussi ?

- Non, vous êtes consignée ici, et moi avec vous. Soyez fière, les novices vont vendre votre oeuvre.

Elle grimaça à l'évocation du métier à tisser. La veille, après avoir terminé mon propre cota, j'avais dû reprendre toutes les pièces qu'elle avait faites une par une. Mais je ne m'en étais pas plainte, cela m'amusait plus qu'autre chose. C'était une occasion rare de voir Angélique frustrée parce qu'elle ne pouvait réussir les choses à la perfection. Je devinais dans cette réaction quelque peu puérite une profonde exigence envers elle-même.

- Ne me dis pas qu'on va de nouveau tisser toute la journée. C'est ça la thérapie de l'empereur, pour moi ?

- Arrêtez de discuter et habillez-vous. Vous avez déjà de la chance d'avoir pu vous lever plus tard que les autres.

Je l'abandonnai dans la salle de bain sur ces entrefaites, un petit sourire aux lèvres. Une sorte de paix s'était établie dans nos rapports sans que je me l'explique complètement. Mon esprit avait sans doute simplement décidé de se mettre enfin à raisonner.

En effet, lorsque j'y réfléchissais, Angélique n'avait jamais tenté de me faire du mal. Même le jour de son arrivée, lorsque j'avais cherché à lui arracher ses bijoux, elle n'avait pas levé la main sur moi. Elle s'était défendue, sans plus. Je savais qu'elle avait blessé une autre soeur avec le rebord d'un lit. Mais là encore, n'avait-elle pas fait que se défendre ? Elle n'attaquait jamais la première. Et puis il y avait cette nuit, devant les cachots. Même si ce souvenir me répugnait, elle m'avait sauvée la vie. Elle m'avait empêchée de tomber dans le torrent. Je ne serais peut-être pas morte sur le coup, mais le froid, à coup sûr, ne m'aurait pas laissée indemne. Nous vivions dans une région où la moindre faiblesse corporelle pouvait s'avérer mortelle.

En revanche il était certain qu'Angélique savait blesser par les mots, et qu'elle ne se privait pas d'attaquer. Cela témoignait à l'évidence d'un esprit vif, et, vu l'endroit où elle se trouvait, d'une tendance étrange au masochisme. Mais était-elle à blâmer ? De bien des façons, son attitude me rappelait celle des martyrs sacrifiés à Rome quelques siècles plus tôt. Encore une ironie du sort, puisque les Chrétiens devenaient les bourreaux.

Je ne pouvais pas plus loin mes réflexions. J'avais, en quelque sorte, résolu mon conflit intérieur. Comme Angélique me l'avait si bien dit, personne ne détenait toutes les réponses. J'avais simplement renoncé à savoir ce qu'elle était. A l'heure actuelle, elle m'apparaissait comme une messagère qui ne craint pas d'énoncer une vérité que tout le monde veut ignorer. Une sorte de prophète, à sa façon. Mais elle avait aussi ce côté sombre et surnaturel, intimement lié à elle. Je n'avais plus besoin de trancher. Tant qu'elle ne me faisait pas de mal, ces questions, somme toute, avaient peu d'importance.

La conséquence de ce cheminement était que je ne la craignais plus. Tout du moins, suffisamment pour me permettre de lui donner des ordres, comme je venais de le faire. Et puis ce revirement d'attitude avait un autre point positif : la mère supérieure semblait moins méfiante, à son égard comme au mien. Comme si elle sentait que les tendances s'étaient inversées, même si je n'aurais pas été jusque-là.

Une heure plus tard, toutes les novices étaient parties, et le couvent semblait désert. Les soeurs s'étaient retirées dans la prière, sans doute s'y adonneraient-elles jusqu'à la tombée du jour. Les novices rapporteraient avec elles les matières premières et la nourriture qui feraient vivre le couvent pour une nouvelle semaine. Malgré ses protestations, j'avais attelée Angélique au tissage, lui intimant que seule la pratique la ferait progresser.

Je ne le lui aurais jamais avoué, mais je craignais en réalité pour son dos. Chaque matin et chaque soir, je traitais ses blessures et les bandais de linge propre. Nous étions au seuil de l'hiver, et une infection serait fatale. Heureusement,



elle se rétablissait bien. Les blessures cicatrisaient à bon rythme, et j'évitais de l'exposer au froid et aux tâches difficiles qui auraient pu rouvrir ses plaies. Angélique n'était sans doute pas dupe, mais elle avait la prévenance de ne pas le montrer. En fin de compte, nous formions un bon duo.

J'avais cessé d'avoir des craintes sur la soi-disant influence qu'elle pouvait avoir sur moi. En réalité, ses paroles m'avaient inspirée. J'étais libre de penser ce que je souhaitais, et à aucun moment je ne ressentais l'impression qu'elle 's'insinuait' dans mon esprit pour me manipuler.

La journée dérivait lentement, et moi-même, je m'ennuyais. J'avais conscience d'avoir négligé mes devoirs de novice tout au long de la semaine. Je n'avais pu assister à aucune messe depuis le fiasco qui avait suivi Achab et Jézabel. Cela encore, je n'aurais pu pour rien au monde l'avouer à Angélique, mais la quiétude de la prière me manquait.

Lorsque les cloches du couvent sonnèrent midi, je me retirai en lui confiant que je serai de retour dans une heure avec de quoi nous restaurer. Angélique n'avait pas discuté. C'était encore un autre trait que j'avais perçu chez elle : elle fixait son attention sur quelques éléments précis, cruciaux, et témoignait pour tout le reste une profonde indifférence. Peut-être pas de l'indifférence, plutôt...du détachement. C'était une qualité singulière mais que je lui enviais. Elle avait le don de discerner, au premier coup d'oeil, ce qui relevait de la première importance et ce qui était superflu. N'avait-elle pas ainsi le pouvoir, elle seule, de voir le monde dans son entière et juste valeur ? Dans son sens véritable, si tant est qu'il y en ait un. En vérité, je pensais qu'elle savait voir le monde dans ce qu'il avait de plus beau à lui offrir. Peut-être était-ce la seule vraie manière de le regarder, et de l'écouter.

Je ne passais pas par la chapelle, où je savais que les soeurs et la mère supérieure s'étaient rassemblées. Je désirais être seule. Aussi stimulante soit-elle, la compagnie d'Angélique était aussi épuisante.

Le couvent regorgeait de petites salles inexploitées dont moi-même j'ignorais l'étendue et le nombre. Mais par hasard, un jour alors que je venais à peine d'arriver, du haut de mes seize ans et de mes deuils récents, j'étais entrée dans une petite salle entièrement nue, si ce n'était une niche laissée vide. Une fenêtre donnait sur la forêt qui nous encerclait et les contreforts des montagnes, au loin. Cet endroit m'avait rassurée. Le fait d'avoir une pièce à moi peut-être, un lieu dont moi seule connaissait l'existence, dans une vocation où la possession individuelle m'était interdite. J'avais le sentiment de partager un secret, une intimité avec cet endroit qui m'accordait la paix sans le moindre jugement, rien qui rappelle mon passé, ma situation présente ou l'avenir. Rien que moi, mon âme nue dans un lieu tout aussi nu. Je pouvais réfléchir sans aucune crainte, avec la sensation qu'aucun mal ne pouvait m'atteindre.

Je m'y rendais rarement. Lorsque le souvenir de ce que j'avais perdu devenait trop fort, si fort que je ne pouvais plus penser à rien d'autre. Cette pièce m'aidait à vider mon esprit, et c'est ce que je fis. Je m'agenouillai face à la fenêtre. Curieusement, je n'avais jamais prié face à la niche, peut-être parce qu'elle était déserte, surtout parce que le paysage alentour me semblait bien plus empreint de spiritualité. Je restais ainsi pendant un temps indéterminé, les mains croisées sur le rebord de la fenêtre qui faisait office de prie-Dieu. Il m'était arrivé de disparaître ainsi pendant des heures, mais mon temps aujourd'hui était compté.

Je m'appliquai à respirer calmement, ne pensant à rien. J'avais les yeux fermés mais je percevais l'aura de la forêt devant moi. Je ne cherchai pas à former des mots ou des idées précises. Curieusement, je priais rarement en paroles, une caractéristique que ne partageaient pas les autres soeurs et dont je n'avais jamais parlé à personne. C'était simple, pour moi il suffisait de se déconnecter du présent et de lâcher toute prise pour sentir la présence de Dieu. Dès lors, les mots ne servaient à rien. Je ressentais un grand vide, à la fois le tout et le rien, un vide bienveillant qui n'avait rien à voir avec le néant qui m'avait tant effrayée dans la chapelle. La sensation d'appartenir à quelque chose qui avait un sens, même si je ne pouvais que l'appréhender. Pour moi, des instants comme cela étaient un véritable cadeau de Dieu.

Je songeai à Angélique, naturellement, car elle était l'objet de toute mon attention dernièrement. Une fois encore j'acquis la certitude d'avoir pris la bonne décision à son égard. Mes pensées dérivèrent sur ce qu'elle m'avait dit de sa philosophie dans le jardin du cloître, et je m'aperçus à quel point ses paroles s'accordaient avec justesse avec ce que je ressentais présentement. Je souris dans mon recueillement. Comme si, finalement, toutes les croyances pouvaient se confondre en une seule. L'opinion d'Angélique acceptait la mienne, lorsqu'on prenait le temps de reconsidérer les choses. Elle ne niait pas l'existence d'une force qui la dépassait, une force à laquelle je donnais le nom de Dieu, au final, où était la différence ? Si ce n'était qu'elle témoignait sans doute infiniment plus de dévotion et de respect à l'égard de cette puissance que moi et toutes les soeurs réunies ne le ferions jamais. C'était nos propres croyances, en réalité, qui rejetaient la sienne. Par orgueil et par crainte.

Je rouvris les yeux avec la sensation d'en avoir beaucoup plus appris sur moi-même que je ne l'avais fait depuis toute mon existence au couvent. Je n'avais plus besoin de rester ici. Je sortis en faisant un détour par les cuisines et rapportai à Angélique une miche de pain, du fromage, une pomme et un pichet d'eau. Elle me regarda d'un air désespéré, la tête appuyée contre sa paume, dans une attitude de délasserement bien trop disgracieuse pour elle.

- Théodora, j'en ai assez de ces quatre murs. Si toutes les novices sont de sortie, pourquoi pas nous ? Je suis même sûre que toi tu regrettes de ne pas pouvoir y aller.

- C'est vrai, mais on ne peut strictement rien y faire.

Elle considéra la miche de pain un moment :



- Je suis sûre qu'il y a des tas de choses meilleures à manger au marché.
- Angélique...
- Pourquoi ne pas y aller ? Théodora ! Les soeurs sont dans la chapelle, personne ne s'apercevra qu'on est parties. Son insistance me fit peur et réveilla ma méfiance. Sa voix ressemblait bien trop à la voix de la tentation.
- C'est hors de question, m'efforçai-je de dire d'un ton sans appel. De toute façon les portes du couvent sont fermées, il n'y a aucun moyen de sortir.
- Elle haussa un sourcil, scandaleusement impérieuse :
- Ah oui ? Et comment tu as fait pour sortir, quand tu m'as rendue visite au cachot ?
- Sa question me prit au dépourvu. Moi-même, j'avais été incapable de répondre à ce mystère.
- Je... Je n'étais pas moi-même cette nuit-là.
- Ça c'est le moins qu'on puisse dire. La gentille petite Théodora n'aurait jamais osé braver les interdits si elle avait été elle-même.
- Elle avait une façon de dire ça, avec ses yeux flamboyants sans la moindre trace de peur.
- Réfléchis, Théodora. Si tu l'as déjà fait une fois, tu peux le refaire. Il faut croire que ton inconscient *savait* comment sortir.
- Mais pourquoi je chercherais à m'en rappeler ? Je vous ai déjà dit non, vous avez suffisamment d'ennuis comme ça, inutile d'en rajouter.
- Comme c'est mignon. Tu me protèges.
- Elle me sourit avec son indulgence supérieure. Comme si elle savait toujours tout mieux que moi, à chaque instant. Le pire, c'était qu'elle avait probablement raison. Tout ce que j'avais découvert de sa personnalité trahissait sa profonde intelligence, et l'expérience ô combien supérieure qu'elle avait du monde. Elle avait dix-huit ans, et elle avait déjà reconsidéré l'univers à sa façon, dans tous ses concepts. Je devais m'avouer que j'avais beau avoir le même âge qu'elle, je passais ma vie à enterrer ces questions plutôt qu'à les résoudre. J'étais loin d'avoir son courage.
- Mais pourquoi soulevait-elle sans arrêt des dilemmes aussi graves ? Qu'est-ce qui avait bien pu la mener à considérer l'existence de Dieu, la vie, la mort, le fonctionnement du monde et le sens même de son existence ? Son indéniable force et son esprit pointu impliquait également une extrême dureté. Elle était si grave. Sérieuse dans tout ce qu'elle disait, malgré les apparences. Elle ne prenait rien à la légère. Voilà pourquoi elle ne souriait jamais sincèrement. Du moins était-ce une partie du problème. Le mystère Angélique. Voilà que je dérivais.
- C'est mal, me repris-je. On nous a interdit de le faire.
- Et juste parce qu'on t'a donné un ordre, tu dois y obéir sans réfléchir ? Ecoute-moi bien, dans la vie c'est toi d'abord. Réfléchis à ce qui est bien pour toi, bon sang ! Tu passes ta vie au milieu de ces mégères, sans aucune distraction d'aucune sorte, sans rien voir du monde. C'est comme ça que tu es censée servir Dieu ? Je ne vois pas ce que tu fais d'utile pour Lui en t'enfermant ainsi. Tu gâches ta vie, rien de plus, la vie qu'Il est censé t'avoir donnée.
- Moins sévèrement, elle ajouta :
- Je suis sûre que c'est jour de fête pour toutes les novices, lorsqu'on vous donne le droit de sortir.
- Oui...
- Sa tirade m'avait coupé le souffle. Moi-même, je m'étais souvenue d'avoir eu cette réflexion. Une existence entière passée coupée du monde ne devait pas être très utile à Dieu. Mais c'était ce que je voulais, et tout ce qu'il me restait. Une existence entière coupée du monde. Aujourd'hui, confrontée à Angélique, je n'en étais plus si sûre.
- Allez viens, Théodora. On va trouver la sortie.
- Un dernier éclair de protestation me ramena à la réalité :
- Non ! Vous allez avoir des ennuis !
- Arrête avec tes ennuis. Je suis une grande fille.
- La voix de la conscience me poussait à refuser, encore et encore. Quand soudain elle se pencha vers moi, ne m'offrant aucune possibilité d'échapper à son regard :
- Je ne vais pas m'enfuir, si c'est ce que tu as en tête. Où est-ce que j'irais ? On est au milieu de nulle part ici, et je n'ai plus rien. En revanche, si tu acceptes de m'emmener au village... tu pourras me poser une question. Ce que tu veux, je te dirai la vérité.
- Toutes mes protestations moururent dans mon esprit. Elle avait ferré le poisson, et elle le savait. Depuis la discussion que nous avons eu sur son passé, j'étais avide d'en apprendre plus sur elle. J'étais convaincue que plus j'en apprendrais, plus je serais apte à déterminer sa vraie nature.
- Pourquoi je devrais vous faire confiance ? murmurai-je presque malgré moi.
- Parce que je te donne ma parole.



- Si vous êtes un démon, que vaut votre parole ?
- A en croire les écritures, même le Diable n'a qu'une parole. N'est-ce pas ?
- Le Diable est fourbe et détourne toujours tout à son avantage.
- Alors réfléchis bien à ce que tu me demanderas.

Elle sourit. Elle avait gagné et une fois encore, elle le savait. Avant même que je réalise, nous étions dans le jardin. Je regardai autour de moi, à la recherche d'une faille dans la muraille, mais je ne dénichai rien. Mes souvenirs se refusaient obstinément à moi. Angélique me regarda longuement, comme pour m'encourager, comme si elle cherchait la réponse sur mon visage. Quand soudain, j'eus une révélation.

- Lorsque je me suis réveillée ce matin-là, j'avais des graines d'if sous les pieds !
- Des graines d'ifs, hein...

Angélique s'approcha des arbres immenses, qui entremêlaient leurs branches épineuses à l'infini. Elle se plaqua contre la muraille et disparut de mon champ de vision. Quand soudain elle m'appela, depuis l'autre côté de la muraille :

- Théodora ! Il y a une brèche derrière les arbres ! Viens !

Hésitante, j'écartai les branches, les épines arrondies glissant sous mes doigts et tombant en pluie jusque dans mon voile. Je retrouvai Angélique sur le bord de la grand-route. Me prenant par surprise, elle tira sur mon voile et me l'arracha complètement, libérant mes cheveux :

- Mais qu'est-ce que vous faites ? m'écriai-je.
- Mets-moi ton voile. Le meilleur moyen pour que les autres novices ne nous reconnaissent pas, c'est que je porte un voile et toi non.

Je restais éblouie devant son génie. Le problème ne m'avait même pas effleurée. Je rassemblai ses cheveux et fixai le voile rapidement. Elle se tourna vers moi, méconnaissable.

- Même moi je ne te reconnaitrais pas sans ton voile, dit-elle avec un clin d'oeil à mon attention. Tu es beaucoup plus jolie comme ça.

La remarque me parut incongrue, venant de la plus belle femme que j'aie jamais vue. Sans argumenter, je descendis la piste qui menait au village et elle m'emboîta le pas, comme deux amies d'enfance partant en promenade. Cela me fit une sensation étrange. Peut-être parce que nous étions embarquées dans la même équipée, j'avais l'impression que nous partagions une agréable complicité. L'interdit, finalement, n'était pas si infranchissable. Je n'en revenais pas d'avoir osé. Je me sentais vivre, là au milieu des bois, des arbres magnifiques, le vent frappant mon visage et jouant avec mes cheveux. Mais surtout, je m'amusais. Depuis combien de temps n'avais-je pas ressenti cela ?

Angélique souriait de ma réaction, contente de m'avoir persuadée, sans aucun doute. Elle ne dit rien tout le temps du trajet mais son silence ne contenait aucune gêne. Je me rendis compte que j'appréciais sa compagnie, sans avoir à parler, comme seule une amitié confiante et profonde le permettait. Je me sentais bien, et pour l'instant, j'étais lasse de mes interrogations.

Une fois arrivées au marché, notre expédition se changea en véritable jeu de piste pour éviter les novices et les gens susceptibles de me reconnaître. J'étais née et j'avais grandi dans ce village. Heureusement, la plupart des habitants s'étaient habitués à me voir en voile, et je n'avais plus grand-chose à voir avec l'adolescente que j'avais été en entrant au couvent.

Angélique, elle, attirait les regards curieux lorsqu'elle fixait un commerçant dans les yeux. De loin, avec son voile, elle se perdait dans la foule, mais lorsqu'on l'avait en face de soi, il était impossible d'ignorer sa beauté. Je voyais l'interrogation dans les yeux des gens. Presque toutes les novices venaient du village ou de ceux alentours. Qu'une jeune femme aussi belle leur soit inconnue semblait impossible. Sans me démonter, j'expliquais qu'elle venait d'un couvent lointain à l'autre bout de l'empire et qu'elle ne parlait pas notre langue. Cela n'empêchait pas les villageois de lui poser foule de questions, tous cherchant à connaître son nom, mais elle leur répondait dans une langue étrange aux consonances slaves que je n'avais jamais entendue.

Une fois encore, cela m'émerveillait. J'observai soigneusement Angélique évoluer dans les allées de mon village natal. Cela semblait presque irréel. Nous avons mangé des cuisses de poulet qui rôtissaient doucement en plein air, et goûté à tout. Il y avait des champignons, des fruits séchés, des infusions aux saveurs improbables. Les commerçants nous l'offraient gracieusement, puisque les soeurs traitaient et tissaient leur laine.

Angélique détaillait tout avec une extrême attention. Les étalages n'avaient rien de très spécial ni d'exotique, perdus si loin dans les terres, mais elle admira longuement un présentoir qui portait des pendentifs en bois. Ils étaient fins, délicatement sculptés, faits de motifs complexes et enroulés.

- Tu sais d'où ça vient ? dit-elle au jeune homme qui les vendait.

Elle désignait un médaillon en forme de trois spirales imbriquées. Il fit non de la tête, intimidé et ça se comprenait.

- C'est un motif celte.



Elle caressa doucement les rainures du bout du doigt :

- C'est très bien fait.

Il rougit violemment et elle se détourna, mais il la retint :

- Je vous l'offre si vous voulez !

Elle sourit et prit le collier qu'il lui tendait. Il était rouge comme une pivoine, encore guère conscient de ce qu'il avait fait.

- Non c'est moi qui te l'offre, dit-elle, et elle passa le médaillon autour de son cou.

De toute la journée, il fut le seul à qui elle parla dans notre langue. Quelle était d'ailleurs sa langue à elle ? Encore un mystère. Je devinais que son geste à l'instant avait été plein de signification, mais je n'en voyais aucune.

Nous rentrâmes par le chemin un peu avant cinq heures, pour que les novices ne nous surprennent pas. Angélique riait et paraissait épanouie, même avec son voile. Au coeur du marché, elle s'était montrée étonnamment réservée, discrète, comme un animal méfiant en milieu inconnu, ce qui m'avait fait rire moi aussi. Je ne savais pas qu'Angélique pouvait se montrer mal à l'aise. Je la comprenais néanmoins. Tout ceci était si loin de tout ce qu'elle avait connu.

Comme si une sinistre miséricorde veillait sur nous, nous réintégrâmes le couvent sans nous faire prendre. Je restais stupéfaite par tant de bonne fortune. Pour moi, désobéir à un interdit attendait forcément un châtement. Mais je réalisais qu'en fait, si Angélique et moi ne parlions pas, personne n'en saurait jamais rien. C'était ahurissant.

Nous reprîmes place l'une en face de l'autre, séparées par le métier à tisser. J'avais l'impression d'être partie depuis une éternité. Le grand air m'avait fait un bien fou, je me sentais stupidement heureuse. Le froid résonnait encore contre mes joues. Le tissage me semblait une activité bien trop calme pour l'euphorie dans laquelle se trouvaient mon esprit et mon corps. Je regardais Angélique et elle me fixait avec ce même regard pétillant. A cet instant, j'éprouvai une sensation simple, profonde et néanmoins extraordinaire : je venais de vivre une vraie expérience de vie.

- Alors, me dit-elle soudain, reprenant un sérieux bien trop désagréable à mon goût. Tu as choisi ta question ?

Ah. Je l'avais oublié celle-là. L'idée que cette étrange journée soit troquée contre quelque chose me donnait soudain des remords. Mais ma curiosité était trop vive pour être refreinée. D'autant plus qu'Angélique ne m'offrirait pas une telle occasion une seconde fois. De mon interrogatoire de la veille, j'avais retenu une chose : elle n'aimait pas parler de son passé, et ne le ferait jamais spontanément.

Consciente de l'importance de mes paroles, je pris quelques minutes pour réfléchir. Maintenant que j'avais la possibilité d'apprendre directement à la source, une porte ouverte sur la vérité... Eh bien, je devais l'admettre, j'avais peur. Car tant que rien n'avait été dit, tout restait possible. La vérité était terrible, implacable, elle n'offrait aucun retour. Que devais-je attendre de la réponse d'Angélique ?

Je compris très vite que je devais éliminer une foule d'interrogations qui me semblaient primordiales. Êtes-vous un démon ? M'avez-vous manipulée ? Pourquoi refusez-vous de vous marier ?

Car en dépit de sa promesse, les réponses qu'elle donnerait à ce genre de questions seraient invérifiables. Je n'aurais aucun moyen d'être sûre et certaine de tout connaître dans son entière vérité. Je devais demander quelque chose de plus concret, quelque chose que je pourrai voir et toucher si besoin est. La réponse, ou plutôt, la question me vint comme une évidence.

- Qu'avez-vous été récupérer dans votre cellule, l'autre nuit ?

Je lus dans ses yeux qu'elle était surprise. Je pouvais désormais me targuer d'avoir pris Angélique au dépourvu. Elle sourit comme à elle-même, consciente et amusée de m'avoir sous-estimée. Elle tendit une main devant moi, fit jouer ses doigts dans un mouvement souple et rapide, et une bague apparut entre son index et le majeur.

- Tu parles de ça ?

Elle fit passer l'anneau d'un doigt sur l'autre, comme j'avais déjà vu des enfants le faire avec une pièce de monnaie, adresse dont je n'avais jamais été capable.

- Qu'est-ce que c'est ? Une alliance ?

Elle présenta le bijou dans sa paume mais ne me le tendit pas :

- Non. Juste une bague. Pas ce qu'il y a de plus cher, aucun joyau. Juste de l'or et de l'or blanc.

La bague disparut dans son poing, réapparut entre ses doigts. Elle la tint à hauteur de mon visage, et je détaillai un anneau très fin, avec de petits motifs ciselés en épis. Angélique avait raison. C'était très simple et très beau. Cela lui correspondait bien.

- Une bague de fiançailles ?

Elle secoua la tête :

- La bague de Dacre est dans le bijoutier que vous m'avez confisqué. Je ne la porte pas.

L'inflexion dans sa voix, lorsqu'elle dit ces mots... Je levai la main, timidement, puis renonçai. Il y avait quelque chose de trop sacré dans cet objet pour qu'elle me laisse y toucher.



- D'où vient-elle alors ? De Bretagne ? Qui vous l'a offerte ?

Elle me fit sa version du sourire malicieux :

- Je croyais qu'on avait dit une question ?

Je la contemplai un moment, tout ce vide derrière ce sourire.

- Quand je vous ai surprise l'autre soir, vous n'étiez pas en train d'invoquer le démon. Vous parliez à un mort, n'est-ce pas ?

Son visage ne refléta rien.

- Je le sais parce que...je l'ai fait, moi aussi. J'ai parlé aux morts pendant très longtemps.

- Et tu ne leur parles plus maintenant ? Ne sont-ils pas heureux auprès du Seigneur ?

Je souris et baissai les yeux sur ses mains qui jouaient avec la bague, la faisant apparaître et disparaître comme par magie.

- C'est ce que je crois, oui. Alors je me suis résignée.

- Dis plutôt que tu attends ton tour.

Ses paroles firent mouche. Comment pouvait-elle lire en moi avec autant de facilité ?

- Comme c'est triste. Tu as tant de possibilités, Théodora.

- Vous aussi. Pourtant je suis sûre que vous êtes aussi effondrée que moi, à l'intérieur. Personne ne le voit parce que vous êtes forte, mais moi je le vois. Et je suis sûre que c'est un mort qui vous a offert cette bague.

- Tu as de fausses idées sur moi... Personne n'est plus enchaîné que moi. Quand on est né dans les sphères du pouvoir, quand ton destin a été bâti de toutes pièces avant même ta naissance, quand tu as une place à tenir...

Elle inclina la tête et dissimula son visage dans sa main :

- Personne ne t'écoute. Personne n'en a rien à faire de toi. Je prône la liberté, mais à la fin, je reste et resterai toujours prisonnière.

Elle me regarda à nouveau en face, parce que c'était sa manière de faire :

- Dis-toi bien que je ne serai jamais aussi libre que toi. Je te l'ai déjà dit, non ? Je ne sais plus. J'ai un souvenir confus de cette nuit-là. Tu sais pourquoi vous ne me briserez jamais, Théodora ?

Je croyais connaître la réponse à cette question, mais elle me devança :

- Parce que je le suis déjà.



Chapitre 13

Le jour suivant fut jour de messe. La mère supérieure insista pour qu'Angélique n'en soit pas dispensée, aussi nous assistâmes toutes les deux aux offices de la journée. Angélique adopta une conduite exemplaire, comme toujours lorsqu'elle pénétrait dans la chapelle, mais elle ne chanta pas. C'était sa manière d'exprimer à la fois son respect pour nos croyances, et la divergence des siennes. Je l'avais accepté depuis longtemps, même si les autres soeurs ne l'entendaient pas de cette oreille.

Une nouvelle nuit de réflexion m'avait rendu ce constat d'autant plus choquant. Pour la première fois je prenais conscience de l'obstination aveugle dans laquelle la plupart des religieuses s'enfermaient. Je comprenais que nous prêchions notre foi, c'était naturel. Mais plus je les regardais faire, plus j'avais le sentiment que leur regard ne pouvait se tourner que dans cette seule direction, ignorant et méprisant toutes les autres voies possibles.

J'avais choisi mon propre chemin. Je croyais en Dieu, j'étais novice, je l'assumais entièrement. Mais je ne reniais pas le plaisir et la fascination avec lesquelles j'avais écouté Angélique, avec lesquelles je l'avais découverte, en un sens. Je comprenais qu'on se jette corps et âme dans la voie que l'on s'était choisie. Mais si cela revenait à se fermer tous les autres horizons possibles... A ne considérer qu'une partie de la question, et sous un seul angle, en un sens... Quelle immense fraction du monde les religieuses devaient -elles ainsi ignorer sans s'en rendre compte... J'en aurais presque eu pitié d'elle.

J'avais tenté ce débat avec la mère supérieure, le soir une fois les autres novices couchées. Je lui avais dit qu'Angélique avait peut-être tout simplement choisi une voie différente de la nôtre, et que la forcer dans les ordres n'y changeraient absolument rien. Après m'avoir une nouvelle fois regardée comme si j'avais été contaminée par la peste, voici ce qu'elle m'avait répondu :

' Il n'y a aucune opinion qui ne puisse être brisée avec du temps et de la patience, soeur Théodora. Surtout quand il s'agit d'un avis hérétique inspiré par le démon, sur une personne de mauvaise nature. '

Ces paroles, plus que toutes les autres, j'ignorais encore pourquoi et ne le saurais sans doute jamais, soulevèrent en moi quelque chose qu'Angélique n'avait fait que déterrer. Mon esprit les rejetait en bloc, avec un dégoût et une ferveur tels que je ne m'en étais encore jamais connus, c'était tellement étranger à tout ce en quoi j'avais toujours voulu croire, c'était tellement étranger à ma foi ! Je compris ce soir-là que je n'étais pas entrée au couvent pour entendre ce genre de discours, encore moins pour les suivre. C'est pourquoi je me retirai au dortoir, ce dimanche-là, en proie à la plus grande introspection de ma vie.

XXX

Je m'éveillai le lendemain sur les mêmes pensées que j'avais laissées la veille. Angélique, avec sa clairvoyance effrayante, le remarqua aussitôt et trouva le moyen de m'entretenir dès que nous fûmes seules devant le métier à tisser.

- J'ai essayé de faire entendre raison à la mère supérieure. A propos de ce que vous m'avez dit sur vos convictions.
- Théodora je regrette de te le dire, mais cette fois tu as vraiment perdu l'esprit.
- Je voulais vous aider... Je ne sais pas ce que la mère supérieure attend de votre séjour ici, pas plus que l'empereur. Combien de temps ils ont l'intention de vous enfermer ici, qu'est-ce qu'il faut que vous fassiez pour en sortir... Je sais très bien que vous ne vous conformerez à aucune de leur condition. Têtue comme vous êtes.
- Je prends ça pour un compliment.

Théodora tourna vers elle un regard on ne peut plus sérieux :

- Je vous assure, par moments, votre entêtement confine à la folie.
- A la foi.

Ces paroles bloquèrent ma répartie dans ma poitrine.

- Les premiers chrétiens faisaient preuve du même entêtement, il me semble, lorsqu'on leur demandait de renier leur foi dans l'arène.
- Ce ne sont pas des propos que vous devriez tenir ici, je vous assure...
- Je ne suis plus à ça près il me semble. Et reconnais que j'ai raison. Les soeurs et moi, nous ne sommes pas si différentes.

Mue par une pensée soudaine, je pris sa main entre la mienne :

- Moi j'en suis convaincue depuis longtemps, et vous le savez. Je n'ai plus peur de vous l'avouer Angélique. Je respecte votre point de vue, mais c'est loin d'être le cas des autres personnes qui vivent ici. Il m'arrive même de penser... Que je



me sens bien plus proche de votre croyance que des leurs. Il y a tellement d'incertitudes, tellement de choses inconnues qui nous font peur... Vous m'avez ouvert les yeux à présent, et je vois... Je vois que certains aspects de ce que l'on croit ne sont là...que pour nous rassurer. Nous apporter des réponses. Ça part d'une très bonne intention mais...je commence à croire que toute foi mise à part, personne ne peut avoir la prétention d'affirmer quoi que ce soit. Vous avez la même croyance que la nôtre, quand on y réfléchit. Vous avez débarrassé notre foi de tout ce qui est incertain pour ne garder que ce dont vous pouvez être absolument sûre : la merveilleuse puissance de la vie, de tout ce qui fait notre existence... Il faut une telle force en vous pour accepter de ne vous contenter que de cela. Une grande majorité d'entre nous n'est pas prête à se voir entourer de si peu de certitudes. Vous êtes franche avec vous-même, et ouverte aux autres, c'est ce que j'apprécie en vous. Je ne crois plus à la moindre superstition. Je veux vous aider, même si j'ignore ce que vous recherchez.

- Est-ce que tu te rends compte de la portée de tes paroles, Théodora ?

Je gardai le silence quelques instants. Je repensai à ce que je venais de dire, j'avais plus ou moins revendiqué les convictions d'Angélique... Et je n'éprouvais rien d'autre qu'un étrange sentiment de libération. J'étais terrifiée par le changement qui s'opérait en moi, poussée en avant par la révolte que m'inspirait la mère supérieure, et en même temps, j'étais heureuse...de toucher l'esprit d'Angélique plus que je ne l'avais encore jamais fait.

J'avais toujours pensé que sa philosophie devait être un monde de solitude acceptée. Je me rendais compte aujourd'hui qu'en fait, elle était plus proche de moi que jamais, que j'étais beaucoup moins seule que depuis ces dix-huit derniers mois, depuis que j'avais quitté le village après la mort de mon frère...

C'est pourquoi j'eus la force de lui répondre sans hésitation :

- Oui j'ai conscience de ce que je viens de dire, et je l'accepte. Je ne saisis pas encore toute la portée de ce que ça implique, mais...

Le sourire qui s'esquissa sur son visage m'interrompit. Elle avait l'air profondément heureuse, sereine et sincère, ce qui me fit réaliser l'extrême solitude dans laquelle elle avait dû évoluer, elle aussi. J'étais sans doute sa première pèlerine convertie. Je regardai soudain autour de moi, vis l'environnement qui m'entourait, et je fus prise d'une terreur panique :

- Qu'allons-nous faire maintenant, Angélique ?

Elle serra ma main dans la sienne :

- C'est l'étape la plus difficile, Théodora. Reconnaître que tu as le monde devant toi, et pour l'instant tu ne sais pas quoi en faire. Je comprends, je sais ce que ça fait. L'avenir que tu t'étais imaginé, bien confortablement isolée du reste du monde pour le reste de ta vie, sans avoir rien d'autre à te soucier, tout cela est en train de s'écrouler. Il va falloir que tu retrouves tes rêves, Théodora. Et je suis contente si je suis celle qui peut t'y amener.

- Je n'ai nulle part où aller. Toute ma famille est morte de l'épidémie il y a deux ans, je ne peux pas retourner au village parce qu'il dépend du couvent, et...

- Calme-toi.

Angélique posa sur moi son regard si clair, si sûr. Plus que n'importe quoi d'autre à cet instant, j'aurais voulu posséder cette force.

- Tu es quelqu'un de bien, Théodora. Je ne peux pas te dire que tu ne seras pas seule. La vérité, c'est qu'on est seul la plupart de sa vie. Mais il y a plus de force en toi que tu ne l'imagines. La preuve, tu as su te remettre en question, toi seule au milieu de toutes les autres. C'est déjà une marque de courage, tu ne t'en rends même pas compte. Si tu le décides, tu peux construire une vie à ton image. C'est pour ça qu'elle t'a été donnée, pour que tu la façones de la meilleure manière possible. J'ai confiance en toi.

- Mais alors je fais quoi ? J'annonce à la mère supérieure que je veux partir ? Je ne peux pas vous laisser seule ici.

- Ne t'occupe pas des causes perdues.

- Vous n'avez pas le droit de vous considérer comme une cause perdue, après tout ce que vous venez de me dire.

Angélique me regarda droit dans les yeux, et je sus que ce qu'elle dirait serait irrévocable :

- Je n'épouserai pas Dacre. Même si on me conduit de force devant le prêtre, je dirai non. Si jamais on considère malgré tout le mariage comme valide, je chercherai à m'enfuir de toutes les façons possibles. Pour l'instant on me laisse ici, où je suis relativement en paix. Je n'ai aucune raison de m'enfuir. Toi non plus, tu ne devrais pas t'enfuir. Si tu pars fais-le la tête haute. Assume ton choix.

- Je ne vous laisserai pas ici.

Je tachai de mettre dans ma voix autant d'assurance qu'il y en avait dans la sienne. Elle se recula un instant sur sa chaise sans dire un mot, le regard perdu dans le vide. Lorsqu'elle fixa de nouveau son attention sur moi, ce fut pour un sujet bien différent :

- J'ai envie de prendre l'air. Pas toi ?

XXX



Nous sortîmes dans le petit parc du couvent, confiné entre quatre murs. Je ne fus qu'à demi-surprise de la voir se diriger vers le grand if qui dissimulait la brèche du mur : quand elle avait dit ' prendre l'air ', c'était au sens large.

Je n'éprouvais pas les mêmes réticences que la dernière fois. Je n'avais plus le sentiment de trahir un ordre auquel je n'appartenais déjà plus. Angélique ne prit pas le chemin du village, elle longea la muraille jusqu'à descendre par le petit chemin de forêt qui menait au torrent. Nous étions juste en-dessous du couvent. C'était sans doute par là que j'étais passée lors de ma crise de somnambulisme, les premières heures de son arrivée.

Angélique s'assit sur un rocher humide, en équilibre au-dessus du cours d'eau déchaîné. Le bruit était assourdissant et d'une extraordinaire tranquillité. Elle me fit signe de la rejoindre, sans un mot. Je ne mis pas longtemps à comprendre les raisons de cette promenade. Angélique regardait autour d'elle avec une profonde admiration pour chaque chose. On aurait dit que rien ne pouvait limiter son émerveillement, elle était... Une telle incarnation de compréhension, d'optimisme et de foi en l'existence. Je ressentis un sentiment nouveau : l'envie d'être comme elle.

Je comprenais à présent mon passé sous un angle différent : je m'étais jetée dans la foi par crainte, douleur et désespoir, pour le désir d'abandonner ma vie à quelque chose de supérieur, pour que plus rien ne dépende de ma décision. C'était là de mauvaises raisons. Je ne doutais pas qu'il existait en ce monde de véritables femmes d'églises, qui portaient dans leur foi quelque chose de plus pur et de bien plus profond. En comparaison, mon engagement ressemblait presque à un déshonneur.

Angélique me sourit comme si elle comprenait mes réflexions, ce qui était sans doute le cas. Elle avait su lire ce qu'il y avait en moi bien avant que je ne le réalise moi-même. Mais elle m'offrait bien plus, un cadeau dont elle n'estimait sans doute pas la valeur. J'avais un nouveau but dans l'existence : me montrer aussi forte qu'elle, aussi résolue et accomplie qu'elle, me montrer digne d'elle. Quel nom donner à cette nouvelle foi qui m'habitait... La foi des réprouvés ?

J'entendis les craquements de la forêt s'agiter derrière moi. Le temps de me retourner, je croisai le regard incisif de la mère supérieure posé sur nous, et tout mon rêve s'écroula.



Chapitre 14

S'il y a encore des gens qui suivent cette fiction ^, je sais que la suite peut être longue. Mais d'une manière ou d'une autre je finis toujours ce que je commence =)

En l'occurrence, la Foi des Réprouvés arrive bientôt à son terme, alors je vais essayer d'y mettre un petit coup de collier.

N'hésitez pas à me laisser votre avis, c'est toujours infiniment plaisant, enrichissant et constructif.

Bonne lecture !

Nat'

- Soeur Théodora, descendez de ce rocher, tout de suite.

Je ne sentais plus le froid sur mon corps. Je ne sentais plus que le froid de la mère supérieure, ce froid corrosif qui la consumait entièrement. Elle n'était pas venue seule. Quelqu'un avait dû nous voir, Angélique et moi, traverser le mur. Ce quelqu'un derrière la mère supérieure, c'était soeur Constance.

- Va chercher les autres, lui ordonna notre Mère. Dépêche-toi. Et vous, la catin de Babylone, vous ne faites plus un geste.

La violence de l'insulte décupla ma stupeur si c'était possible. Angélique se tenait derrière moi, et je n'avais pas besoin de me retourner pour savoir qu'elle rassemblait sa dignité pour s'en faire une armure, un masque de dédain et d'orgueil.

Les secondes s'écoulèrent dans le silence le plus écrasant, et je me tenais là, prise entre deux tempêtes, désireuse de soutenir l'une sans savoir comment échapper à l'autre. Les soeurs arrivèrent et brisèrent notre Purgatoire, cette petite éternité où toutes les trois, nous avions eu le temps de mesurer la pesanteur de l'instant. Nous ne sortirions pas indemnes de tout ceci. Je le savais. Quelque chose en moi se sentait écartelé, cisailé par une ligne que j'avais franchie sans m'en rendre compte, une épée qui me transperçait sans espoir de retour.

Nous étions sorties de l'enceinte du couvent. Quelle punition Angélique allait-elle devoir supporter pour cela ? Je ne m'inquiétais pas de mon propre sort, et cela ne m'étonnait même pas. Je réalisais à mesure que les soeurs se massaient autour de nous, que j'aurais volontiers enduré tous les châtiments promis, si cela pouvait l'épargner elle. Je me connaissais une force dont je craignais de la voir dépourvue. En un sens, ma vie m'avait entraînée à souffrir, à résister, à survivre, elle m'avait doté d'un corps capable de survivre à l'épidémie. Angélique, elle, associait une force d'esprit à une fragilité de corps. Elle ne supporterait pas de nouveaux sévices. Et c'était cette certitude, terrible, qui me faisait me dresser entre elle et ses ennemies :

- C'est de ma faute, ma Mère. C'est moi qui connaissais le passage à travers le mur.

- Silence.

Le ton de sa voix... J'y discernai un sentiment inconnu. Quelque chose de caché, de malsain, un mal qui ne m'avait encore jamais atteinte, un péché dont je connaissais le nom sans qu'on me l'ait appris, ni même murmuré. La perversion. Il y avait de l'anticipation dans sa voix. Le plaisir de la faire souffrir.

- Cette femme, dit la mère supérieure en pointant du doigt Angélique, est la proie du démon !

Les regards luisants de peur acquiescèrent dans un silence de messe. Je ne reconnaissais plus les soeurs que j'avais cru adopter. Elle était là, l'assemblée de démons, au bord de basculer dans l'abyme, de trahir tous les serments, de souiller leur foi, leur humanité et leur âme, pour toujours. Elles ne se rendaient compte de rien. La folie s'était emparée d'elles :

- Sa bouche déverse des abominations ! Son cœur est lourd des meurtres qu'elle brûle de commettre, ses mains sales du sang qu'elle rêve de verser, c'est le démon qui voit à travers ses yeux, et son corps est souillé !

Cette dernière accusation, plus que les autres, la mère supérieure l'avait crachée. Un frisson d'hystérie naquit parmi les soeurs. Cela n'augurait rien de bon. L'incendie se propageait. La panique, la haine, la soif de sang. Comme lorsque mon village mourait de faim, de froid et de tuberculose, comme lorsque les rats eux-mêmes avaient déserté les rues, comme lorsque les morts avaient nourri la chair des vivants...

Angélique avait vu le monde, moi j'avais vu l'Enfer. Je savais qu'une foule unie dans la terreur était impossible à stopper. Les soeurs alliaient le fanatisme à la terreur. Il n'était plus question de foi, d'opinions ou d'opposition. Dieu n'était pas avec nous dans cette forêt. Il ne porterait pas son regard sur la déchéance de ses sujets. Il ne sauverait pas Angélique, lumineuse et si sage, trop sage pour lui remettre sa vie. Mais le démon, lui, devait aviver sa flamme en



chacune des soeurs, et se délecter.

Angélique ne dit rien pour sa défense. Elle porta ses mains à ses cheveux et défit ses tresses, une par une. Les mèches se déroulaient en boucles cuivrées, provoquant de rousseur, lourdes et aveuglantes. L'assistance demeurait suspendue à ses moindres gestes. Lorsqu'elle eut terminé, elle secoua la tête, et ses cheveux sauvages tombèrent en cascade autour de son visage. Elle était comme au jour de son arrivée : indomptable, magnifique, ensorcelante.

- La catin de Babylone, dit-elle, et ses lèvres trouvaient le moyen de changer l'obscène en orgueil.

- Saisissez-vous d'elle.

Une dizaine de soeurs répondirent à l'appel. Je me jetai au-devant de la mère supérieure et l'agrippai sans plus craindre son regard :

- Qu'est-ce que vous allez lui faire ?

- La purifier.

- C'est à moi d'être punie. Votre rôle, c'est de la sauver ! Vous devez l'aider !

- Je m'y emploie, ma petite ! C'est toi qui a perdu de vue le droit chemin. Elle t'a aveuglée, alors retourne-toi et regarde !

Angélique avait reculé jusqu'à l'extrémité du rocher. Les eaux du torrent grondaient sous ses pieds. Au milieu de la mêlée qui se pressait autour d'elle, elle m'adressa un regard. Elle arborait un sourire satisfait qui me terrorisa. Pas de peur dans ses yeux, pas de haine, pas de rancune, rien que ce sourire que l'on a en abordant une issue que l'on connaissait déjà. Elle ne sauterait pas. J'ignorais comment je le savais, mais elle ne sauterait pas. Ce ne serait pas une fin digne d'elle, pas assez grandiose pour elle. Une fin vide de sens ne pouvait conclure une vie pleine de sens. Non, ce sourire, c'était pour les soeurs qui agrippèrent ses vêtements, ses mains et ses jambes, et qui la traînèrent devant la mère supérieure.

Elle ne se laissa pas faire, elle les força à se battre, à ruer, hurler, déchirer, saigner, elle révéla leur vraie nature sous leurs yeux en furie, mais je fus la seule à le voir. La dernière étincelle de conscience dans une humanité assassinée. Je compris que par son sourire, elle savait que les soeurs la traiteraient ainsi. Elle l'avait su à la seconde où elle était entrée au couvent, elle avait même tout fait pour le provoquer.

- Angélique de Bretagne. A défaut d'un exorcisme, Dieu n'a créé que deux moyens en ce monde pour vous purifier.

Tous deux passent par la douleur. Mais si le feu demeure le meilleur moyen d'éclairer votre âme...il ne vous laissera pas en vie.

Mes pensées tournaient à une vitesse folle tandis que j'envisageais la deuxième option :

- Jetez-là dans le torrent et attachez-là au rocher.

Angélique disparut dans une marée de prières et de voiles. La mère supérieure avait entamé un chant contre le démon, repris en écho par mes soeurs, sous le regard sentencieux des arbres, des montagnes et du temps.

- Elle va mourir si vous la laissez dans l'eau ! C'est l'hiver, il fait trop froid ! Ses blessures ne sont pas guéries, elle est trop faible !

- Silence ! Combien de fois devrai-je te le répéter ? Le démon BRÛLE en elle ! Il faut l'en défaire ! L'eau et le mal la laveront de tous ses péchés.

- Et vous l'enverrez tout droit à la mort !

Sur la rive du torrent, les soeurs reculèrent. Angélique était plongée à mi-corps dans l'eau glaciale. Sa peau pâle était devenue plus cadavérique que de l'os. J'ignorais qui avait apporté des cordes, mais on l'avait attachée au rocher où elle se tenait quelques minutes plus tôt, si fière et si forte. Elle n'avait rien perdu de sa force. Mais le froid faisait déjà trembler son corps, le sang désertait ses lèvres si rouges, sa poitrine se soulevait de halètements erratiques. Pour avoir moi-même vécu le froid, je savais que chaque seconde enflammait son épiderme d'une brûlure acide et pénétrante, jusqu'à révéler la moindre parcelle de ses os. Le froid tuait, le froid brûlait, mais surtout, le froid faisait mal, comme jamais mon corps ne l'aurait cru possible. Il brisait les défenses et laissait le champ libre à d'autres ennemis.

Angélique demeura une demi-heure dans l'eau, le temps pour la mère supérieure de célébrer une messe noire dont je fus l'invitée d'honneur. Je regardais, pas pour elles, pas parce qu'on m'y avait obligée, mais pour Angélique. Je la fixais sans quasiment battre des cils pour lui transmettre mon courage - si faible soit-il comparé au sien. Elle était mon amie. C'était mon amie que l'on torturait. Comment les soeurs pouvaient-elles voir le Diable là où j'avais vu la beauté ? La beauté du corps et la beauté de l'âme. La bonté comme Dieu aurait voulu que nous la transmettions.

Longtemps après ce terrible rituel, je me demandais encore pourquoi la mère supérieure l'avait punie elle, et pas moi. Je comprendrais un jour qu'elle tirait plus de plaisir à la faire souffrir sous mes yeux, en me laissant sur la rive intacte, en nous séparant Angélique et moi, affligées de deux sorts différents. Peut-être espérait-elle ainsi briser le lien qui nous unissait. Mais nous étions allées trop loin elle et moi pour ne pas nous marquer.

Comme pour accentuer son sadisme, la mère supérieure congédia les soeurs, et c'est à moi que revint la charge de libérer Angélique, de la sécher, de prendre soin d'elle. Le froid avait tellement tétanisé ses muscles qu'elle ne pouvait plus marcher, incapable de parler, privée de souffle et de voix. Je la portais sur mon dos le long du sentier qui revenait



au couvent, comme un chemin de croix. Pour tenir, je me promettais en moi-même de tout faire pour qu'elle se sente mieux, pour qu'elle ne risque plus rien, pour que jamais pareil supplice ne se reproduise.

Arrivée dans le dortoir, déserté comme par miracle, je ravivai le feu et lui retirai ses vêtements aussi vite que je le pouvais. L'hiver avait déjà gelé le tissu sur sa peau. Je l'enveloppai dans mes couvertures, plusieurs couvertures, je frottai ses cheveux, et surtout, j'exposai ses jambes à la chaleur du foyer. Je préservai ses pieds du moindre contact en attendant que la circulation s'y rétablisse, et je marmonnais au cas où elle m'entendrait :

- J'ai bien l'intention de vous renvoyer chez vous avec vos dix orteils...

Même avec un mental comme le sien, elle était en état de choc. Elle ne réagissait pas à ce que je pouvais dire ou faire, elle avait toujours cette esquisse de sourire qui me faisait peur, et elle attendait. Quoi exactement, je n'aurais su le dire.

Lorsque les tremblements libérèrent son corps, je pris le risque de la laisser seule pour lui apporter de la soupe, des herbes infusées dans de l'eau brûlante, tout ce qui pourrait la réchauffer et renforcer ses défenses. Le bouillon déverrouilla sa gorge, et elle me remercia. Il y avait de l'acceptation dans sa voix, une émotion que je n'aimais pas. Je l'aidais à passer sa chemise de nuit, auscultait les striures de son dos qui ne s'étaient pas rouvertes, mais qui portaient un cerne de marbrures rouges. Je ne savais pas comment l'interpréter. Ce n'est que lorsque je l'allongeai dans son lit que l'angoisse me saisit. Blottie sous ses couvertures, repliée sur elle-même comme si elle avait voulu disparaître, Angélique toussait.



Chapitre 15

L'expérience m'avait appris à reconnaître les signes, bien avant le stade fatidique. Cela ne changeait rien. Je ne me rappelais que trop bien le prix d'une telle expérience. Etre la seule debout parmi les mourants, à prendre soin d'eux parce que c'était la seule chose qui me restait, en priant pour ne pas être atteinte, moi aussi. Avoir sous les yeux, jour après jour, les détails de ce qui m'attendrait si jamais mes défenses laissaient entrevoir une faille.

Le soir, Angélique toussait, au matin elle ne pouvait plus respirer. L'exposition brutale au froid avait anéanti toutes les forces en elle qui auraient pu combattre le mal. Je savais ce qu'il fallait faire, je connaissais les étapes. Cela n'empêchait pas mon coeur de se glacer d'effroi. Parce que je ne pensais pas revivre une telle horreur un jour. Parce que je savais que la toux s'était changée en torture, que bientôt la torture deviendrait étouffement, puis la fièvre viendrait, elle frapperait pendant la nuit, et il n'y aurait plus rien à faire. Tout dépendait d'Angélique, mais Angélique demeurait étendue dans son lit, sans lutter pour respirer, sans céder à la panique que provoquait généralement la privation d'air. En un sens, cela valait mieux. Rester calme lui permettrait de mieux respirer, plus longtemps. Mais cette attitude lui ressemblait si peu que je m'en défiais.

Aucune des soeurs ne se préoccupa de moi pendant cette journée interminable. Même la mère supérieure ne m'adressa pas la parole. Savait-on qu'Angélique était malade ? Sans aucun doute. On me laissa aller et venir dans le jardin, les cuisines, récolter tout ce dont j'avais besoin. Les soeurs entretenaient un potager médicinal, essentiellement pour les gens du village. J'y cueillis de l'eucalyptus, que j'appliquais en baume sur la poitrine d'Angélique. Je préparais ensuite des infusions de menthe poivrée, de thym, de sureau noir et de gingembre, toute substance qui pourrait délivrer ses poumons. Je savais que cela ne marcherait pas en un jour, et que la fièvre viendrait, quoi que je fasse. L'essentiel était qu'elle y survive. Pour y survivre, il fallait qu'elle respire.

Angélique parla peu lors de mes traitements incessants, ce qui m'inquiétait peut-être encore plus. Depuis que je l'avais libérée du froid, elle semblait figée dans une sorte d'attente. Elle avait dormi jusqu'à ce que la toux devienne intolérable. Depuis elle fixait le jour par la fenêtre, elle me remerciait et se laissait faire. Le Soleil brillait haut et clair, une magnifique journée d'hiver. J'entretenais le feu pour que pas une goutte d'humidité ne pénétre dans la pièce.

Le soir venu, j'ajustai ses oreillers pour lui permettre de dormir sans trop s'allonger. Je ne comprenais pas pourquoi le mal se manifestait de telle manière, pourquoi certaines choses le favorisaient quand d'autres l'amenuisaient, mais je savais que la nuit était fatale, trop souvent, et que s'étendre revenait à suffoquer. Tout ce que je savais, en fin de compte, je l'avais appris en observant ceux qui mouraient et ceux qui triomphaient. J'avais perdu bien plus d'âmes que je n'en avais sauvées. J'avais perdu mon frère. Je ne pouvais pas perdre Angélique. C'était un combat pour elle, aussi bien que pour moi.

Je me préparais pour une très longue nuit, une veillée avec la mort, les ombres des flammes autour de nous, attendant de voir laquelle de nous deux baisserait la garde en premier. La fièvre avait commencé à monter pendant l'heure du dîner. Je stoppai les infusions, je sortis remplir des seaux de neige et de glace, et je combattis le mal avec ce qui l'avait engendré : le froid.

Angélique se mit à haleter, serrant les poings sur sa souffrance, tandis que je disposais des linges remplis de neige sur son front, ses bras et ses jambes. Il ne fallait pas laisser la fièvre monter. Chaque degré pour elle était un pouce de terrain de gagné. A la sueur et au tremblement du mal, s'ajoutèrent les tremblements du froid. Je m'étais jurée de ne plus lui faire revivre un tel calvaire, et voilà que je la torturais moi aussi. Je la torturais pour la sauver.

- Vous devez vous battre, Angélique ! Vous devez rester éveillée aussi longtemps que vous le pourrez. Une fois cette nuit passée, vos chances seront bien meilleures, faites-moi confiance. Ce démon-là, je le connais, on peut le vaincre. Mais tout ce que je fais ne servira à rien si vous ne vous accrochez pas.

Angélique me regarda et je sus que lentement, au fond de ses yeux, le délire allait bientôt s'emparer d'elle :

- Tu es tellement bienveillante, Théodora. Tu te demandes encore pourquoi les soeurs te rejettent ?

Sa question piqua ma curiosité, une curiosité coupable en un moment pareil.

- C'est parce que tu crois en ton serment. Pas elles. Tu crois en ce que tu as juré, tu veux tenir ta parole, tu veux aider les autres, peu importe ce qu'ils sont ou ce qu'ils ont fait, peu importe ce qu'ils t'inspirent, ce que tu ressens pour eux, même s'ils te dégoûtent ou s'ils te font peur. Tu veux faire le bien. Pas elles. Voilà pourquoi elles te détestent. Tu es un rappel permanent de ce qu'elles ne seront jamais. Tu représentes leur imperfection, leur parjure, leur échec.

Des paroles si dures, ce regard si dur. L'Angélique que j'avais connue était toujours là. Les soeurs ne l'avaient pas éteinte. Alors pourquoi restait-elle si...passive ?

- Je vais vous sortir de là, lui dis-je en lui prenant la main, couverte de sueur. Ça va être dur, mais vous vous êtes déjà battue contre tellement de choses, vous pouvez leur triompher encore. Il n'y a pas de meilleur moyen de leur résister



que de leur survivre.

Elle m'adressa un sourire fatigué, ce sourire qui savait déjà tout :

- Je suis désolée de ne pas m'être confiée à toi. Je suis désolée que tu doives vivre ça aujourd'hui.
- Que voulez-vous dire ?

Elle regarda autour d'elle, les pierres du couvent, puis elle dit :

- Elles ne me laisseront pas sortir d'ici vivantes, Théodora.
- Bien sûr que si !

Une telle perspective m'horrifiait :

- Vous nous avez été envoyée pour corriger votre conduite. Elles doivent vous renvoyer à l'empereur pour que vous épousiez le prince Dacre. Je ne sais pas combien de temps vous êtes supposée rester ici, mais vous repartirez.
- Non. Je ne quitterai pas ce couvent vivante. J'y veillerai.

Le regard qu'elle leva sur moi, plus que ses paroles, bloqua ma respiration dans ma gorge :

- Vous ne pouvez pas vous suicider ! Ce n'est pas vous !
- Qui parle de se suicider ? Regarde-moi. Elles m'ont tuée.
- Vous pouvez survivre, si vous vous battez !
- Pourquoi ? Rester je ne sais combien de mois de plus ici, à subir toutes les folies de votre sadique de mère supérieure ? Pour ensuite retourner à Constantinople, épouser un homme que je n'aime pas, dans une foi que je refuse, pour mener une vie dont je ne veux pas ?

Je tombais de Charybde en Scylla à chacune de ses assertions. Je réalisai, une fois de plus, que je ne l'avais pas comprise. Il n'y avait pas de désespoir dans sa voix, pourtant je n'avais jamais vu un désespoir aussi grand, une angoisse qui m'assaillit à l'idée de la sentir me glisser entre les doigts, de ne pas pouvoir la sauver :

- Après tout ce que vous m'avez dit sur la vie, vos croyances ! Comment pouvez-vous ne plus vouloir vivre ? Vous parmi toutes les personnes que j'ai rencontrées !
- Je te l'ai déjà dit, Théodora. Je suis prisonnière. Tu es née sans rien mais ta vie t'appartient. Tu es plus libre que je ne le serai jamais. J'ai beau regarder dans toutes les directions, il n'y a rien pour moi là dehors.
- Ce n'est pas une raison pour vouloir mourir ! Si seulement vous pouviez faire...des concessions !
- Des concessions, ça revient à se trahir.
- Vous ferez une excellente souveraine ! Vous avez un devoir envers ces gens !
- Je n'ai jamais rien demandé. Je n'ai de devoir envers personne.
- Peut-être, mais...

J'avais beau chercher des arguments, même ceux auxquels je ne croyais pas, je ne pouvais m'empêcher de ressentir l'impasse dans laquelle elle se trouvait. Elle ne pouvait pas s'enfuir au fin fond de nulle part, là où personne ne la retrouverait.

- Le premier soir où je suis arrivée ici, je t'ai dit... Je vous ai dit à toutes... que je détruirais ce couvent de fond en comble.

Elle pressa ma main dans la sienne avec le peu de forces qu'il lui restait, et j'y discernai cette fois un avertissement :

- C'est ce qui va se passer. L'empereur ne mettra pas longtemps à apprendre que les soeurs du couvent de Deoghar m'ont maltraitée jusqu'à ce que j'en meure. Que crois-tu qu'il se passera ensuite ?

Cette fois la panique devint terreur pure :

- Pourquoi me dites-vous cela ?
- Parce que c'est à moi de te sauver. Ecoute. Je suis une cause perdue. Je suis arrivée ici sans avoir la moindre intention d'en repartir. Je me suis battue pour mes principes en sachant ce qui arriverait, en sachant quel serait le prix à payer. J'étais prête à le payer. Le meilleur moyen de leur résister, ce n'est pas de leur survivre. C'est de les forcer à me tuer. Et de les entraîner tous avec moi.

La portée de ses révélations submergea ma pensée :

- Vous vouliez qu'elles vous maltraitent !

Des larmes brûlantes me suffoquèrent à mon tour :

- Vous vouliez que tout cela se produise ! Depuis le début vous avez attendu cet instant !
- Voilà pourquoi je suis désolée. Je t'aime, je ne pensais pas trouver une alliée en ces murs, mais tu as été meilleure pour moi que toutes les personnes que j'ai rencontrées dans ma vie. Quand l'empereur enverra des hommes brûler cet endroit, et il le fera... Il faudra que tu sois loin d'ici. Pars, va faire ta vie, va voir le monde, tu le mérites. Le monde mérite une personne comme toi.



- Il mérite une personne comme vous ! Il y a forcément une autre solution, vous ne pouvez pas vous laisser mourir !

L'orgueil n'avait jamais été mon pêché, mais aujourd'hui je décidai d'en user :

- Vous dites que vous êtes heureuse d'avoir rencontré une personne telle que moi. Cela n'est-il pas censé vous redonner espoir ? Vous ne voulez donc pas vivre pour les gens qui vous aiment et que vous aimez ? Vous devez vous accrocher ! Ensemble on peut trouver un moyen !

Angélique retira sa main de la mienne, et même si elle tremblait, elle effectua ce tour dont je n'avais jamais été capable. La petite bague qu'elle avait récupérée dans sa cellule réapparut entre ses doigts.

- Achab et Jézabel..., murmura-t-elle.

Pourquoi reparlait-elle de ça maintenant ?

- La mère supérieure ne t'a pas vraiment dit pourquoi j'avais été envoyée ici. Pourquoi elle a mis un point d'honneur à me traiter de Jézabel, la femme la plus décriée de la Bible, ou de catin de Babylone.

Je ne comprenais pas où elle voulait en venir, et visiblement, elle cherchait ses mots. La glace fondait au contact de sa peau brûlante.

- Je ne suis pas...pure, Théodora. Au sens où ta religion l'entend, au sens où je devrais l'être pour épouser le futur empereur du plus grand territoire chrétien que le monde ait connu.

Elle fit tourner la bague entre ses doigts :

- J'ai aimé un garçon, il était à peine plus jeune que toi. Il nous a accompagnés mon père, mes frères et moi, de Bretagne jusqu'à Constantinople. Je le connaissais depuis l'enfance, je l'ai aimé, il a été la seule chose que j'ai jamais désirée, et lorsque l'empereur l'a su, il l'a tué devant moi.

Elle parlait en peu de mots, peu d'émotions, mais elle n'osait pas me regarder. Avait-elle peur que je l'abandonne maintenant ? Alors que je comprenais enfin, je comprenais tout, la raison de ses actes, et cela me désespérait autant que se creusait un peu plus ma pitié pour elle. Car même si je ne l'avais jamais vécu, je savais ce que l'amour pouvait faire. Angélique avait connu un amour si fort qu'on ne le rencontre qu'une fois dans une vie. C'était un don, mais peut-être le plus terrible de tous, car je savais à présent qu'elle ne se battrait pas pour revenir. Elle pleurait, comme le soir où je l'avais surprise à parler à un mort.

- Vous ne devriez pas pleurer, ça va faire monter la fièvre...

- Voilà pourquoi je ne peux pas épouser Dacre ! dit-elle en retenant ma main. Voilà pourquoi j'ai promis qu'ils ne m'auraient jamais, et que je les détruirais tous à leur propre jeu ! Je vais mourir par leur faute, libre...et indomptable.

- C'est vous qui perdez dans l'histoire, je murmurai doucement. Personne ne devrait avoir à mourir pour ses idéaux.

La fièvre était là désormais, elle la consumait.

- J'étais morte avant même de mettre les pieds dans ce couvent.

La résolution se cristallisa dans mon esprit, s'imprima dans mes chairs jusqu'à ce que je me lève de son chevet :

- Je ne vous laisserai pas mourir ! Je vais prendre soin de vous, et si vous ne voulez pas le faire, je me battrai pour vous ! Et lorsque vous irez mieux, lorsque vous serez en mesure d'en parler, nous trouverons une solution ensemble.

Je retirai les linges de sa peau et partis chercher plus de glace. Mais en franchissant la porte, son sourire résigné ne me quitta pas.



Chapitre 16

Fin de cette histoire dans laquelle j'ai fait passer beaucoup de mes convictions personnelles. J'espère que quelles que soient vos croyances, que je respecte, cette histoire vous aura plu et ému.

Bonne lecture,

Nat'

Au terme de quatre jours et quatre nuits interminables, Angélique prononça ses derniers mots. Elle m'appela à son chevet, saisit ma main dans la sienne. La pression de ses doigts était si faible que je la sentis à peine. Elle était squelettique. Sa peau décolorée l'entraînait déjà sous le suaire des défunts. Ses cheveux avaient perdu de leur lustre, ses lèvres se gerçaient sous la chaleur de la fièvre, son souffle résonnait, rauque, vaincu par le mal. Malgré cela, la vie demeurait lucide au fond de ses yeux. Je devinaï qu'elle avait économisé ses efforts pendant des heures entières pour m'offrir ce semblant de lucidité.

- Théodora, me dit-elle.

Sa voix était sèche comme de l'os.

- Je sais que je t'ai déçue. Tu as raison. J'aurais pu...faire des concessions. J'aurais pu avoir une belle vie. Une grande vie. Chacun a ses défauts je suppose. Il fallait bien m'en trouver un. J'ai toujours été égoïste. J'ai toujours voulu vivre pour moi. Je n'en ai jamais rien eu à faire de ce qu'on attendait de moi. De mon prétendu devoir, de mes responsabilités. La seule chose que j'aie jamais désirée, on me l'a prise. Je suis toute seule désormais. La vérité, c'est qu'on est seuls presque toute sa vie, Théodora. Et ma vie, je ne veux pas la leur donner.

Ses propos s'égarèrent, je la sentais lutter pour garder le contrôle de son esprit, fixé dans l'instant présent :

- N'aie pas peur pour moi. J'ai connu des éclats de fulgurance incroyables. Je n'aurais pas pu vivre cette existence plus pleinement. Je ne regrette rien. Et surtout, je ne regrette de t'avoir rencontrée. Ma mort te semblera peut-être un gâchis, mais au moins je saurai qu'elle n'aura pas été vaine.

- Que vous voulez dire ?

Elle me fixa de ses yeux de feu, tandis que ma gorge se nouait :

- Mon esprit survit à travers toi, murmura-t-elle. Mes idées, passées au prisme de ta tolérance... De ton courage. S'il te plaît, ne laisse pas tout cela disparaître. Ne meurs pas entre ces murs.

Comme si elle reprenait ses esprits, elle ajouta :

- La mère supérieure a confisqué mes bijoux. Je te les donne. Excepté celui-ci.

Elle sortit la bague entre ses doigts.

- Arrange-toi pour que je l'aie avec moi. S'il te plaît.

Emue jusqu'aux larmes, je fus incapable de répondre.

- Théodora...

Alors, avec mon nom sur les lèvres, l'âme la plus sage et la plus incroyable que j'avais rencontrée mourut.

Je restais pétrifiée dans un instant d'effroi. Je contemplai le corps d'Angélique allongé là, déjà loin de l'être que j'avais aimé. La stupéfaction de la mort m'étreignit comme une vieille amie, alors que je pensais lui avoir échappé. Angélique était morte.

- Angélique est morte...

Je prononçai ces mots à voix haute, et le monde s'en trouvait changé. Prise d'une frénésie incontrôlable, je quittai la chambre, certaine qu'on ne tarderait pas à la trouver. Dans l'intimité de ma cellule de novice, je couchai par écrit le récit de ce cauchemar. Je rédigeai des phrases qui s'écoulaient de moi, et qui ne me correspondaient pas :

' A son Altesse impériale, le prince Dacre. Je vous annonce la mort de votre fiancée, son Altesse impériale, la princesse Angélique

de Bretagne, en ce matin du 23 janvier. Mon nom est Théodora. Je suis la novice qui resta au chevet de votre promise jusqu'à la fin. Je vous écris pour témoigner des événements qui se sont déroulés dans le couvent de Deoghar depuis l'arrivée de la princesse. Je vous écris pour témoigner des horreurs qu'elle a subies, avant que l'on ne m'en empêche. La mère supérieure de mon ordre ne manquera sans doute pas de vous tenir informé du décès de son Altesse. Ne tenez pas compte de ses propos, qui ne manqueront pas d'être mensongers. Si ma parole n'a que peu de foi pour vous, laissez parler les faits. Demandez à voir le corps de son Altesse, vous trouverez dans son dos les marques du fouet qui



l'a lacérée, et les morsures de l'eau gelée qui ont eu raison de son être, mais jamais de son âme. Je sais que vous l'aimiez. Vous ferez ce qui est juste. Vos hommes ne me trouveront pas à leur arrivée, mais sachez que j'ai aimé votre fiancée avec la ferveur qui me fait vous écrire aujourd'hui. '

A l'instant où j'allais écrire ' que Dieu soit avec vous ', ma plume s'immobilisa au-dessus du parchemin. Qu'y avait-il au fond de moi ? Rien d'autre qu'une sensation de deuil. Il n'y avait plus rien. Ces paroles appartenaient à une autre.

Je roulai le parchemin, m'enveloppai sous une cape et je courus jusqu'au relai du village. Je savais que les hommes de la garde d'Angélique étaient restés en garnison depuis qu'ils l'avaient amenée. Sans donner une seule explication, je confiai le rouleau à l'un d'eux, l'adressant directement au prince Dacre. Le soldat ne contesta pas mes ordres. J'avais fait coulé la cire, appliqué le sceau du couvent. Il se leva, prit son cheval, et la nouvelle avec lui.

Sous la piqûre incisive des premiers flocons de neige, je regardai le cavalier s'éloigner, avec la promesse de mort que je venais de signer. Je n'éprouvais aucun regret. Peut-être même une légère anticipation. Je n'éprouvais rien, pas le moindre doute, aucune peur, rien qu'une certitude absolue. Était-ce cela le feu d'Angélique ?

Je rentrai au couvent, profitai de l'indifférence générale dont on me gratifiait pour forcer le bureau de la mère supérieure. Toutes mes années d'enfance famélique m'avaient peut-être appris des choses utiles, en fin de compte.

Il ne me fut pas difficile de trouver le coffret. Je l'ouvris. Les bijoux d'Angélique émirent une faible lueur sous la caresse du Soleil. Ils n'avaient plus de sens depuis que leur porteuse était morte.

Morte. Cette idée ricochait dans mon esprit. Un sentiment d'urgence si intense qu'il me criait de fuir. Je caressai les bagues, les colliers, les bracelets, sans en garder aucun. Comment le prince Dacre accorderait-il le moindre crédit à mes propos si je disparaissais avec tous les bijoux ?

Je soupirai. Je renonçai au cadeau d'Angélique pour satisfaire ma vengeance. Angélique ne m'avait pas demandé de la venger.

Finalement je saisis la petite bourse de soie qui contenait la monnaie et le sceau d'Angélique : plus que tout ce que j'avais jamais possédé dans ma vie. Je vidai son contenu dans un carré de toile que je déchirai dans ma robe de novice. A l'intérieur de la bourse, je glissai ensuite mon crucifix de métal, qu'une simple tension avait suffi à arracher. Faible compensation, mais le prince comprendrait. Je remis la bourse dans le coffret, refermai le tout.

Il y avait une malle à côté du bureau : aussi vite que je le pus, je retirai mes vêtements, frissonnant dans l'atmosphère froide de cette pièce détestable. Parmi les vêtements d'Angélique, je sélectionnai ceux qui me semblaient les plus chauds, les moins voyants et les plus durables. Sa cape pliée au fond du coffre vint recouvrir l'ensemble. J'y glissai le carré de toile qui contenait l'argent. J'étais prête. Les cloches sonnèrent la messe du matin.

Profitant des couloirs déserts, je m'emparai d'un sac et je volai aux cuisines les provisions les plus transportables. Quelques herbes médicinales. Le poids de mes larcins pesait de plus en plus lourd sur mes épaules, mais je ne m'en souciai pas. Le vide que je portais en moi était bien plus grand.

Avant de rentrer à nouveau dans le dortoir des novices, je saisis mon reflet dans l'un des vitraux. Mes longs cheveux bruns, bouclés, cascadaient en onde mouvante sous mon capuchon noir. Pendant un bref instant, je crus voir Angélique. Je souris à mon amie, ma soeur, et puis l'abyme de mon regard me rattrapa. J'ouvris la porte, et Angélique était là. Morte.

Alors que tous mes sens me hurlaient de quitter cette pièce, je m'attardai auprès d'elle. Je glissai mes doigts entre les siens, et récupérai la bague qu'elle serrait au moment de mourir, si fort que l'anneau s'était imprimé dans ses chairs encore teintées de fièvre.

' Arrange-toi pour que je l'aie avec moi '.

Je sus ce que je devais faire. Du bout de mes doigts gantés, j'entrouvris les lèvres d'Angélique. Je glissai la petite bague en or entre ses dents régulières, au plus près de son esprit, au siège de sa pensée. Pour que son cœur et sa raison soient enfin réunis. Je l'embrassai sur le front, et c'en fut fini de Théodora.

Je sortis dehors dans la neige et le froid. A l'instant où je franchissais la brèche derrière l'if, la voix de la mère supérieure me rattrapa :

- C'est terminé, n'est-ce pas ?

Je me retournai. La vieille femme me scrutait avec quelque chose qui ressemblait à de la peur. Elle ne portait que sa robe de nonne, mais elle ne semblait pas ressentir le froid. Tant mieux. Bientôt, elle brûlerait.

- Ils arrivent, je répondis simplement.

- Vous rendez-vous seulement compte de ce que vous avez fait ?

- J'ai fait ce que me dictait ma conscience.

- Votre conscience ? Angélique de Bretagne avait juré de détruire ce couvent ! Le démon qui l'habitait a eu raison de son âme, et vous venez de lui donner exactement ce qu'il désirait !

- De quoi avez-vous si peur ? Si votre Dieu existe, si vous êtes innocente, et s'il a pitié de vous... Vous devriez accueillir la mort à bras ouverts.



Je n'attendis pas sa réponse. Je marchais sur mes propres traces jusqu'au village. A l'auberge, il me suffit de montrer le sceau impérial pour qu'on me laisse seller la jument d'Angélique. Le pied à l'étrier, la forêt s'ouvrit devant moi, et j'empruntai la route que je n'avais jamais prise. La route vers l'inconnu. Vers le monde, tel que j'avais appris à le voir.

Je n'avais pas de perspectives d'avenir. Pas d'inquiétude pour autant. Un jour, je vis de la fumer s'élever par-delà la cime des arbres, là où devait se trouver Deoghar. Le soir-même, la vision de la mère supérieure se disloquant dans les flammes vint satisfaire mes rêves.

J'ignorais ce que j'étais devenu à présent. Et ce que j'avais laissé derrière moi. J'étais plus dure, plus forte, plus inébranlable. Plus sombre aussi. La beauté et l'horreur m'avaient façonnée pour produire une créature nouvelle, une âme que je n'aurais jamais cru incarner. J'allais m'en sortir, et je le savais. Angélique n'était jamais loin de mes pensées et de toutes ces certitudes. Quelque part au fond de moi, je me disais que peut-être, la mère supérieure avait-elle raison. Le démon était bien sorti vivant des cendres du couvent de Deoghar. Il me portait, s'épanouissait en moi.

Si c'était cela le démon d'Angélique, alors je l'avais accepté.

Et voilà, j'espère que ça vous a plu !

Je tiens également à vous dire que si vous aimez ce que je fais, **mon premier roman papier, Ezéchiël, est paru aux éditions Edelweiss le 27 janvier 2021 !**

C'est un roman psychologique qui parle de la frontière entre le rêve et la réalité, et de la façon dont notre subconscient peut nous manipuler. Avec une jolie romance en prime ! ;D

N'hésitez pas à jeter un coup d'oeil aux premiers chapitres que j'ai gratuitement mis en ligne sur ce site si vous souhaitez vous en faire une idée, et à en parler autour de vous pour me soutenir dans mon travail et m'encourager !

Et si vous êtes définitivement conquis, voici le lien vers la **maison d'édition**, où vous pourrez vous le procurer en **version papier** :

<https://www.edelweisseditions.com/product-page/ez%C3%A9chiel>

Il est également disponible en **version numérique** sur toutes les plateformes dédiées.

N'hésitez pas également à vous abonner à ma page **Facebook** pour être mis au courant de tous mes travaux d'écriture :

<https://www.facebook.com/SophieGriselle/>

Vous pouvez aussi me suivre sur **Twitter** (Natalhea_) et **Instagram** (sophiegriselle).

Si vous avez des questions, vous pouvez sans problème m'envoyer un petit MP ou me laisser un commentaire, je lis et je réponds à tout ;)

Nat'



Les autres fictions de Natalea :

Pions Doublés	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5166.htm
Perfect Sense	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5122.htm
Into the Deep	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5152.htm
Pandemonium	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5013.htm
Irrépressible	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4912.htm
Echec et Mat	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5108.htm
L'Absinthe des Rêves	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5119.htm
Les Jeux du Sort	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5068.htm
Clones	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5091.htm
After The Fall	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5074.htm
Ezéchiél [Sous contrat d'édition]	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5065.htm
Carpe Noctem	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4990.htm
Dessine-moi	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5042.htm
Le Gendre Idéal	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-5021.htm
A Coeurs Perdus : 2e Génération	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4891.htm
Reste	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4987.htm
Sunlight	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4939.htm
Ateliers d'écriture	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4929.htm
La Jeune Fille et la Mort	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4917.htm
Zodiaque	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4787.htm
A Coeurs Perdus	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4640.htm
Angel Heart	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4763.htm
Soleil	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4678.htm
L'Héritier	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2698.htm
Rosaria	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-4470.htm
Départ manqué	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3499.htm
La Cible	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3330.htm
To pop or not to pop, that is the question !	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3246.htm



Le Dernier Feu	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-3208.htm
Une Larme	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2940.htm
Bright Star	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2870.htm
Ça	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2860.htm
L'Exercice 1	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2737.htm
Qui suis-je ?	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2668.htm
La nuit où Harry Potter fut vaincu...	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2654.htm
La Vision	https://www.manyfics.net/fiction-ficid-2644.htm